

YVES-MARIE RUDEL

JOHNNY

roman

LIBRAIRIE CELTIQUE

PARIS

JOHNNY DE ROSCOFF

DU MÊME AUTEUR

GOULVEN LE GOËMONIER (Éditions Colbert, Paris).

En préparation :

LE BARDE ERRANT.

YVES-MARIE RUDEL

JOHNNY
DE
ROSCOFF

ROMAN

LIBRAIRIE CELTIQUE

PARIS

DE CETTE PRÉSENTE ÉDITION
IL A ÉTÉ TIRÉ CINQUANTE EXEM-
PLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL
CHIFFON, DONT 5 HORS COM-
MERCE ET 45 NUMÉROTÉS DE
I à VI.

I

— C'est Ribler, dit Jacques Castel, je recon-
nais son trot.

Il avait le visage en pleine lumière et ses yeux,
très bleus, s'alanguissaient encore dans le halo
qui le nimait. Sa chevelure en désordre se pail-
letait d'or. Dégagé, le front offrait sa sérénité.

Au bout de la table familiale, Loïse-Anna,
plongée dans une lecture, grogna. La mère mur-
mura, les yeux levés sur ceux de son fils :

— Savoir s'il aura bu ?

— Oui donc. Vous entendrez le bruit quand
Ribler doublera la barrière. Il n'y aura que demi-
mal s'il la ruse un peu en passant.

Le trot lourd du cheval se rapprochait. L'écho
s'en répercutait entre les murs presque nus de
la maison au mobilier neuf, craquelant son re-
cueillement douillet. Il y eut, à l'extérieur un
aboïement suivi d'un fracas et d'un juron en
langue bretonne.

— Ça y est, constata Jacques : *meo-dall*¹ !

Loïse-Anna releva ses yeux pareils à ceux de
son frère. Jacques tourna les siens du côté de sa
mère occupée autour du fourneau. Haussant les
épaules, il se dirigea lentement vers la porte.
La lune était au champ des étoiles. Il était évi-

1. Saoul-aveugle.

dent qu'à cette heure-là, Pierre-Marie Castel rentrant à Roscogoz, ce village-mère de Roscoff, ramenait son plein d'alcool.

Tandis que son aîné s'occupait à dételer Ribler, un cheval primé à tous les concours de Saint-Pol-de-Léon, produit d'un des plus fameux étalons et d'une jument de trait, dont les Castel étaient si fiers, l'homme entra dans la cuisine. C'était tout le portrait de sa fille, moins en chair sans doute et plus coloré de teint ; mais de pareille membrure, imposante. Le chapeau large du dimanche jeté sur la table, il s'effondra sur un banc. Un caractère difficile, Pierre-Marie, même quand il était à jeun ; à plus forte raison quand la boisson troublait son regard, agitait ses mâchoires et oppressait sa poitrine. Les cheveux entre gris et blanc tombaient sur le front hâlé. Une tache brune placée exactement sous l'œil droit accentuait la sauvagerie expressive du masque sanguin.

Se tournant vers Loïse-Anna, les lèvres retroussées sur trois incisives jaunies par le tabac :

— Ferme ! gronda-t-il.

Jane Touz, la mère, s'empressa avec sa soupière où le pain trempait dans un bouillon gras. D'un geste, l'ivrogne faucha l'offrande et le liquide brûlant se répandit sur les mains, la robe de satinette, les sabots de bois. La femme étouffa un hurlement de douleur et recula jusqu'à la cuisinière de tôle émaillée.

— Pas faim !...

Les yeux, cachés par d'épais sourcils roux s'exorbitaient. La main ouverte se leva sur la tête de la liseuse qui recula d'instinct. Le livre vola parmi les débris de faïence fumant sur le carrelage.

— Finis les livres... L'instruction, finie ! Il y a eu assez de gâchis ici. Fini tout ! Et Roscogoz avec... Je dis, oui. Vous n'avez que de me regarder avec vos airs d'imbéciles !

— Pourquoi tant de bruit ? demanda Loïse-Anna. On n'est pas sourd.

— Parce que tout est fini, je répète. Et je n'ai pas d'autres raisons à te donner, mangeuse de bien !

Loïse-Anna se mordit les lèvres, s'efforçant de garder son calme. Un accès de rage alcoolique de plus ! Jusqu'à présent, Pierre-Marie l'avait épargnée. Jacques et la mère supportaient tout. Devant cet être si pareil à lui, il s'arrêtait, vaguement craintif. Sa gloire aussi. Comment toucher à cet orgueil vivant, sorti de lui, tout armé pour la vie ? C'est lui qui avait voulu ses études. Et il allait répétant parmi ses envieux : « les gars pour le travail, oui ; mais les filles pour la gloire... » Il l'avait mise chez les Dames Blanches de Saint-Pol, comme pensionnaire d'abord ; puis, à mesure que l'avenir se faisait plus incertain, demi-pensionnaire et externe. Maintenant, ces soucis paraissaient bien superflus.

— Plus d'école, répéta-t-il, en écho à ses propres paroles.

— C'est bon, soupira la jeune fille ; on n'en parlera plus.

Elle pensa aux examens en bonne voie, au temps passé, aux amies plus heureuses qui continueraient, deviendraient pharmaciennes ou assistantes sociales, plus simplement feraient un riche mariage. Les filles d'exportateurs de légumes, de transitaires, qui regardaient de haut les petites bourgeoises au budget strict... Maintenant, Loïse-Anna, plus fière qu'elles toutes

parce que d'origine plus modeste encore, Loïse-Anna redescendrait aux basses besognes de la ferme. Il lui faudrait courber l'échine aux travaux les plus humbles et recevoir les bourrades du père, après avoir été longtemps épargnée ; abandonner jusqu'à l'espoir d'un mariage confortable.

— On sentait cela venir, dit-elle pour exprimer la pensée des autres, et sans savoir jusqu'où allait leur ruine.

— Oui, tu sentais... Tu as bon flair... ! Et l'autre, dehors ? Pas fini de déteiler, non !

Il fit tourner le banc pour aviser Jane, sa femme. Surprise, elle essuya ses larmes d'un revers de main.

— J'aime pas qu'on pleure, fit-il. Pleurer, c'est pas ça. Mais bosser dur qu'il va falloir faire et non pas attirer plus de malheur encore par des yeux noirs. Qui est-ce qui a bâti la maison ? Moi, moi... Si j'avais été seul, je me serais défendu. Mais vous étiez avec ceux qui m'en voulaient. Tout vendre... Tu entends, tête d'eau !

Une fois encore, il changea de place. Personne n'osait jeter un mot sur sa colère. Il l'attisait tout seul en remuant ses braises. Le vin flambait en lui ; mais la vapeur sortait par jets brûlants. Il se leva, apparut grand, bien que sa taille fût médiocre. Jane voulut reculer encore ; elle se blottit dans le foyer éteint, un coude levé pour protéger ses yeux.

— N... dié ! La paix, diablesse ! Ou je te... !

De la longueur de son bras, il la frappa, l'éten-dit sur les carreaux, parmi les débris de soupière. Et elle resta là, masse inerte, n'ayant pas perdu connaissance, mais faisant la morte pour éviter de nouveaux coups. Jacques entra. Il courut

à sa mère en même temps que Loïse-Anna. Il avait l'habitude de ces scènes. Sans un mot, il souleva le corps étendu, avec une aisance qu'on n'eût pas attendue de ce long garçon mince, et l'emporta au dehors.

Leur refuge, dans les grands éclats du maître, c'était le grenier à foin, au-dessus des étables. Ils s'y engouffrèrent cette fois encore, l'un soutenant l'autre. Et Jane Touz soupira :

— Merci, Kou.

Jacques secoua la tête pour rejeter de son front de longues mèches de filasse qui lui bouchaient la vue.

— J'ai dû perdre ma casquette dans la cour.

— Reste ici, Kou.

— Rester ? Non, par exemple. Je vais te lui dire un mot à ce...

— Mon Dieu ! Kou, il n'est pas beau de maudire son père.

— Celui-là n'est pas mon père puisqu'il vous bat... Et cette carne enfermée avec lui.

— Elle a eu son lot aussi, Loïse-Anna. C'est un fou, tu sais bien, quand il est bu.

Le jeune homme descendit chercher sa casquette. La porte de la maison l'attirait et le repoussait tout ensemble. Finalement, rebuté, il remonta au fenil.

— Cette fois, dit la vieille Jane, cette fois nous y sommes. Il faudra vendre, probable. Trop beau que c'était, je l'ai toujours dit ; mais l'empêcher de boire et de vouloir écraser les autres, allez donc, vous !... Je ne sais pas ce que nous deviendrons.

— Vendre tout ? Qui a dit ça, fit Jacques ?

— Lui bien sûr, qui d'autre !... Frotte-moi l'épaule : j'ai mal.

— S'il nous a mis sur la paille, il sera content.

— Oui, s'il n'était pas avec nous. Et, mon Dieu ! ce serait à souhaiter presque.

Jacques se rapprocha, en tâtonnant dans l'obscurité et osa, dans la complicité de la nuit, étreindre sa mère, vaguement inquiet de la sentir si frêle entre ses bras. Elle répondit à son élan en posant sa tête échevelée sur son coude et elle sanglota. La bouche amère, le fils continua tout haut sa pensée :

— Moi, de toutes façons, je pars pour l'Angleterre, le mois qui vient. Comme Johnny appointé, puisque patron je ne puis pas ; mais n'empêche, ça me sortira... C'est vous autres qui allez pâtir...

— Que veux-tu, c'est ainsi. On ne choisit pas sa vie. C'est la peine qu'on a méritée peut-être...

— Oh ! pas vous, Mamm.

— Je ne sais pas. Moi ou lui ou d'autres.

Frappé, Jacques se tut un moment ; puis, il entendit sa mère dire :

— Entends-tu ?

— Quoi ? Oui, on dirait la porte.

— La porte, c'est sûr. Ah ! s'il pouvait aller de là, au moins ; je suis si lasse.

Jacques en eut brusquement par-dessus la tête de cette vie de chien galeux. Si seulement Miliou Prigent, son ami, voulait partir demain. Il lui avait promis une place dans sa compagnie de marchands d'oignons. Ah ! fuir... Laisser derrière soi les embêtements, les saletés, les contraintes ! Être un homme libre enfin, dans un pays étranger ! Tant pis pour la besogne éreintante, les longues courses inutiles, les rebuffades, les randonnées sur la bicyclette surchar-

gée de bottes serrées, à travers la campagne écossaise ou galloise... Le soir, en revanche, on peut se retremper avec les amis, groupés autour du poêle, échanger les histoires du colportage, se délasser sans arrière-souci sur le lit de sangle... Ici, c'est la tempête toujours, les horizons bas, les coups de tabac !

Son rêve d'avenir n'allait pas au delà d'une petite maison sans étage, au milieu des Moguérous de Roscoff. Une maisonnette baptisée « Ker-Johnny » avec un jardin où cultiver quelques légumes, clos de pierres brutes. A son foyer, il y aurait une place pour Jane Touz. Il lui dirait : « Mamm, vous êtes chez vous. J'ai des économies pour vous ôter tout tracass. Voilà, un marchand d'oignons à l'aise je suis devenu, malgré tout... » Mais pourrait-il jamais dire cela, le fils de Pierre-Marie qui roulait à son pied le boulet rouge du malheur.

— Tu n'entends rien, vraiment, Kou ?

Il prêta de nouveau l'oreille. Il faisait doux et calme. Par l'ouverture du grenier, on apercevait le ciel sans étoiles. Sans doute étaient-elles cachées par un nuage ; mais si blanc qu'il rayonnait une phosphorescence heureuse. De la mer, toute proche, on devinait le mouvement avide pour couvrir la lagune. Le silence même livrait le secret époussetage des tamaris sur le velours de nuit.

— On bouge en bas, je crois.

— Ah ! tu vois ! Ce n'est pas lui, au moins ?

— Non, non, se hâta-t-il de dire pour la rassurer.

Déjà, il était debout, quand une tête monta dans l'ouverture.

— Vous êtes là tous les deux ?

— Loïsna !

Jacques avait retrouvé le diminutif familier de leur enfance pour répondre à cette voix étouffée qui grelottait dans le frais matin.

— Oui, c'est moi. Vite, Kou, vite...

— Quoi donc ?

Dans l'embrasure, la boule hirsute remua pour chasser quelque idée importune. Une sorte de sanglot articulé sortit enfin :

— Je l'ai tué... Venez !... Viens, Kou !

Derrière elle, Jacques dégringola l'échelle. La mère suivit plus lente. Sur l'aire, le jeune homme empoigna le bras de sa sœur dont les muscles se durcirent aussitôt.

— Pas vrai ? dit-il, tu ne l'as pas... ?

— Puisque je te le dis !

Il chercha à déchiffrer le visage rond, abandonné par l'abondante chevelure qui le hérissait de toutes parts.

— Reste là. Je vais voir.

La maison de Roscogoz se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage où trois chambres avaient été ménagées. D'ordinaire, la famille se tenait dans la grande salle du bas, la cuisine, suivant l'usage des campagnes. Pierre-Marie y dormait dans un lit occupant un évidemment du mur, les jours qu'il avait trop bu. La pièce était carrelée, meublée d'une cuisinière placée sur le coin du foyer rarement utilisé, d'un dressoir, d'une armoire laquée et d'une table, tous meubles fabriqués en série. Les vieux bahuts sculptés, le lit-clos des anciens et quelques reliques avaient été relégués dans la laiterie attenante. Loïse-Anna avait présidé à ces changements, d'accord avec le père.

Cette nuit, leur entente avait été rompue.

Leurs caractères pareillement intransigeants et autoritaires s'étaient heurtés et puisqu'il fallait que l'un d'eux cédât ou fût brisé, Loïse-Anna avait jeté toute sa jeunesse intacte dans la bataille. L'ivrogne menaçant n'avait pas tenu devant sa colère. Il gisait là, à son tour, immobile, les cheveux collés par un emplâtre brun. Un filet de sang descendait d'une source cachée, se diluait dans la boue liquide formée de la poussière du sol et du bouillon renversé.

Jacques, à genoux, retourna le crâne, écarta la résille grisonne. La plaie apparut, longue, mais peu profonde. Du regard, il chercha l'arme. Ses yeux rencontrèrent ceux de sa sœur. Il pensa au geste meurtrier et frémit. Revenu au père, il glissa la main sous le gilet, du côté gauche. Le cœur battait, un peu trop vite même.

— Pas vrai, Kou ? pas vrai ?

C'était la vieille Jane qui arrivait, tremblante de froid et de peur.

— Mais non, mère. Un coup dur et c'est tout. Passe-moi donc le vinaigre, toi.

Docilement, Loïse-Anna se dirigea vers l'armoire laquée, l'ouvrit et prit la bouteille. Jacques remarqua la pâleur de son visage, d'ordinaire chaudement coloré. Pour la première fois, sans doute, elle se montrait accessible à un sentiment fort. Les yeux accentuaient son trouble en voulant le dérober ; mais le corps n'arrivait pas à se raidir. La manche de sa robe était déchirée jusqu'à l'épaule.

— C'est du propre, dit-il. Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous ?

— Une discussion.

— Sérieuse, je vois.

— C'était ton père, tout de même, Loïse-Anna, tu aurais dû penser... mes pauvres enfants...!

— Je crois, Mamm, qu'il l'avait oublié le premier.

Elle dit cela d'un tel ton qu'ils se turent. Avec des ciseaux de couturière, Jacques dégagea l'endroit tuméfié. Le vinaigre arrêta l'hémorragie. Ayant ajusté un pansement tant bien que mal, Jacques se releva. Aidé de sa sœur, il porta son père sur le lit de l'alcôve.

— Assommé qu'il est autant par l'alcool que par le coup. Mais il reviendra, dit Jacques. La tête, c'est tout bon ou tout mauvais.

La mère, tranquilisée, monta à sa chambre. Les deux enfants restèrent en présence.

— Je mangerais bien une croûte après ça, fit Jacques. Passe-moi le pain et le beurre, tiens.

— Tu n'es pas fâché, Kou?

Il s'étonna de cette nouveauté : Loïse-Anna faisait du scrupule, maintenant?

— Que veux-tu, ma pauvre fille ; on est gréé pour la tempête, faut croire, chez nous.

Il l'entendit pousser un profond soupir. « Bon, se dit-il, elle se détend. » Et, tout de suite, sans qu'il les ait davantage provoquées, les confidences tombèrent de ses lèvres. D'une voix basse et rauque, elle affirma :

— Je ne suis pas de ceux qui tendent toujours l'échine.

— Pas habituée, surtout, Loïсна.

Tout en se racontant, elle menaçait encore. Le père avait exigé qu'elle ramassât les débris par terre ; puis... puis...

— Ah ! mais il a vu à qui il avait affaire !

Soignez-le, à présent, vous autres, si vous voulez... Il serait plus facile de le laisser se débrouiller avec son mal.

— Tais-toi, le Christ t'entend !

Loïse-Anna leva les yeux vers la croix noire à Christ de métal, seul ornement du dessus de cheminée. C'était un crucifix venu des grands-parents, peut-être des arrière-grands-parents... Dans le changement de décor, on l'avait épargné. Dieu n'a pas besoin d'être moderne. Maintenant, la jeune fille s'approuvait d'avoir respecté la croix. Un peu de superstition se mêlait à sa foi de Léonarde. Cette croix lui restituait aujourd'hui les trésors déposés en elle de son âme d'enfant, le pollen de ses chagrins d'écolière, de ses bonheurs puérils, si importants pour tout le reste de l'existence. Une croix qui n'avait point de valeur marchande ; mais trait d'union entre le passé et l'actuel, l'innocence et le crime.

Vaincue par la muette condamnation du tau sacré, l'orgueilleuse s'affaissa sur le banc, jeta ses coudes sur la table et laissa aller son front sur ses bras repliés.

— Va te coucher, va.

Au lieu de suivre le conseil, elle secoua sa chevelure bouclée et remâcha ses griefs.

— Tu ne sais pas : nous sommes ruinés, demain faillis... à cause de lui, je n'ai pas peur de le dire devant le Christ. Je n'ai fait que me défendre. Sur qui pouvais-je compter ? Tu étais parti te cacher.

— J'étais auprès de notre mère. Je ne savais pas que tu aurais cogné pour la première fois... La première, Loïсна, sois véridique.

— J'ai résisté toute seule. Il le fallait...! Il

faudra vivre encore demain quand nous n'aurons plus d'autre bien que notre peau. Dieu merci, il subira aussi notre sort... Tu ne sais rien, non ! Il faut que ce soit moi qui me gendarme, moi, la fille ! S'il n'avait jamais levé la main sur moi, c'était par crainte. J'étais capable de le mater. Poing contre poing. Au fond, je n'étais pas mieux partagée que vous. Je servais un de ses démons : son ambition. Mais c'est fini, cela aussi.

— Sais pas. Tu es instruite, toi, Loïсна.

— Non. J'ai du nerf, c'est tout.

Elle n'en finissait pas, retraçait les étapes de leur décadence : la dernière campagne d'Angleterre désastreuse, les oignons pourris dans les magasins, invendables ; l'emprunt qu'il avait fallu faire pour payer les compagnons de Jacques à leur retour en France, tous ces johnnies bons ouvriers réclamant le juste salaire de leur peine. La maison de Roscogoz avait été hypothéquée. Un mauvais coup de vent, en mai, brûlant les pommes de terre primes jusque dans la terre avait fini d'abattre la maison menacée par les dettes du père. Impossible d'engager de nouvelles sommes pour acheter dans les grandes fermes de Plougoulm, de Sibiril ou de Cléder, les oignons d'exportation...

— Moi, ça m'est égal ; je partirai comme ouvrier johnny, dit Jacques. C'est déjà promis avec Miliau.

— Oui, toi tu partiras. Une vie nouvelle commencera pour toi, dans un pays nouveau, où il n'y a ni parents ni relations. Et nous, enchaînés à nos misères, nous resterons à porter tout le poids des contraintes, dans la pauvreté et... ah ! c'est injuste... injuste !

— Dame, Loïсна, je ne peux pas faire différemment.

— Et nous non plus, hélas ! à moins de lâcher la maison... Mais alors, mère seule avec lui ?... Bon gré mal gré, on quittera Roscogoz pour éviter une expulsion honteuse et on emmènera sur ses épaules, avec les vieux meubles, l'héritage du malheur. Le reste sera pour dédommager Louis Cocaïgn, de Saint-Pol, le prêteur. Il aurait consenti un délai ; mais notre père l'a insulté hier sur la Place de l'Évêché... Je serais contente de vivre dans la gêne, si, du moins, nous n'avions plus ce père sur le dos ! Dis, Kou, qu'avons-nous fait pour avoir tant de... souffrances si jeunes ?

Elle avait parlé le cou raide, le visage détourné. Sa longue tirade finie, elle pleura comme une enfant.

Jacques retourna près du lit. Il se pencha. Un sourire brilla sur son visage sans malice :

— Il dort.

— Si c'était pour toujours... Le reste ne me fait pas peur.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Va dormir.

Incapable d'en faire autant, Jacques sortit dans la cour. Le goémon de fumure entassé auprès des étables lui envoya son odeur forte. Le jeune homme ouvrit le portail et descendit dans le chemin encaissé menant au Pradigou. Déjà le firmament se décolorait derrière la ville de Roscoff dominée par la vieille tour de Notre-Dame de Croas-Baz, d'une transparence sucrée. Du côté de la mer venait le son d'un angélus : la cloche de la chapelle du sanatorium marin installé sur la pointe rocheuse de Perharidy, par-delà le trait au lent envasement. La brise

d'Ouest bousculait des nuages sans teint et ne descendait au ras du sol que pour remuer des parfums sauvages, doux à la gorge du roscovite, et faire trembler les bordures feuillues des champs d'artichauts ou de pommes de terre.

II

Jacques prit la route du Laber. La mer s'était retirée et la presqu'île de Perharidy, au delà des vases découvertes, ne se distinguait pas de l'île de Batz dont le phare semblait directement piqué sur elle. A deux pas de la route s'inclinait la grève. L'estran se jalonnait de tiges d'oignons à graine, lances de tournoi brisées.

Le jour perçait entre des nuages violets roulés sur l'horizon. Bientôt, le soleil attaquerait de ses épées les flaques d'eau gardées au giron des maërls et sabrerait d'éclairs la tristesse de ce fond marin impatient de rejeter sa servitude mouvante.

Des traces de roues faisaient, au travers, des chemins sans issue. Dans leur écartement, des pas d'hommes et d'oiseaux mêlés. Jacques pensa que les premiers avaient été laissés par des femmes venues à quelque service matinal à l'église de Croas-Baz. A son tour, il descendit dans la vasière. Un pépiement dru accompagnait sa marche : la salivation innombrable des bêtes de sable, altérées et vomissantes. A la pointe du couteau, il fit sortir des palourdes et des coques. Il les humait et leur fraîcheur amère calmait sa faim. Bientôt arrivèrent les chercheurs de coquillages. Les jambes bottées de vase,

ainsi éparpillés sur l'étendue morne, ils composaient des mûlons bruns vaguement inquiétants.

Le jeune homme revint par Roc'h-Roum, boutoir de granit devant Roscogoz. Il obliqua vers la station biologique toute blanche en sa carrière neuve, un lanternon levé sur le port. Au second plan, la ville de Roscoff se massait autour du clocher paroissial semblable à une grappe d'oignons renversée.

Jacques aborda au boulevard Carnot. Souvent, il s'était égaré là, les soirs de fêtes, parmi les tamaris aux chatons roses, la manche de son veston frôlant le bras nu d'Annette Stéphan. Et brusquement, un désir fou de la voir lui emplissait la poitrine, bourdonna à ses oreilles, assécha sa gorge. Elle devait être encore chez elle, à peine levée. Tout en avançant sur la route, le garçon caressait son image : l'ovale mat où brillaient de beaux yeux couleur de châtaigne ; les cheveux frisottant (par artifice) sur le front bas ; la bouche ronde ; le corps menu fermement dessiné sous les robes légères. Un peu trop gâtée par la mère sans doute. Mais aguichante en diable et caressante... Annette du Rheun.

Madame Stéphan, veuve imposante, portant avec dignité la coiffe paysanne et, autrement, des toilettes de ville sombres mais de bon goût, tenait dans un de ces nombreux villages qui entourent Roscoff, un débit-épicerie où la clientèle était peu nombreuse, mais sûre et bien payante.

— Tiens, bonjour, Jacques Castel, dit-elle en apercevant le jeune homme. Ce n'est guère l'habitude de te voir de si belle heure et en pleine semaine.

— Non... J'ai eu affaire par là... Vous ne me serviriez pas un café?

— Je viens de mettre l'eau au feu. Tu prendras une tasse avec nous.

— Oh! dame, Soiz, c'est pas pour vous gêner...

— Mais non, puisque nous n'avons pas pris notre déjeuner. Annette est allée à la fontaine.

— Je vais au-devant d'elle, tiens, en attendant.

— Mais oui, elle sera contente.

Ils n'étaient pas fiancés. Aucune promesse n'avait mis entre eux cette familiarité qui naît des serments. Ils se connaissaient de toujours, s'étaient aperçus un jour qu'ils ne se déplaisaient pas et, tout simplement, un sentiment tendre s'était glissé dans leurs rapports. Chacun d'eux savait à quoi s'en tenir là-dessus et, sans en parler, on était d'accord sur la chose. Pour s'avouer leur amour, ils attendaient qu'il fût mûr. La saison était toute proche maintenant.

Jacques courut, léger, vers la fontaine. Un simple auvent en plein air, le long d'un talus. L'eau y était abondante même en plein été, fraîche et limpide. Un genou en terre, la fille de l'épicière prenait l'eau à l'aide d'un pot de grès et la versait dans un seau émaillé.

Au bruit des pas, elle tourna la tête.

— Oh! Kou!

— Oui donc, je te surprends...?

— Non... Qu'est-ce qui t'amène?

— Eh bien... rien. Je venais te voir... Et puis, ta mère m'a invité à manger avec vous.

— Tu as accepté?

— Bien entendu.

— C'est gentil.

— Et je suis venu prendre les seaux s'ils sont pleins.

Elle se releva. Le vent prenait dans ses cheveux bruns, les écartait pour offrir la peau nue, d'un blanc d'écume.

— Reste un peu comme ça... Tu es belle!

La jeune fille se mit à rire en tournant légèrement la tête. Son profil affiné était un peu sec.

— Non. Regarde-moi. En face. As-tu peur?

— Pourquoi...?

— Tu m'aimes?

Surprise, elle fronça les sourcils et le scruta. Pourquoi lâcher ce mot? semblait-elle dire. Comme toutes les filles elle poussait à cet aveu tant espéré, si décevant... quand il est formulé, surtout comme ce matin, par des lèvres décolorées, salées de barbe.

— Cette question! fit-elle en haussant les épaules.

— On ne dit pas n'importe quand les mots qu'on veut, dit Jacques devenu grave. Si, ce matin, je te dis : m'aimes-tu? C'est que j'ai besoin de t'entendre me dire : oui, Kou...!

— Qu'est-ce qui t'arrive au milieu de tout, Kou Castel? On se connaît depuis qu'on était sur les bancs du catéchisme ensemble, avec l'abbé Pouliquen. Des mots, est-ce qu'on en a besoin tant que ça...!

— On n'est pas fait autrement. Un engagement, c'est avec des mots qu'on le prend et le recteur nous en demandera pour nous marier, Annette.

— Oh! nous n'en sommes pas là...!

Elle sourit en détournant encore le visage, puis sérieusement :

— J'aime sortir avec toi... Tu danses bien. Un gars bien tourné, ça fait toujours plaisir à une fille...

— C'est tout...?

— Je n'en ai pas encore parlé à ma mère.

— On peut le faire.

— Pourquoi cette hâte, Kou? Dis-moi ce que tu as sur la conscience... J'essayerai de comprendre et... peut-être... Je t'aime bien, tu sais, quand même.

Il lui pétrit les bras à deux mains. Un baiser aurait mieux fait son affaire. Il seretint, de peur de tout compromettre. Un silence permit à la jeune fille de libérer un soupir et de se dégager.

— Laisse-moi le seau, dit Jacques.

Jusqu'à la maison, il lui parla. Elle avait retrouvé cette gaieté moqueuse qu'il haïssait tant et lui tirait sur les nerfs. Les seules paroles qui l'auraient apaisé, il les empêcha de franchir ses lèvres. Auparavant, il voulait obtenir un consentement de cette coquette.

Il prit son café en tête-à-tête avec la mère et la fille. Un peu gêné par les manières qu'elles faisaient pour couper le pain, prendre le beurre dans la tasse, pour tremper leurs tartines dans leur bol, il fut maladroit.

— Roscoff va bientôt se vider. Voilà la saison des johnnies.

— Ah oui.

— Tu pars, bien entendu, Jacques?

— Tout de même, Soiz.

— Tu as rassemblé toute ta compagnie?

— Non. Cette année, je préfère aller autrement.

— Tu ne veux pas dire que tu embarques comme ouvrier...?

— Si... C'est-à-dire qu'on s'est presque entendu, Miliou et moi.

— Prigent, de Pontigou?

— Justement.

— Ah! Ah! C'est un homme d'avenir... Ses parents ont amassé avant lui; mais il est sérieux et travailleur.

— Porté sur l'argent vous voulez dire?

— Crois-tu que ce soit un défaut? Les vieux préfèrent voir les jeunes économes plutôt que de les sentir prêts à gaspiller ce qui leur a coûté tant de mal.

— Oui, oui, je ne dis pas, Soiz. Mais je suis peu porté sur la boisson, je dirais.

— C'est pour ça que je te dis mes raisons. Je n'irais pas prêcher un gâcheur.

— Et les enfants ne ressemblent pas toujours aux parents...

Il leva les yeux pour chercher une approbation dans le regard de l'épicière. Il ne rencontra qu'un dessus de coiffe immaculé. Annette, au bout de la table de chêne sculpté feuilletait un journal de mode.

— Il faut que je me presse, dit Jacques. On doit se demander à la maison où je suis resté.

Voilà. Il avait tout gâché par une précipitation maladroite. Bon Dieu, il n'avait qu'à attendre. Un jour ou l'autre, Annette et Mme Stéphan auraient appris sa malchance, elles auraient jugé en toute impartialité et il aurait pu bénéficier de leur... ah! surtout pas de pitié. Non. Rien que l'idée d'être pour celle qu'il aimait un objet de compassion le traversa d'une colère folle. Tant pis, il lâcherait tout, se sacrifierait. Du même pas, il allait trouver Miliou pour lui avouer : « J'ai su que tu voyais Annette

Stéphan, du Rheun. Je ne t'en veux pas. Moi, je ne pourrais pas songer à elle avant longtemps. Faut que je me refasse une vie. Tout seul. Oui, les femmes n'ont pas tant que cela de patience. Il faudra se remuer, ne pas s'arrêter aux babioles. Et les femmes qui aiment tant ça... Nous étions deux sur la même. Toi et moi. Tu es mon copain depuis la classe : prends-la, si tu veux... » Ou plutôt, il ne lui dirait rien. Il laisserait faire au temps. Qui sait ce que l'avenir réservait à l'un et à l'autre? Et si Miliou allait se moquer de lui : « Va, Kou, tu te fais bien de la bile avec moi. Je suis assez grand pour me servir ce qui me platt... » Et il en serait pour ses frais. Non. Laisser le destin agir. Un jour peut-être, son crédit rétabli, Annette viendrait poser sa tête sur son bras, comme elle avait déjà fait un soir de Sainte-Barbe : « Kou, il fait doux pour l'amour. »

Le Café du Port était comble. On était à huit jours des premiers départs pour le Bro-Saoz, le pays saxon, littéralement; et les marchands d'oignons assiégeaient les tables imitation marbre. La fumée des pipes et des cigarettes se mêlait et se démêlait au gré des courants d'air provoqués par l'ouverture de la porte. Derrière le zinc encombré trônait la patronne, Marie Johnniguet. Parmi les buveurs attablés circulaient deux servantes.

La coiffe *chicolodène* à oreilles de tulle seyait à la débitante. Elle encadrait son large visage et ressemblait à un papillon butinant une pivoine. Pour voir le nouvel arrivant, elle écarta deux clients.

— Ah! ah! fit-elle, reconnaissant le fils de Roscogoz, encore un patron pour ceux qui

n'ont pas choisi le leur. Ils ne seront pas mécontents avec celui-ci. Un bon garçon, je vous jure. Hein, Kou Castel?

Sans répondre, Jacques alla s'asseoir à la table où Miliau Prigent, dit Va-Noun, le plus chanceux des patrons johnnies, discutait avec une demi-douzaine de compatriotes.

— Alors Kou, fit joyeusement l'héritier de Pontigou, tu es revenu sur ton idée?

— Pas du tout. Laisse donc cette vieille chouette hurler. Ce que j'ai décidé, c'est d'aller avec toi, si tu veux encore.

— Neuf, nous sommes. Le dixième, tu feras. C'est un bon chiffre.

Il riait, montrant des dents tachées de nicotine; mais ses yeux restaient en dedans. Il avait la réputation d'un excellent garçon jusqu'au moment où ses intérêts entraient en jeu. Alors, il devenait serré comme un santécois. Sauf imprévu, il ferait son chemin dans l'existence.

— Qu'est-ce que tu prends, tête de vent debout?

— Moi? fit Jacques sortant d'un rêve.

— Dame, qui veux-tu?

— Un café, aussi donc, comme vous autres. Ho! Marie Johnniguet, un jus par ici!

Tout en essuyant ses verres, la débitante couvrait du regard chacun de ses clients, le tenait sous son œil d'oiseau de proie, le fascinait en vue des profits qu'elle en escomptait. Après avoir préparé les mariages saisonniers des marchands d'oignons, elle les suivait par correspondance jusque sur la terre d'exil, servait d'intermédiaire pour leur réapprovisionnement. En cela, elle avait remplacé la vieille Anna, bonne

débitante aussi; mais mauvaise langue, qui avait vu le premier départ de johnnies, celui de Henri Ollivier et de ses amis cent ans plus tôt. Un paysan roscovite avait repris la tradition des anciens marchands de toile et lancé des dizaines et des dizaines de compatriotes sur les chemins de la mer, à la recherche de la fortune.

Vers la fin du mois de juin, les compagnies commençaient à s'agencer. Cela se passait le dimanche après-midi. Marie Johnniguet y présidait, marchande d'hommes, pareille aux anciens pourvoyeurs de sacs à viande, dans l'histoire de la marine à voiles. Autour d'un homme plus fortuné ou plus audacieux, se groupaient, discrètement poussés par la tenancière du Café du Port, des ouvriers agricoles, des manœuvres ou des employés, contents de lier leur sort à celui de tel chef de file, pour six mois et moyennant un salaire honnête.

Le patron, c'était, le plus souvent, un simple fermier. Il reprenait ses compagnons de l'année précédente qui, tout l'hiver, avaient trimé chez les marchands de légumes ou dans les sucreries du Nord.

Le départ pour l'Angleterre marque l'abandon des servitudes de la terre natale. Les différences sociales s'abolissent dans la fraternité des dortoirs, des salles à manger, des magasins ou entrepôts de marchandises, au cours des tournées de vente et jusque dans la communauté des intérêts. Le patron ne reprend ses droits qu'à l'heure tardive du jour ou bien de la semaine où il reçoit les comptes. Pour une moitié d'année (et cela va, pour certains, jusqu'à une moitié de vie) la famille est mise de côté. Rares sont les femmes qui suivent leur mari, avec les enfants,

en Grande-Bretagne. Les croyances elles-mêmes, si ancrées dans l'âme du Léonard, restent en deçà de la Manche, ce qui a fait regarder souvent les johnnies comme des esprits forts. Seule, la langue bretonne colle ces rudes gaillards dans leurs déplacements. Elle est leur lien secret et le lieu de leur plaisir, leur attache avec la mère-patrie et leur revanche aux heures de mépris.

Économés de leur temps et de leur peine, les johnnies se sont longtemps contentés d'un seul idiome; celui qu'ils ont appris sur les genoux de leur mère, se servant du français de l'école comme d'un patois utile dans certaines relations commerciales ou touristiques. Mais les voici en pays étranger. A la volée, ils prennent sur les lèvres de leurs clients les mots usuels qui leur seront indispensables. Ils n'ouvrent jamais de grammaire et savent parfaitement manier les accents du terroir où ils ont exercé leur métier; sauf à se croire férus d'anglais, quand ils ont appris le gallois.

Dans la famille Castel, Pierre-Marie avait été le premier à dépasser l'Ile de Batz. Longtemps avant son fils, il avait meurtri ses épaules à porter le bâton, lesté ainsi qu'un fléau d'une double charge d'oignons. A quinze ans, « mousse » au service d'une compagnie de six hommes, il avait débuté dans la profession de « bell-breaker », de briseur de sonnettes, suivant l'appellation narquoise dont on affublait les johnnies de l'autre côté de la Manche. Son faix balancé aux extrémités de sa trique, sans autre moyen de locomotion que ses jambes, il avait usé ses sabots sur l'asphalte de Londres, de Sheffields, de Grimsby... Importun obligé, honteux de ses

accrocs, des sourires que faisait naître son passage dans la foule élégante des grandes villes, il devait, le soir venu, aider au cuisinier-botteleur à faire la vaisselle et essuyer, de surcroît, les mêmes reproches que les mauvais vendeurs. Dur apprentissage. La perspective des réprimandes, voire des coups, lorsqu'un suprême refus compromettrait le résultat de sa journée prolongée, lui coupait les bras. Les oignons tombaient, botte défaite, sur le parquet de Mistress Nobody. Et l'on n'avait pas le courage de renvoyer le gosse au désespoir. On lui enlevait son dernier « bundle » en lui recommandant de n'y plus revenir. Et l'enfant, ravalant sa rancune, revenait vite au magasin pour remettre au patron un argent durement gagné que l'homme à la chique ramassait sans un mot ou bien :

— Bon, disait-il d'un air rogue. Le compte y est. Sans savoir ce que ces quelques pièces avaient coûté de froissements intimes et de sueur.

Dix francs par mois, c'était le salaire. Quelle joie, la campagne finie, de verser trois louis brillants comme braises dans la main racornie de la mère !

A vingt-deux ans, Pierre-Marie était devenu patron à son tour. Moyennant un emprunt d'argent, il avait acheté un premier lot d'oignons, pour la mise en route, frété un bateau et mis à la voile. Le succès avait bien voulu couronner son audace. Cent cinquante tonnes vendues cette première saison. L'année suivante, la compagnie s'augmentait de trois unités. Les bénéfices étaient satisfaisants. Libéré de ses créances, Castel monta d'un échelon social. En 1911, il achetait la ferme de Roscogoz située

vis-à-vis de la vieille croix de pierre. C'était à l'époque une maison basse, lépreuse, avec une aile de retour, suivant le mode d'architecture ramassé de ce pays de plein vent. Les terres fertiles comprenaient une dizaine de champs abrités de talus où poussaient des fusains protecteurs. La ferme moderne, avec sa haute façade claire, son étable cimentée et son hangar-garage, n'existait encore que dans l'imagination du Johnny.

L'année de la guerre mondiale, le vieux père mourut et le fils partit pour le front. Ce fut le commencement de ses infortunes. Une blessure par éclat d'obus qui lui ankylosait le genou le renvoya à sa terre. Après un an d'absence, bien des choses étaient à reprendre. La *Mamm-Coz* avait fait de son mieux ; cependant elle n'avait pu empêcher l'exploitation de végéter.

Il fallut s'adapter aux méthodes nées des hostilités et rattraper l'avance prise par ceux qui étaient demeurés sur place. Les exportations suspendues, le commerce du Léon se détourna des voies maritimes pour s'aiguiller sur l'intérieur. Il y avait encore beaucoup à gagner pour les Saint-Politains et les Roscovites.

Pierre-Marie consacra une année à relever sa terre. Puis, il s'aboucha avec un exportateur qui s'engageait à lui écouler ses produits d'un an. Pour couronner son aisance rétablie, poussé à vrai dire par sa mère, il épousa Jeanne Touz qu'il courtisait par toquades depuis trois ans, et il racheta quelques lopins qu'elle tenait de famille.

Moins d'un an après, Jacques naquit. Et Pierre-Marie, qui se relevait péniblement de ses derniers débours, changea de caractère. Le

joyeux garçon d'autrefois fit place à un être sombre, pointilleux, sujet à des colères brusques. Ce n'était pas qu'il eût si mauvais cœur ; mais il lui fallait de temps à autre libérer sa bile. « Il ne voyait pas le bout de ses affaires » chuchotait-on. Puis vinrent des malheurs plus précis. La mort du second fils et, après la naissance de Loïse-Anna, la mauvaise santé persistante de Jane.

La paix rétablie, Pierre-Marie ne retourna pas en Angleterre. Il se contenta de fréter une goélette et chargea un ancien compagnon de ses intérêts d'outre-Manche. Ce fut sa perte. Le remplaçant était sans scrupules. Il s'appela Louis Cocaïgn et avait eu des ennuis avec la Justice. Un faux désintéressement lui attachait le maître de Roscogoz. La première année, il refusa sa part de gain.

— Non, non, tu as eu des malheurs chez toi ; la campagne n'a pas donné ce qu'elle aurait dû... Tu me payeras plus tard ; je ne suis pas si pressé.

Moralement, Pierre-Marie était obligé de reprendre Cocaïgn une seconde année. Il ne put s'en défaire ensuite. Les mauvaises langues disaient qu'il y avait un secret honteux entre les deux hommes. Quel secret, bon Dieu ! assez lourd pour peser sur les décisions d'un gaillard tel que Pierre-Marie Castel, assez outrageant pour épouvanter l'un des mieux réputés de Roscoff ?

Il était encore préférable d'ajouter foi aux explications données par l'intéressé lui-même :

— Avec ma mauvaise jambe, que voulez-vous que j'aie fait en Angleterre ?

Sa situation financière restait indécise. La période était heureuse cependant qui suivit la

conclusion de la paix. Elle rappelait celle des années 1900. L'époque de la légende dorée des johnnies. Légende née lors de la perte de l'*Hilda*, courrier de Southampton, coulé une nuit de gros temps au large des côtes françaises. De nombreux marchands roscovites, retour de campagne, se trouvaient à bord. Ils périrent dans le naufrage. Ce n'étaient pas les premiers de leur race ; mais où le bizarre commence, c'est, à ce qu'on raconte, lorsque leurs cadavres vinrent à la côte, les jours suivants. Cadavres-ludions émergeant à mi-corps et verticalement des vagues, alourdis par les couronnes, sterling et guinées, lestant leurs poches profondes. Et la mer envoyait aux grèves ces bouées flottantes dont les feux éteints reviendraient hanter la lande autour des saintes chapelles.

La légende reprenait vie. Mais Castel n'en bénéficiait d'aucune sorte. Cependant, il tenait au jeu, entêté comme un décafé, et obligé de subir les exigences de Louis Cocaïgn. A peu près abordable tant que sa compagnie arpentait les routes anglo-saxonnes, il retrouvait sa mauvaise humeur dès le retour de ses johnnies. Et Jane, dans son ingénuité, avait appris cette prière à ses petits : « Mon Dieu, délivrez-nous du mal et de Louis... ».

On respira à Roscogoz, le jour où le coquin annonça qu'il s'établissait comme exportateur sur la route de Saint-Pol. Peu importe s'il avait gagné son argent sur les Castel, ils étaient libérés d'une insupportable contrainte. Jacques était en âge de prendre une compagnie ; deux ans de suite, il avait couru le chaland des Iles. Sans doute l'expérience lui manquait encore, lui qui n'avait pas endurci ses épaules au bâton

de portage ; mais il avait plus d'une fois zigzagué sur les routes, la bicyclette rendue instable par un chargement au guidon de quatre-vingts kilos ! Plus d'une fois aussi il avait pleuré de rage au bord d'un ruisseau, son faix renversé dans l'eau sale.

Jacques revivait tout cela, à la pointe de cet instant présent où la malchance acharnée sur eux lui creusait la poitrine d'une meurtrissure profonde. Sans doute le père avait-il éprouvé la même sensation et était-ce pour l'effacer qu'il s'était mis à boire ?

— Un verre de dur, tu me donneras, Marie Johnniguet.

— Sers donc le fils Castel, Anna ! cria la patronne, soulignant sa lippe d'un sourire commercial.

La fillette s'approcha, vêtue à la mode des villes, la bouteille aux doigts.

— Alors, tu pars comme ouvrier, qu'on dit ?

— Faut bien, Anna. Quand il n'y a pas moyen de faire autrement.

— A combien que t'es engagé ?

— Douze cents... Ça te regarde ?

Douze cents francs payables au retour, retenues faites des avances consenties en cours de campagne. Mais à qui enverrait-il des sous, lui, Jacques ? Il n'avait ni femme ni enfant à nourrir au pays. Sa vieille mère et sa sœur ? Mais il n'expédierait pas le mandat que ne manquerait pas de confisquer le père... pour son vice ! Douze cents, nourri, blanchi, le tabac en sus et le « prêt » dominical.

— Ça n'est pas mal, qu'en dis-tu ? Surtout à l'heure qu'il est. Toutes les compagnies sont au

complet et le rebut des faignants s'embauche pour des huit cents, va !

— Je ne pouvais pas m'y prendre plus tôt.

— Ça n'est pas pour toi que je dis cela. On te connaît, Kou, sur la place. Tu n'es pas à ressembler à ton père, tiens.

— Tout n'est pas de sa faute. Il y a la guigne, Anna.

— Oui donc ; mais l'argent qu'il fourre au bistrot... ?

— Tu veux dire qu'il en doit ici ?

— Dame, c'est bien possible. Marie te dira. Mais tu ne pourras pas attraper après le *Guiker*, comme on dit, même si tu trouvais dans ton champ trente pièces d'argent anciennes.

Guiker était le surnom de Pierre-Marie Castel. Le grincheux. A Roscoff, chacun a le sien. Souvent il remonte à l'école primaire et qui n'est pas curé, secrétaire de mairie, garde-maritime, syndic ou facteur, ignorera toujours les neuf-dixièmes des patronymes du pays. Miliou Va-Noun... Per-ar-Guiker... Guiker, cela revenait de droit et de fait à Castel l'ancien.

— Sûr, fit Jacques et il baissa son nez sur son verre. Combien que je te dois, Marie Johnniguet ? demanda-t-il en s'avançant vers le comptoir.

— Trois cinquante, Kou. Tu as fait affaire ?

— Oui.

— Tant mieux. Je suis contente pour toi qui es un bon garçon.

— Et le père... ?

— Quoi donc ?

— Combien qu'il te doit ?

— Le père... ? Il faudrait que je voie mes livres.

Elle mit ses lunettes et feuilleta en mouillant le doigt un registre crasseux.

— Une vingtaine de francs... Vingt-trois cinquante, Kou.

— C'est rien.

Il aligna trois billets. En revenant vers Roscogoz, il s'éprouvait plus léger. D'avoir acquitté une dette d'honneur lui rendait une certaine fierté. Sacrifice caché qui mettait un tampon provisoire entre le mal et lui ; qui, pour quelques heures, allait le garder dans un climat spirituel.

Loïse-Anna revenait du puits à margelle ronde, sans treuil ni poulie, tant l'eau affleure dans les prés, souvent saumâtre en revanche. Elle se mordait les lèvres sous l'effort.

— Ah ! te voilà, dit-elle.

Elle déposa sa charge, releva une mèche de cheveux qui lui sautait en tire-bouchon sur la joue.

— Laisse-moi ça, fit Jacques.

— Je n'ai que quelques pas avant d'arriver, dit-elle en le repoussant fermement.

— L'habitude te manque et tu souffles.

— Il faudra que je m'y mette. Mère est assez fatiguée, tu ne crois pas ?

— Et lui ?

— Il est levé. Ça ne doit pas être grand chose.

Elle eut un rire noué. Ses nerfs calmés, elle était un peu effrayée du démon éveillé par son geste de la nuit, plus encore que de ce geste lui-même.

— La tête, c'est grave ou c'est rien. En tombant de sa hauteur, des fois, on peut se tuer.

Loïse-Anna le regarda, reconnaissante de sa délicatesse. Un peu de chaleur passa dans ses

prunelles vertes; mais elle se reprit aussitôt, craignant une faiblesse. Jamais son frère n'en saurait plus long là-dessus et sa bouche, pour le bien signifier, se pinça sur les mots qui allaient sortir.

— Depuis ce matin, il n'a rien demandé. Il comprend ses torts. Après chacun de ses accès, il est ainsi. Et maintenant, jusqu'au prochain. On dirait qu'il est traversé par un courant de méchanceté dont il n'est pas responsable. Peut-être souffre-t-il autant que nous qui pâtissons...?

— Tu es savante, Loïсна. Je ne comprends rien à tes parlements. Moi, je vois ce que je vois... Le reste, au diable je le donne!

Loïсна-Anna reprit ses seaux. A chaque foulée, on eût juré qu'elle allait s'enfoncer en terre; mais, après une brève gémissement, elle poursuivait. L'habitude manquait à ce corps sans muscles, robuste, mais dépourvu d'adresse courante pour utiliser sa force.

Ils entrèrent l'un derrière l'autre dans la maison. Le père était assis près du foyer, se chauffant les mains au corps de la cuisinière. Contre son sabot, un litre de cidre rouge et une assiettée de lard. Ses yeux rasèrent le carrelage avant de se poser sur ses enfants.

Vers la fin de l'après-midi, un marchand vint pour voir les bêtes à vendre.

— Dommage, dit Loïсна-Anna, au cours du repas, qu'on ne puisse aussi passer d'une famille à une autre!

Elle avait la bouche pleine d'insolence; par bravade, elle rejetait sa chevelure abondante sur sa nuque. La vieille Jane osait à peine lever le front de sur son assiette. Elle tremblait de les voir s'affronter tous les deux, le père et la fille,

si pareils l'un et l'autre; mais lui moins franc, plus endurci et tout hébété par abus de boisson.

— Tu changerais plus vite que tu ne voudrais, vipère, si je... La prison est bonne pour toi!

— Oui, si tu osais m'y jeter.

— N... dé dié! N'est pas trop tard encore.

— Et je dirai au juge quel outrage tu as voulu me faire.

La vieille Jane poussa un cri.

— Loïсна...! Ton père!

Jacques saisit le poignet de sa sœur et le serra de toute sa force. Brutalement, elle secoua l'étau.

— Lâche-moi!

— *Gast!* jura Pierre-Marie et il sortit en poursuivant ses malédictions en langue bretonne.

— Loïсна, oh! Loïсна, implora la mère, ce n'est pas vrai, tout de même; mon Dieu!

Sa fille la regarda, un fil d'argent barrant ses prunelles assombries.

— Il faut bien qu'il craigne lui aussi!

Jacques s'éloigna. Son sens atavique de l'autorité était froissé et, curieusement, il en souffrait.

III

Quatorze Juillet. Le port de Roscoff grouille de bateaux de tous tonnages. Pavillons hauts. Mais ce n'est pas tant pour célébrer une fête nationale. Il y a ce matin un départ de johnnies et la population est en effervescence. Des groupes joyeux circulent entre les charrettes basses aux roues caoutchoutées et les camions. Les entassements de sacs de jute laissent voir leurs pierres de soleil, les bulbes dorés qui vont aller aux îles brumeuses porter la surabondance de la terre bretonne. Les pêcheurs habitués du ter-plein, adossés à un mur, regardent narquois ces compatriotes à la démarche rectiligne qui s'en vont à la rencontre du roulis et du tangage durant les trois ou quatre jours que durera la traversée.

La petite gare maritime porte sur son crépi, en lettres qui l'habillent du haut en bas : *Lines and Walford Lines Limited, Roscoff-Angleterre*. Sa porte ouverte laisse voir un intérieur aussi actif que le Café du Port où Marie Johnniguet triomphe en vendant ses poisons.

Sous l'éblouissement de lumière qui enchâsse miraculeusement le décor hardi de la pointe Sainte-Barbe, les barques de pêche aiguissent l'un sur l'autre leurs mâts affilés aux flammes tricolores.

Jacques Castel est assis parmi les sacs d'oignons qui encombrèrent le pont du *Kénavo*, patron Labbé, de Lézardrieux. Quatre compagnies se sont associées pour affréter la goélette et la cale n'a pu contenir tout ce qu'on emporte pour lancer le commerce d'outre-Manche.

— Range-toi donc un peu... Tiens, c'est toi, Kou? Salut.

— Et à toi, l'ami.

— Mais je n'ai pas fait convention avec toi cette année...? Comment es-tu là...? Venu bonjourer un ami, sans doute?

— Non. J'embarque; mais je ne suis pas patron, cette fois.

— Ah! ah!

— Il y a eu des... qu'est-ce que tu veux que je te dise. C'est comme ça. Un jour bien, un jour mal.

— Jeune et décidé, tu ne tarderas pas à remonter le courant, fils.

Ils se connaissaient depuis le premier voyage de Jacques. Le vieux Labbé à la barbe blanche tranchant sur le rouge vif de sa veste, sourit.

— J'espère, dit Kou.

— Oui donc. Et descends-moi à terre chasser le grain avec un coup de gnole. Tu as le temps de trinquer avant l'appareillage.

— Pour dépenser mes sous...!

— Vous êtes tous sur l'argent par ici. Tu paieras bien un cotillon à ta promise, quand même?

— Mon accordée ignore le nom de son amoureux.

— Allons, allons, pas de cafard, l'ami.

Tandis que le vieux marin s'éloignait pour surveiller une manœuvre délicate, Jacques se mit à penser à la fille du Rheun. Deux fois,

depuis son aveu, il l'avait revue. D'abord, il était allé rôder près des rochers qui forment l'éminence au bas de laquelle niche le village. Annette rentrait d'une promenade à bicyclette.

— Ho, ho...! Kou, fit-elle joyeusement quand elle l'eut aperçu.

— Bonjour, répondit Jacques, sans se déranger.

Elle descendit de machine et vint vers lui.

— Je suis attendue...? Tant pis, je croyais... Veux-tu être galant pour une fois. Conduis mon cheval à l'écurie. J'ai une course à faire... Je marche à côté de toi jusqu'au prochain croisement.

Ils firent quelques pas, causant de banalités. Aucune allusion à la scène de la fontaine. Pas même un soupçon de complicité dans leur attitude. La jeune fille avait-elle compris? Certainement, il ne pouvait y avoir de méprise. La question était brutale : « M'aimes-tu? »... Alors, elle avait appris le malheur des gens de Roscoff et elle reculait, prenait du temps, calculait ses chances. Mais l'amour là dedans...? Parti. Oui, parti, s'il avait jamais existé! Si Jacques avait cru à autre chose qu'à un flirt, c'est qu'il avait pris ses rêves pour une réalité. Annette n'avait jamais changé d'attitude. Et elle ne se forçait pas, même à présent, pour jouer son rôle d'aguicheuse. Loïse-Anna disait : « Elle prend ses mouches avec du lait aigre. »

Brusquement, au milieu d'une phrase laborieuse, elle coupa la parole à son compagnon, rejetant d'un geste favori les boucles qui sautaient sur ses tempes.

— Tu es devenu raisonnable depuis l'autre jour. J'aime mieux ça.

— J'ai toujours été raisonnable.

— Non. Maintenant, oui, je crois que tu pourrais l'être. Écoute, on est jeune et on peut s'amuser sans tout de suite jouer à... enfin, tu me comprends. Qu'est-ce que la vie te réserve... et à moi aussi? Attends quelques années : tu seras à la tête de tes affaires et...

— Ah ! fit Jacques sèchement, je vois que tu es au courant de ce qui s'est passé chez nous?

— Dame, tout le monde en parle.

Elle se découvrait enfin, la fille de l'épicière-débitante du Rheun. La négociante faisait un bilan.

— Tout le monde...? répéta le gars.

— Enfin, c'est ton père après tout et tu n'es pas engagé là dedans. Courageux comme tu es, tu vas remonter le courant...

— Et si je m'y noie?

— Je n'ai pas de crainte.

— Qui j'aurai pour m'aider? Personne. Je ne ferai rien de plus pour toi que pour une autre, maintenant. Tu peux m'envoyer balader, sans te gêner...

— Que veux-tu, ma mère dit...

— Oui, ta mère. Mais toi aussi, tu dis !

Elle ne répliqua rien. Du bout du pied nu dans des sandalettes de cuir, elle faisait rouler des éclats de grès. Bouleversé, Jacques taquinait du doigt le timbre de la bicyclette, les yeux perdus sur le bleu de la mer plus haute là-bas que les maisons de Roscoff. À petits coups, il avalait sa douleur, et sa bouche en restait asséchée.

— J'ai affaire chez Provost, dit enfin Annette en se détachant. Va mettre ma bécane sous le hangar.

Il la sentit heureuse d'échapper à sa compagnie. Elle était faite pour le rire et les caresses hardies. Non pas pour les sentiments profonds. Sur place, la bicyclette au poing, il demeura un temps à regarder décroître dans le sentier la silhouette menue dont la robe balayait les mollets bruns. Un trouble douloureux atteignit Jacques. Brutalement, il jeta la machine contre le talus et se mit à dévaler la pente.

Le dimanche suivant, après la messe, Annette quitta un groupe d'amies pour courir après lui.

— Dis un peu, fit-elle agressive. Qu'est-ce que tu as fait de mon vélo, l'autre jour... Si tu étais en colère, il fallait t'en prendre à toi, sale caractère ! Si tu n'as pas d'autre façon de faire la cour aux filles, tu peux rester branché jusqu'à la fin de tes jours.

S'il avait pu la prendre, lui broyer les poignets pour l'humilier à ses genoux. Décidément, il y avait trop de monde. Et puis, dans son cœur patient jusqu'à la faiblesse, il espérait encore un retour.

Le soir sembla lui donner raison. Il était allé avec des amis à un bal donné chez un traiteur de Saint-Pol. Annette était là, en compagnie de jeunes Roscovites. Tout de suite elle avait accepté son invitation à danser. Il l'avait emportée dans des tourbillons fous, étourdie, pantelante. Tandis qu'à son oreille, il murmurait ses espoirs, sa détresse, elle abandonnait son corps sans réserve.

Il la crut reconquise, mais elle exigea que le retour se fit en groupe. La nuit était au milieu d'eux, parfumée. Or, ce que Jacques respirait, ce n'était pas le parfum des fleurs et de la terre en chaleur, c'était l'odeur que l'impur démon

de la danse tirait de la femme et qui le fouillait jusqu'aux moelles. Griserie brève. Demain, il s'éloignerait pour six mois de son amour si neuf encore, si peu assuré, appelant les soins vigilants. Quelle faute que l'absence !

Assis sur un paquet de filin, Jacques repassait les derniers événements dans son esprit et attendait Annette pour l'adieu. Miliou passa, les manches retroussées sur ses bras musclés.

— Qu'est-ce que tu fais là? Tu attends l'amour...?

Jacques fut sur le point de regimber. Mais le gars de Pontigou était déjà loin. Il avait dit cela en passant, sans intention. Et puis, n'était-il pas le patron auquel un contrat d'obéissance le liait? Demain, le maître strict qui compterait jusqu'au dernier centime le gain de sa journée de chine?... Peut-être attendait-il Annette lui aussi. Il la courait assez pour que l'idée parût vraisemblable.

Sans empressement, Jacques Castel ôta sa veste et aida à embarquer les sacs d'oignons. Il possédait sa force. Elle circulait dans son corps, l'emplissait d'un bonheur sain. Sans y penser, le gars se laissa emporter par elle et les sacs passaient dans ses bras aussi légers que des poupées de chiffons. Miliou les comptait, un calepin au creux de la main, le front barré d'une ride verticale.

Et les véhicules continuaient à charrier les oignons, au milieu des cris et du hennissement des lourds chevaux léonais. Dans la brise tiède, on entendait grincer les réas, les treuils, les chaînes d'ancre. Par delà la bouée pie et le phare de *Men-Guen*, des voiles se raidissaient sous le ciel d'un bleu sec. L'autre phare, Ar

Chaden, planté sur le rocher *Pighel*, haussait le col au-dessus du rond de bras de la jetée.

Chacun de ses départs remuait Jacques, ainsi qu'une puberté. Mais celui-ci promettait encore à son cœur une résurrection dans de nouvelles amours. Lesquelles? Il n'aurait su le dire. C'était un immense espoir frémissant qui s'irradiait de ce mince détail : le mouvement du bateau sur les vagues. Les ondes s'en poursuivaient très loin, entraînant son rêve d'indépendance. Au passé, il abandonnait le sable crissant sous les dents et le sérieux d'une maturité déjà empreinte d'un arrière-goût de pourriture. C'était l'élan de sa race aventureuse, provisoirement arrêtée aux croix du cimetière, qui poursuivait à travers lui son idéal déçu.

Un à un, les compagnons arrivaient, puant l'alcool et le tabac.

— Salut, Kou.

— Et à toi, Pen-Tréas.

— Bonne forme?

— Assez, oui, et toi?

— Très bien. Tu n'es pas venu avec nous chez Marie Johnniguet?

— Je n'avais pas envie.

Ils faisaient des politesses, sans attacher d'importance à leurs paroles et ils interpellèrent ainsi chacun, l'œil vif, la démarche traînante, heureux de partir, émus d'avoir tant d'eau à mettre entre eux et leurs morts. A chaque départ, c'étaient les mêmes récriminations, la même joie enfantine.

— Regardez-moi celui-ci, déjà à bord qu'il est, ma foi. Tu auras assez le temps de faire du zèle, en Angleterre, Kou Castel.

C'était Hémon Jacq, le « Boulous », de

Créac'h-Mikéal. Une mauvaise tête et noire autant qu'un manteau de nonne ; mais un vendeur d'une rare qualité.

— Il trouve que ce n'est pas assez de respirer l'oignon pendant cent quatre-vingts jours, renchérit *Pen-Tréaz*.

Pen-Tréaz, c'est-à-dire Jacques Moal. Il n'était pas fâché, quant à lui, d'humilier Castel qui l'avait eu, deux années de suite, à son service, et lui avait mené la vie dure en raison de sa paresse. Ça ne ferait jamais qu'un journalier, tête en l'air et bon vivant, quelque fier qu'il pût être d'avoir vu le jour dans l'ancienne ville épiscopale de Saint-Pol-de-Léon.

— Je pleure sur mes amours, dit sombrement Jacques ; mais vous feriez pas mal de venir me relever un peu. A qui la place ?

Hémon Boul tous sauta sur le pont, dépouilla la veste et cracha dans ses paumes :

— Ote-toi de là.

Jacques vint derrière Miliau. D'un revers de main, il cueillit sa sueur et la sema sur le plancher. Des filles en grappes arrivaient au bord du quai pour les adieux. Les hommes levaient vers elles leurs visages hâlés, riaient à pleines dents.

— Pense à mon souvenir, Job.

— Sûr, Armelle. Une carte postale en couleurs.

— Avec des amoureux dessus.

— A moi un collier, Francis.

— Oui donc, celui de la reine pour le moins, Marie-Annick.

C'est à ce moment, que Jacques aperçut, derrière le premier rang, le visage hardi et les cheveux frisés, rehaussés d'un nœud rouge, d'Annette Stéphan. Venait-elle pour lui ? Alors, elle

n'avait qu'à s'avancer au bord du quai ! Tout à coup, il crut surprendre un mouvement de tête de Miliau-Va-Noun. De rage, il descendit dans le rouf, roula une cigarette ; puis, contre son habitude, empoigna un litre de vin et se le renversa dans la gorge.

Le moteur auxiliaire battit ses premiers coups. Là-haut, les *kénavos* s'échangeaient. S'il y en avait un pour lui, il ne le saurait pas. C'est Miliau qui le recevrait... Non, non ! D'un bond, il émergea du trou de descente ; mais un marin qui s'appretait à s'y glisser jura et il dut lui céder la place et, après celui-là, à un autre. Quand il réussit à monter sur le pont, le bateau avait quitté son mur de pierre. Après avoir viré sur l'arrière, il s'insinuait entre les barques secouées et sanglotantes à son passage. Les visages laissés à terre se confondaient en une seule masse claire. Détournés des mouchoirs agités à bout de bras, les johnnies parlaient gravement du « métier ».

La passe franchie, la ville se resserra autour du phare, tandis que s'élargissait le panorama. L'échauguette de la maison dite de Marie Stuart se dessinait à peine à la proue de la chapelle Saint-Ninien. L'ensemble se plantait ainsi qu'un montage puéril à l'avant-scène de la terre enveloppée du flou de la demi-absence.

— Stoppe ton moteur, Labbé, dit le vieux Fanch, doyen des patrons johnnies. Il est temps de saluer Sainte-Barbe... Ohé, les gars, parés à répondre au cantique ?

Ils se découvrirent du même geste et se rangèrent contre le bordé, le visage tourné vers le nid d'hirondelle juché sur la dernière bosse granitique.

— A toi donc, Alan-ar-Big.

Celui qu'on appelait Alain-la-Pie, Le Corre, de Santec, espèce de barde à la voix claironnante, entonna le vieux chant des johnniguet :

*Levons la voix pour célébrer
La louange de Sainte-Barbe
Et, à l'exemple de nos pères,
Demandons tous sa bénédiction.*

Les syllabes rugueuses du breton s'entrechoquaient dans l'atmosphère mate. D'une même voix, les compagnies, celles du *Kénavo* et celles des autres goélettes venant dans son sillage, reprirent le refrain :

*Chantons avec joie
La louange de Santez Barba.*

Jacques Castel y mettait tout son souffle : une façon de se purger les poumons du mauvais air de Roscogoz. Et, tout de suite, Sainte Barbe le récompensa par l'infusion d'un calme purifiant. Alan-ar-Big déroulait sa gwerze en l'honneur de la petite vierge de Nicomédie devenue l'éponyme d'une langue de terre celtique.

*Paysans et marchands,
Marins et pêcheurs,
Nous sollicitons voire aide,
Nous volons à votre chapelle.*

*Faites que pas un de nous
Ne soit pris au feu du tonnerre
Et de mort subite à jamais
Préservez vos bons Bretons...*

*Faites que demeurent vos Roscovites
Vrais enfants de l'église...*

Et la litanie des requêtes montait dans la voilure à peine déferlée. Jacques, dernier de la rangée des choristes, se tourna vers la terre. Une croix s'élevait, au premier plan, sur un granit émergeant des eaux. Derrière, par delà la défense maflue de Roc'h-Roum, gisait Roscogoz. Dans la maison rendue silencieuse par l'absence du père, un être tout de sentiment recueillait leur chant, triait, parmi les autres, la voix du fils chéri.

Alan terminait. Le moteur recommença de battre et sans doute aussi le vieux cœur là-bas, qui s'était retenu durant la complainte.

Deux matelots empoignèrent la drisse de pavillon. On doublait l'ilot Ramig et l'usage était de saluer trois fois la patronne de Roscoff.

— La mer est bonne, dit un marin.

— Oui donc, histoire de causer ; mais on ne sait jamais.

— Bien sûr... Regarde les Méloines : on dirait qu'on est dessus.

— Et tout à l'heure ce sera les tables de Primel.

Sur bâbord s'étirait l'Île de Batz couronnée de ses deux antennes, le phare et le clocher, pour le temporel et pour l'esprit. Il s'y déroulait de somptueux pardons au milieu des ruines de l'ancienne église désensablée. Les filles y étaient accortes et leurs coiffes ruchées blanchissaient les solennités saintes mieux que la *chicolodène* plus éthérée, sauf lorsqu'elle encadrait de ses barbes nouées sous le menton le visage coloré de Marie-Johnniguet.

— *Kénavo*, la terre ! cria Hémon Boulouts. Jacques le considéra d'un œil vague. La terre ? qu'était cela ?

— Oui, c'est vers le nord qu'il faut regarder maintenant...

La goélette se couchait en coureur exercé à la poursuite des vagues dont les crêtes, échelonnées à l'infini, présentaient autant de marches à fouler pour approcher du décevant horizon. Ils bayèrent deux journées interminables. L'inoccupation leur donnait des courbatures et leurs mâchoires se décrochaient à force de s'ouvrir. Les corps balancés appelaient la terre calme et profonde ; ils rejetaient toute nourriture en signe d'instinctive répulsion.

Au troisième soir, on entra au port marchand de Portsmouth réduit à peu de chose par les empiétements de la base navale. On devait débarquer deux compagnies à Oyster-Street. Elles s'en iraient de là vers les villes de l'intérieur. Car, plus on avance vers le Nord, plus on a de chances que la saison soit profitable. Le froid est l'allié du johnny. Il contrarie la culture des légumes dans les *gardens* et le marchand d'oignons breton est le bienvenu dans les cuisines claires où les bottes de bulbes flambants se suspendent aux murs comme chez nous les buis bénits.

Miliau-Va-Noun s'arrêterait à mi-chemin des terres glacées d'Écosse. Il préférerait Grimsby à Aberdeen. Le *Kénavo* aborda au port de pêche un matin sale. Le fog emplissait tout, voilait les écueils, mangeait les apparences avec une glotonnerie sournoise. On eût vainement cherché à distinguer les longues tables de la criée, les docks, la ville. Les poissonnières circulant sur le wharf ressemblaient à des hirondelles de mer, avec leurs jupes ramassées dans leurs hautes bottes de caoutchouc.

— Une sacrée mélasse, constata le patron Labbé.

— Oui, sûr, il y a de quoi s'y perdre.

— Tout de même... Du mou, les gars, du mou pour accoster !

— Purée de purée !

Ils s'usaient les yeux à scruter cette buée emphysémateuse. On ne distinguait même pas le phare, tour carrée, plus haute, moins trapue que celle de Roscoff ; rien, sauf les quais humides de bave grise.

Le botteleur Lom Le Gall sauta le premier à terre.

— Où vas-tu, Lom ? dit Miliau.

— Voir à me dégourdir les guiboles, patron.

— Oui, te décrasser le gosier dans un bistrot que tu cherches à faire.

— Dame ; ça ne serait pas dommage de dégorger un peu le flétan. On est dans la saumure depuis trois jours, qu'est-ce que vous en dites, vous autres ?

— Si tu paies la tasse... fit Pen-Tréas.

— Où est-ce qu'on est d'abord ? En face de chez Harry Franklin, on dirait, fit le vieux Fanch.

— Oui donc, l'ancien a raison, devant le marchand de glace.

— Tu as retenu ton magasin, probable, Miliau-Va-Noun ?

— Non.

— Moi, c'est celui de l'an dernier, dit un patron.

— Le mien est occupé... Allez, les gars, au travail ! Il n'y a pas que de rigoler à faire.

Ils ôtèrent leurs vestes et aidèrent au déchargement du bateau. Tout en coltinant les cinquante kilos, l'haleine leur sortait des narines

comme en plein hiver et se confondait avec celle du ciel. Miliou s'en fut à la recherche d'un local où installer sa compagnie et la marchandise. Avant la nuit, ils étaient logés vaille que vaille dans un magasin vide de banlieue.

— J'avais mieux, l'an passé, remarqua Jacques.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas gardé, malin !

— Je n'ai pas dit pour te vexer, Miliou. C'est véridique ; hein, Lom, c'est véridique ?

Le botteleur avait fait partie de son équipe ; mais pour ne pas déplaire au nouveau patron, il se contenta de remuer la tête.

— On cherchera mieux demain, si ça ne va pas. Pour le moment, c'est se caser qu'il fallait !

Jacques se rappelait les récits de son père. Quand il avait débuté, le vieux Pierre-Marie, les questions de confort ne se posaient pas. On s'entassait pêle-mêle avec les oignons dans quelque boutique abandonnée. On couchait sur des paillasses et les gosses du quartier venaient voir, sans oser approcher, ces espèces de sauvages dont la cuisine avait des relents de gaillon. Afin de permettre à la fumée de sortir sans asphyxier les habitants, on laissait la porte ouverte. Le *cant* britannique s'offusquait de ces manières de vivre primitives. On avait baptisé indistinctement du prénom « Johnny » les marchands roscovites qui cheminaient, inspirant la pitié des foules, par les rues propres des grands centres, traînant leurs sabots cloutés sur le pavage, vêtus d'habits rapiécés, hirsutes et crachant au hasard le jus roux de leurs chiques.

A la longue, le progrès avait tout de même atteint ces nomades au parler guttural. Ils

étaient devenus moins sordides, habitaient des magasins confortables et circulaient à bicyclettes, voire en camionnettes automobiles.

Deux jours après leur arrivée, les gars de Miliou-Va-Noun étaient établis dans un vaste immeuble à usage commercial. Rez-de-chaussée cimenté qui servirait de réserve de marchandise et de cuisine ; étage mansardé où l'on installa des chambres à deux, avec eau, gaz, électricité. C'était un luxe pour beaucoup et ils emporteraient d'Angleterre l'ambition d'une maison proprette où la femme trouverait tous les bienfaits de la civilisation moderne.

Pol Caroff, de Pemphent, qui ressemblait comme un décalque au masque de dauphin ornant la cloche miraculeuse de Saint-Pol, accepta d'être le compagnon de chambre de Kou. C'était un garçon triste, honteux de sa laideur, muet et fort autant que trois julods de Landivisiau. Au pardon de Sainte-Barbe, quand, simple ouvrier emballeur, il pouvait y assister, il n'était pas de meilleur porte-bannière. Depuis treize ans, sauf deux infidélités en faveur de Milford et d'Haverfordwest, il travaillait sur Sheffield et Grimsby, dans ce Lincolnshire, sa seconde patrie. Tous les habitants le connaissaient. Il avait ses clients attitrés. On l'appelait le johnny laid, *Ugly fellow Johnny*, et ce surnom avait remplacé celui qu'il portait depuis qu'il se connaissait, *Divalo*, dont la signification était d'ailleurs sensiblement la même. C'était le seul de la compagnie auquel on pût s'attendre à voir reprocher des écarts de conduite. L'argent de son prêt passait à satisfaire sa soif périodique. Sous l'influence de la boisson, il devenait loquace et racontait son histoire ; car ses possibi-

lités inventives ne lui permettaient pas de varier son thème. Toute sa littérature s'arrêtait à ce récit mille fois repris, sans la moindre variante, de son mariage avec la morte. A vingt ans, oui, cette affreuse figure avait épousé une authentique morte. Et voici comme. A l'église — Notre-Dame de Croas-Baz, il n'en savait point d'autre — au moment où il passait l'anneau au doigt de Cathou Léostic, sa femme avait rendu son sang en plein sur son devantier...

— Sur son tablier brodé, les gars, et sur son châle blanc, pour mon malheur !

Cet accident avait estropié le cerveau du pauvre garçon. La nuit, l'ombre de la disparue revenait hanter le sommeil de Pol. Jacques devrait plus d'une fois se lever et l'assommer à demi. Il se rendormirait en reniflant des larmes de chagrin ou de douleur, on ne saurait jamais. Un mauvais coucheur, assurément ; mais Kou préférerait cela à un bavard.

Miliau-Va-Noun avait embauché Pol Ugly dès qu'il avait pu, sachant que c'était une brute sur l'ouvrage. La chose s'était traitée devant la statue de la Vierge bénissant la fontaine monumentale de Roscoff où sont écrits ces vers :

*Vers Dieu monte comme l'encens
Le martyr de tes enfants :
Pêcheurs, matelots, sauveteurs,
Tous intrépides, tous sans peur...*

— Que regardes-tu là, Pol Ugly ?

— Rien.

— Tu as sans doute un engagement de Johnniguet, pour la saison qui vient ?

— Non dame.

— Ma foi, je voudrais bien de toi.

— Trop tôt, Miliau-Va-Noun.

— Il y a la presse pour être de ma société ; la chance est avec moi, tu sais bien.

— Je ne dis pas, je ne dis pas.

— Alors ?

— Eh bien...

Il se gratta la nuque, d'un air perplexe.

— Un garçon qui regarde une fontaine, c'est qu'il a envie de boire, pas vrai?... On va trinquer ?

— Ah bien, si tu veux.

— Chez Marie Johnniguet. Elle sera témoin pour l'engagement.

— Hopalà, comme tu y vas, toi, Miliau !

— Je paie bon prix et ne rogne pas sur le prêt. Si tu as soif, arrive. Les clefs sont sur ma bourse après cinq heures.

— C'est embêtant.

— Bon, bon, viens toujours. On verra.

Et quand Pol Ugly, de Pemphent, avait entrepris son histoire de mariée, Miliau s'était frotté les mains. La cause était gagnée. Une dernière tournée de vin ardent et Marie Johnniguet pouvait témoigner devant tout Roscoff que le « Vilain » avait accepté les conditions du maître de Pontigou.

Miliau-Va-Noun savait ce qu'il faisait. Il engageait à la fois un solide vendeur et une mascotte.

IV

Les Castel avaient quitté la maison de Roscogoz et s'étaient réfugiés dans une mesure, au Laber, sur la route qui mène à Santec.

— Te plairas-tu dans ta nouvelle maison, Loïse-Anna?

— Il le faudra bien, Armelle Kéralas, si je veux vivre, et il faut que je vive, puisque Notre-Seigneur défend le désespoir.

— C'est triste pour toi qui as connu autre chose, moi...

Elle, la petite Armelle, aussi loin qu'elle remontât dans ses souvenirs, n'avait connu que la misère. Importune dès sa naissance; mais combien plus, lorsque la maladie l'avait accaparée. Quelle était sa famille? Son nom, au juste? Portait-elle celui d'un père dont tout lui était inconnu ou celui de la femme qui chaque mois envoyait l'argent de son entretien?... Après un séjour très long, quoique sans mesure parce que sans repères, passé dans le château du Laber, annexe du sanatorium marin, elle avait échoué chez les Kéralas. Fille du vent et de la pluie, les voisins l'avaient baptisée tout naturellement du nom de ses parents nourriciers.

La fée aux mains creuses qui peupla de son fantôme grimaçant ses premiers rêves a disparu, sans avoir jamais revêtu une apparence tangible.

Passé aussi le temps où des doigts d'infirmières erraient sur ses paupières, les nuits d'orages. Les soirées d'attente vague sur le balcon, parmi tous les petits allongés des maladies osseuses ; la visite sereine des étoiles accompagnée de la musique sourde de la terre anéantie. L'âme d'Armelle pourtant s'est formée là, quand son corps, serré par le corset de plâtre, laissait libre son esprit. A la saison chaude, le grand événement était la messe dite par l'aumônier sous le kiosque du jardin. L'odeur des ifs, des pins, des roses, des lilas, montait autour de l'hostie blanche, mêlée aux ors artificieux de la liturgie. Sommet d'où l'enfant appréciait sa triste claustration de chrysalide, les attentions impersonnelles des femmes aux longs voiles, les joies tristes dont tous les autres avaient leur part, les chagrins seuls à soi mais dont il fallait d'étonnantes roueries pour arriver à sucer jusqu'au bout l'amertume.

Un moment vint où, déclarée guérie, Armelle dut retourner parmi les vivants. Où irait-elle ? Sa mère avait écrit pour commander qu'on disposât d'elle au mieux, moyennant une pension. Sans doute la petite eût-elle été peinée si elle avait connu son abandon ; mais comme on ne s'était guère soucié d'elle jusqu'à ce moment, elle trouva simple d'être placée dans une bonne maison. La charité de ses samaritaines avait adouci l'instant de la séparation : « l'air d'ici vous est nécessaire, Armelle, et nous ne voudrions pas nous séparer de vous. Vous resterez tout près et vous pourrez souvent revenir nous voir. » Elle s'éloigna un jour d'août, boitant de sa jambe grêle, portant entre deux épaules aigües sa jolie tête de madone.

Elle avait continué de grandir auprès du sana. Le dimanche, elle retrouvait ses amies, à la chapelle. Puis les amies partirent à leur tour. Les infirmières changèrent. Le vieux prêtre qui l'avait baptisée à sept ans, s'en alla. Sa famille d'adoption devint son horizon sentimental.

Les Kéralas avaient été d'abord alléchés par la pension qu'on leur offrait. C'était de pauvres gens travaillant sans espoir sur une exploitation restreinte et mal située, toute sur sable. Au début, étrangère à leurs mœurs, Armelle avait peu à peu revêtu l'extérieur d'une paysanne. Elle avait appris le breton et sa simplicité sans détours avait trouvé le chemin des vieux cœurs. Eux qui n'avaient pas eu d'enfants, ils avaient laissé prendre leur nom par cette gamine. Associée à leurs soucis comme à leur dénuement, Armelle rachetait une sécurité frugale par de menus travaux.

Ainsi vivait-elle paisiblement. L'absence de trouble autour d'elle empêchait son cœur de se rider. Un bonheur enfantin émanait de son visage clair. Elle mangeait le lard cuit aux choux, les pommes de terre écrasées dans l'écuille de lait caillé, la bouillie d'avoine ou les crêpes, suivant le jour, et gardait la vache rousse dans les prés bas abrités par la digue du Laber, envahis par les joncs marins. Fleur étiolée d'une race épuisée, elle était revenue à la terre comme un rejet pour s'y enfoncer lentement et donner quel fruit immérité... ?

Presque chaque jour, en allant conduire sa propre vache sur les dunes, Loïse-Anna rencontrait Armelle. Le plus souvent elle lui confiait sa bête pour revenir à ses champs. L'intellectuelle s'était pliée à de nouvelles disciplines avec

une bonne volonté tout apparente. Mais sa raideur volontaire fondait au contact de la petite âme décorporée par l'épreuve physique sans rémission. L'enveloppe était si frêle ! La blancheur de son front faisait ressortir les cœurs de marguerites qui, pour d'autres, eussent été des taches de rousseur. Des yeux d'une eau pâle ; des lèvres sanglantes, bien dessinées sur un menton attaché à l'ossature par une fossette.

— Tes yeux noirs tu as encore, Loïse-Anna.

— Mais non ; tu te fais des idées, Armelle.

— Je ne me fais pas... Je n'ai pas d'idées. C'est ma peau qui frissonne et je sais que le mal ou le malheur viennent. Tu ne me crois pas ?

— Tu es une devineresse ?

— Pourquoi que les chiens sentent de loin l'orage et les coups ?

— Dis-le moi.

— Parce qu'ils se souviennent du temps où tout était une menace pour les animaux et ils ont peur que leur bien-être présent ne soit qu'une tromperie. Le mauvais sort, tu sais, c'est dur à reprendre quand on a eu un répit...

— Je sais ; mais nous ne sommes pas des bêtes, Armelle.

— Non ; parce qu'il y a eu Notre-Seigneur. Mais quand il part, on sait bien qu'on est menacé de partout.

— Tu as si peur du mal ?

— Oui.

Malgré son éducation poussée, Loïse-Anna se tenait pour inférieure à la petite infirme, jusqu'à éprouver de la honte de sa santé. Pour s'en excuser, elle abandonnait son air guindé, descendait au niveau de cette sœur éprouvée, épanchait son cœur.

— Camig ne viendra pas te voir aujourd'hui, Armelle ?

— Il n'a rien trouvé à m'offrir, sans doute ; pas même des brins de tapioca... !

Armelle Kéralas riait. Son rire tirait de son archet une note déchirante. Camig, c'était son pauvre de cœur ; comme elle-même était la pauvre de Loïse-Anna, à moins que ce ne fût le contraire... L'innocent des Mogueûrous de Roscoff avait déniché cette perle au fond de la vasière en cherchant ses coques à la pointe du couteau. Armelle, ce jour-là, traversait le trait en poussant devant elle sa vache. Camig avait louché sur ce visage très pur et sa tête avait branlé tandis qu'un sourire s'égarait sur sa face camarade. Sans savoir, l'idiot, il l'avait suivie jusqu'à sa porte.

Depuis, il avait fait à l'adolescente une cour discrète et touchante. Du plus loin qu'il la devinait, il accourait mettre à ses pieds ce qu'il venait de récolter : ormeau, moule ou lichen, ou bien encore une branche d'escallonie arrachée à un talus et poussant au bout de sa tige un bourgeon rose.

— Te voilà, Camig ?

— Oui, Mella.

— Pourquoi m'appelles-tu Mella ?

— Parce que tu es Mella.

Il découvrait ses crocs chaussés de moisi. Quel âge pouvait-il avoir ? L'âge d'Armelle, dix-sept ou dix-huit ans, au juger. Il vivait dans son trou des Mogueûrous avec un vieux père aveugle.

— Que m'apportes-tu, Camig ?

— Des palourdes. Goûte, elles sont bonnes. Prestement, il essayait son couteau sur son

pantalon trop court, ouvrait le coquillage et le présentait au creux de sa main.

— Mange donc.

Elle mangeait, confiante, et lui, regardait en mâchant du même appétit sa langue toujours visible.

Loïse-Anna plaisantait Armelle sur cette cour chevaleresque. L'infirmier souriait :

— Pour moi, c'est bon.

— Et sans malice.

— Il ne me dit rien de ses pensées ; il n'en a pas plus que moi, je crois. Quand il est content, il s'en va en sautant. C'est sa façon.

— Un amoureux muet.

— Les secrets sont mieux gardés, Loïse-Anna.

— Tu lui en confies donc ?

— Ça arrive, oui donc, quand j'ai trop gros sur le cœur et que je ne peux pas aller à la chapelle. On y est bien, sans rien dire, tu ne trouves pas, Loïse-Anna ?

— Je n'y suis jamais allée à ta chapelle du Laber.

Ce mot de chapelle lui rappelait le temps de la pension : un oratoire tout blanc et l'aumônier rempli d'indulgence pour ses peccadilles. Ce décor avait été repoussé dans le passé avec les visages de ses anciennes amies. Maintenant, le travail manuel l'accaparait et elle faisait sa compagnie d'une illettrée. Or, voici que par cette gardienne d'animaux, elle renouait avec ses préoccupations d'autrefois (l'avaient-elles jamais quittée?). Le message d'Armelle n'inventait rien ; seulement il montait d'une source si pure et de la profonde expérience de la misère, qu'il éveillait un écho jamais frappé.

Le Christ ? Elle s'était volontairement retirée

de sa présence. Son bras levé contre son père avait été une rupture et pour abolir sa faute, elle s'était réfugiée dans une réserve douloureuse. Sa faute ? Mais son âme, ses yeux verts sous le front bas et jusqu'à sa force enfin mesurée et à chaque heure meurtrie, en restaient bafoués.

Le soir, elle rentrait des champs dans un tourbillon d'odeurs marines qui emplissaient d'un coup la maison aux poutres basses travaillées par des tarets. L'intérieur fumeux, le parquet de terre battue, les deux armoires raccommodées de planches, la table usée, les lits aux sculptures anciennes, qui tenaient par miracle, jetaient leurs muettes accusations contre le père assis sous la hotte de la cheminée, la pipe aux lèvres, les mains entre les genoux... Toutes les raisons de son geste criminel !

— Demain, faudra semer les oignons à graines... Et la lande est à tirer sous les bêtes.

— C'est dimanche.

— Oui, que je dis aussi, moi. Tu iras à la messe de six heures avec ta mère. Nous ne sommes pas des gens à chômer tout un jour.

— Si tu voulais venir avec nous, dit doucement la vieille Jane, il y aurait peut-être moins de malheur ici.

— C'est avec toi que le mauvais sort a commencé, fille du diable ! Avant toi, tranquille que j'étais, si j'avais su le rester, et des sous plein les poches, N... dié !

— Tu étais bon chrétien à cette époque, fit Loïse-Anna. Du moins, on t'en faisait la réputation.

Le vieux Kérélas lui avait conté cela et elle n'était pas sûre de ne pas se souvenir de quelques faits.

— Oui donc, reprit Jane, on ne voyait que Pierre-Marie aux offices, aux pardons et aux services. Mais le *strob-jakez*¹ lui a raidi les jambes, probable, à ton père.

Loïse-Anna se demandait s'il n'en avait pas été pour lui comme pour elle. Un don refusé germait en lui, malgré ses refus, et éclatait une fleur vénéneuse. Quel secret Pierre-Marie Castel enfouissait-il chaque matin au fond de sa conscience? Quelle complicité avec le maître du mal le lançait par toquades au travail et à l'ivresse, à l'ivresse de plus en plus et de moins en moins au travail...? Sans doute aurait-il fallu des mains aussi délicates que celles d'Armelle Kéralas pour lui arracher son masque sans mettre son visage à vif.

Elle agissait, la petite tuberculeuse, à la façon d'un exorcisme, sur Loïse-Anna. Derrière l'écran de sa difformité, sous ses phrases maladroitement de paysanne, il y avait des profondeurs et des résonances étranges. L'ancienne élève des Dames Blanches de Saint-Pol, dépouillant son écorce revêche, accédait à un monde d'idéale pureté.

— Tu souffres, Loïse-Anna?

— Oui; à cause de mon père.

— Moi, je n'ai pas eu de père... Des coups m'ont été épargnés et peut-être, surtout, des caresses, oui mais...

Brusquement, au fond de ses yeux, Loïse-Anna assistait au renversement d'une image : celle de Pierre-Marie. Le lourd démon qui, le soir, jouait avec les flammes du foyer, se changeait en un être douloureux, capable d'affection

1. *Strob-Jakez* : l'alcool.

et de générosité, tel qu'autrefois, il lui était apparu.

La main transparente d'Armelle écartait le maléfice. Son souffle court chassait les buées fétides. Quelque chose d'immatériel, de soyeux, de purifiant émanait de cette croix vivante. Le climat serein de la mort l'enveloppait.

— Et ta mère, Armelle?

— Mamm? Moi, j'ai Mamm Kéralas. Ce n'est pas la vraie, je le sais ; mais elle m'en fait rêver, oui, si patiente qu'elle est toujours avec moi, à cause de si peu d'argent qu'elle reçoit de Paris...

— Ta mère est à Paris?

— Je crois, oui.

— La mienne, je n'ose pas être avec elle trop... aimante. Dans la maison, chez nous, on ne peut pas montrer ce qu'on est. On a peur de se trahir, tu comprends...

— Mais ton frère Jacques aussi?

— C'est moi qui tiens souvent le rôle du garçon chez nous. Lui, quand il y a quelque chose qui l'embête, il s'en va... C'est plus facile que de rester. De toutes façons, il est loin, maintenant. En Angleterre. Il faut que je sois robuste et dure.

— J'aurais aimé avoir un frère... qui n'aurait pas été batailleur.

Les yeux d'Armelle s'éclaircissaient davantage et sa petite âme était une des étoiles rousses au bord des cils blonds.

— C'est toujours ce qu'on dit quand on n'en a pas eu.

— Un frère à aimer, Loïse-Anna.

— Vois Camig...

— Oh ! ne te moque pas. Ce n'est pas un frère ; c'est Notre-Seigneur lui-même.

— Avec cette bouche affreuse... ses yeux louches... Oh ! Armelle !

— Tu es savante, Loïse-Anna ; mais tu ne sais pas comprendre le plus simple. Il faut une fille abandonnée comme moi.

A d'autres fois, Armelle pressait son amie de lui donner des précisions sur le johnny, curieuse, semblait-il, de pénétrer ses inclinations, ses habitudes, ses préférences. On eût dit qu'elle amassait des matériaux pour monter une image en soi, un portrait à caresser dans sa solitude.

— Je l'ai vu, je crois, l'an dernier, après la Chandeleur.

— Nous étions encore à Roscogoz ; cependant, il allait chercher son goémon à Perharidy, par le travers du trait.

— Grand et mince ?

— Oui.

— Je n'ai pas besoin qu'il soit ici pour le voir... Il ne te ressemble pas.

— Pas du tout ; je suis du côté de mon père.

Elle savait, en effet, de quel côté penchaient son âme et sa chair. Mais de l'avouer à tout autre qu'à l'infirmes lui eût coûté plus que la vie. Ses mains en tremblaient et dans ses prunelles passaient des éclairs.

— Est-ce qu'il écrit à la maison ?

— Pas souvent et très peu chaque fois. Pourquoi donc, Armelle ?

— C'est toi qui lui réponds ?

— Oui. On n'aime pas écrire autour de moi.

— Dans ta prochaine lettre, tu pourras lui dire que tu as une amie.

— Certainement, et j'ajouterai qu'elle s'appelle Armelle.

— Non, tu ne lui écriras pas ça !

— Mais... ?

— Un nom, c'est un gage.

— Oui, quand on est face à face. Il est si loin, Kou, que cela n'a guère de conséquence.

— Au contraire, Loïse-Anna. Plus on est loin, plus les gages comptent. Moi, tiens, qui n'ai pas connu de mère, si on me disait : « Elle t'envoie son souvenir... » Le souvenir, c'est peu. Eh bien, il me semble, Dieu me pardonne, que je deviendrais droite et pleine de santé.

— Et... un gage te déplairait ?

— Je sais bien ce qui m'attend, va. Camig, c'est bon pour Armelle Kéralas... Et puis si tu mets mon nom, n'oublie pas de dire que je suis boîteuse.

— Non, par exemple !

— Il le faut : ce serait trop cruel...

— Pour lui ?

— Non, pour moi. Tu ne peux pas te faire idée de ce qui me passe des fois par la tête ? Toi, tu es belle et forte.

— Trop forte... j'envie parfois ta faiblesse et ton bonheur.

— Ce n'est pas aux plus forts que Notre-Seigneur demande le plus ; mais pour la joie, tout le monde peut s'en faire une à sa portée, tu ne crois pas ?

— Non.

— Tu n'as pas eu d'amoureux, Loïse-Anna ?

— Comment veux-tu ? Je suis une nonne à peine sortie de son couvent et jetée sur la rue...

Autrefois, elle avait regardé Miliou Prigent. Il venait, le dimanche, chercher Jacques pour jouer à la galoche ou aux quilles. Quand le frère était absent, on s'attardait à bavarder sur le pas

de la porte. Mais avait-il jamais accordé quelque importance à cette collégienne, le gros garçon de Pontigou qu'on surnommait Va-Noun, quelque chose comme « le bien-aimé »? Il devait faire les yeux doux aux filles de Morlaix aussi lorsqu'il se rendait à la Foire-Haute. Depuis bien longtemps, on le savait absorbé par Annette Stéphan, plus élégante, moins à manières que la fille de Roscogoz !

Un jour, Loïse-Anna arriva toute joyeuse auprès d'Armelle.

— Tiens, une lettre de ton galant.

La petite tendit la main. L'autre éclata de rire :

— Non, pas pour toi seule ; pour nous tous. Mais il y est question de toi.

— Ton frère?

— Oui ; j'imagine que tu n'as pas des douzaines d'amoureux, quand même !

Elle recommença de rire en voyant la confusion colorer le visage de son amie.

— Oh ! Loïse...

Armelle n'en put articuler plus. Son front tomba dans ses paumes. Alors quelque chose s'émut dans l'intime de Loïse-Anna. Elle devint une jeune fille aimante et directe. De son bras aux muscles durcis par le travail de chaque jour, elle attira contre elle le corps fragile où battait le sang affolé.

— Ne pleure pas... ne pleure pas... C'était pour rire, voyons !

Elle aussi pleurait et ses larmes lui semblaient bonnes ainsi qu'une pluie tiède après le froid.

V

— Dou you want any onions, Missis?

— Hello, Johnny !

— Good day, Missis. Good Britt'ny onions... and they keep.

Jacques Castel, appuyé contre le chambranle, une jambe repliée et la botte d'oignons reposant sur le genou, offre sa marchandise. Il a le sourire : la maison est sympathique. Depuis longtemps, il la connaît et Mistress Glane le connaît aussi ; mais elle fait la résistante.

— Oh ! non, rien, cette fois, Johnny.

— Madame, madame, vous n'avez plus que deux oignons accrochés au clou.

Mistress Glane tourne les yeux vers sa réserve presque épuisée.

— C'est vrai ; mais nous en utilisons peu à la maison... Combien les vendez-vous, Johnny?

— Les deux grappes, un shilling six pence.

— Oh ! oh ! un bundle suffira amplement.

Jacques décroche une grappe d'un coup sec et tend à l'acheteuse les beaux fruits dorés au soleil de Bretagne qui vont éclairer la cuisine nette mais sans gaieté où flotte un discret parfum de miel.

— Etes-vous pressé, Johnny?

— Oui, Missis, il est tard et je n'ai pas tout vendu... Merci.

De quoi la remercie-t-il? Elle n'a rien offert. Cependant, ils se sont compris. Dans l'intonation de l'Anglaise, il y avait une invitation gracieuse à s'asseoir pour prendre une tasse de thé avec une rôtie. Cette fois, Jacques n'aura pas sa « copetty » (cup of tea), expression fameuse dans le jargon johnny. Il vient d'absorber un sandwich arrosé d'ale, au bar du coin, pour faire patienter son estomac ; car il ne doit pas espérer rentrer avant deux heures après-midi au magasin. La chance a été contre lui toute la matinée. Deux *lellou* (grappes) sont encore brimbalantes à son guidon.

Inutile d'enfourcher la bicyclette. Les maisons se touchent, toutes pareilles, rigoureusement alignées sur la rue banlieusarde, réservant la fantaisie pour l'intérieur. Leurs robes de briques ont noirci sous les intempéries. Chacune porte son identité sur un petit disque de cuivre. Au courant des façons britanniques, le johnny les aborde par derrière. De dix en dix mètres dans la longue impasse, il s'arrête et sonne. Un pas crisse sur le gravier. Plus simplement, un panneau tourne sur ses gonds. Une tête revêche ou souriante apparaît.

— Vous désirez?

— Voulez-vous de beaux oignons, Madame?

Voici une nouvelle grille. La maison est cossue, un peu détachée des autres. Il sait d'une manière précise à quelle fenêtre relevée va se suspendre l'espèce de potiche rose, qui est la figure de l'endroit, d'où retombent en pleureuses des mèches roussâtres comme on en voit descendre des suspensions de terre cuite dans les salons des vieilles femmes.

— No.

Avant qu'il n'ait ouvert la bouche, celle de Miss Rowing s'est formée en cul-de-poule.

— Regardez donc, Miss.

— No, je répète.

— Vous n'en verrez pas de pareils...

— Si, vraiment, effronté menteur et vingt fois plutôt qu'une ! Allez au diable !

La potiche indignée s'est retirée derrière sa prison de verre et de briques.

A côté, mauvais aussi : un ménage d'industriels sans enfants. Pour trois pavillons où il sera le « gentil petit-Jean », il y en a dix où il sera traité de « briseur de sonnette » ou de « damné johnny ». Jacques sait cela. Il a l'habitude des malédictions. Le pseudonyme dont on l'affuble garde sa fierté intacte et cependant à certains jours, « jean-tout-le-monde » se rebiffe. Jours de spleen. Quoi ! parce qu'il est chaussé de brodequins ferrés glissant sur le pavé gras ; parce qu'il porte une veste de cuir ouverte sur un chandail rouge qui lui monte en bourrelet sous le menton ; parce qu'il a une façon à lui de porter le béret de Plougastel sur l'oreille...? Mais il a le cœur aussi bien placé que tous ces angliches gommeux. La terre est à tous et il a le droit d'y lancer sa salive, si ça lui fait plaisir, quitte à effacer la marque de son sans-gêne de la pointe de sa chaussure. Quand il siffote un air du pays, les mains engoncées dans les poches, n'est-ce pas pour libérer un excès de santé?

« Beware the dog ! » Jacques n'a pas peur des bêtes. Un morceau de sucre et la question des premiers rapports est réglée. L'amitié c'est un geste heureux qui se succède. Ailleurs, on graissera la patte du concierge et tous les habitants du grand immeuble central seront à votre dévou-

tion ; ici, le sucre au gardien remplit le même office. Les petits trucs font partie du métier. D'ailleurs, le gars n'est pas sûr de préférer une face humaine à un museau humide.

Mais voici les portes accueillantes. Elles arrivent en série, comme les autres ; à croire que les braves gens aiment à se grouper aussi bien que les mauvais. Bon Dieu ! Les grappes sont lourdes et le bras fléchit. Heureusement, la bicyclette sert de chignole. On frappe ici, on frappe là. Les portes s'ouvrent ou demeurent closes. En Bretagne, toutes sont ouvertes pour le passant ou l'âme errante. Mais Grimsby est une ville. Certaines demeures y sont cependant attentives au moindre coup de timbre. Et le premier vivant qui en sort lance en chantonnant son joyeux : Hello ! Johnny !

— La dernière grappe, s'il vous plaît ?

— Laissez-la, Johnny.

— Mon patron sera content quand je rentrerai les mains vides.

— Ah ! vous êtes employé ?

— Oui, Madame.

Dans les maisons accueillantes, il y a un pourboire pour le compagnon ; quelque menue pièce qui viendra arrondir le prêt dominical.

— Au revoir, Madame et Dieu vous bénisse.

— Au revoir, Johnny.

Terminée la demi-journée harassante. Libéré, quoique le ventre creux, Jacques fonce tête baissée dans la direction du magasin. Le vent lui apporte les relents du port de pêche, les lourdes fumées des usines et l'odeur des sécherries de haddock. Il ne pense à rien, sauf au repas qui l'appelle. La rue lui est une fastidieuse compagne qui continue la conversation quand il

n'a plus rien à lui répondre. Les passants sont des gêneurs. Il jure au moindre obstacle. Et sa machine, docile, l'emporte à travers l'encombrement, vers la pitance inestimable.

Voici enfin la grande bâtisse rouge. La bicyclette est enlevée, jetée à l'intérieur où Lom attend, son éternel brûle-gueule au coin de la lèvres chauffée à blanc.

— Lom, Lom, j'ai faim.

— On ne dirait pas, ma foi ; depuis le temps que je suis à faire le poireau sur la porte en t'espérant. Tu diras encore que tu es un débrouillard, Kou Castel, et je dis moi que tu es un sabot pour la vente des oignons.

— Tu m'en... demain si tu veux ; c'est du chaud qu'il me faut, maintenant et vite !

Rien que de parler breton à cet idiot de Lom, trop sot pour faire un colporteur, nourrit déjà le retardataire. Il est accommodant, contrairement à son habitude, et sa figure osseuse se plisse de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Du quoi bon, sûr.

— Je n'en doute pas ; mais encore ?

— Ragoût de bœuf et confiture, à la dévotion du roi.

— Prêt que c'est, Lom ?

— Ote la théière, si tu es si emballé, espèce de trop-tard-à-la-soupe.

Toute la journée, la théière monumentale occupe le dessus du fourneau. Culottée par trois années de service, jamais nettoyée, elle se noircit jusqu'au col, par savants dégradés. Tout ce que les johnnies ont emprunté à l'Angleterre ; mais ça, par exemple, c'est essentiel. Pas de magasin sans l'ustensile chinois.

Jacques a enlevé la théière et ravigoté le feu. Mais l'impatience le conduit au garde-manger. Un oignon, un pouce de beurre rance, du beurre anglais, salé à la mode de Bretagne, sur un talon de pain cuit exprès par le boulanger, rond, gris et assaisonné comme celui du pays lointain : rien de tel pour calmer l'estomac.

Quand le repas est fini, Jacques constate, à sa montre, que l'après-midi est fort avancé.

— Mousse ! Mousse, quatre lellou, en vitesse. Je devrais être reparti déjà.

Le mousse est un gosse de seize ans, menu, toujours entre deux rhumes, très empressé par contre à servir les bottes d'oignons qu'il a préparées tout le matin, en compagnie de Lom le cuistot. Quatre grappes cela fait tout de suite vingt bottes... Soixante kilos ! Bien équilibrés sur le guidon de la bicyclette, les lourds paquets nattés autour de quelques brins de paille, avec du raphia, s'en vont devant Jacques Castel à la rencontre de Grimsby.

La coutume est de ne pas rentrer avant d'avoir tout vendu. Cela mènera non seulement après le coucher du soleil — on est en hiver et les jours vont vite — mais tard dans la nuit. Ceux qui s'en vont, au début de la semaine, « sur » les bourgs campagnards, se faisant précéder à chaque étape par la marchandise, ont presque plus de chance : sept jours leur sont donnés pour arriver au bout de leurs cinq cents kilos ; mais ils peuvent remettre au lendemain une mauvaise fortune du jour. Tandis que les marchands de la ville doivent poursuivre jusqu'à épuisement leur tâche quotidienne. Sous la lampe, le soir, se tient Miliou-Va-Noun. L'œil

dur sous la casquette qui ombre son front, il attend les comptes de ses employés.

— Il y a un écart de dix sous, ici, Pen-Tréas.

— J'aurai mal compté, sans doute, patron.

— Rien de trop, rien de moins, c'est la justice...

Dans cette ronde des heures infernales, la famille est bannie de l'esprit du johnny coureur. Sa pensée personnelle ne renaît qu'au moment où la veillée commence, où, l'argent vidé de ses poches, il peut étendre les jambes d'aise dans la tiédeur de la salle commune et raconter, en breton, bien qu'il soit peu bavard, les menus incidents de son colportage.

Annette seule, Annette fait exception. C'est pour elle qu'il travaille, pour elle que ses épaules meurtries, ses poignets rompus continuent à fonctionner. Elle est toujours présente et le précède sur les routes, entraîneuse infatigable. Dès qu'il a une demi-journée, il détache une carte d'un bloc acheté le jour de son arrivée et il trace à grand effort des lignes zigzagantes à l'endroit réservé à la correspondance : le métier va bien... ou : à quand le prochain bal chez Coccain?... Que mettrait-il sur ces cartons lus par tout le monde... et par la mère Stéphan ?

Aucune réponse ne lui est encore venue. C'est qu'Annette n'a pas eu le temps. Sans en avoir l'air, soupçonneux malgré tout, il surveille le courrier de Miliou-Va-Noun. « Il n'y a que les vrais copains pour vous faire des niches. »

Jacques est tout seul dans la nuit faite. Les becs électriques mijotent sous la formidable chape bleue qui étouffe la ville. Il cherche des boutons brillants au long des pilastres. Son doigt appuie machinalement.

— No ! No !

C'est devenu un refrain qui tourne dans la tête du gars, contre lequel il n'a plus la force de protester. Parfois, hébété de lassitude, tous les chiens noirs du malheur acharnés après les jambes de son pantalon de toile, il s'en va sans attendre qu'on ait répondu à son appel... No !... No !... Tout à l'heure, lui-même répétera : No, thanks ! à la maîtresse de maison, debout au milieu de ses filles blondes, qui lui offrira :

— Cup of tea, johnny?

Il est tard à l'horloge de la ville, tard dans la chair meurtrie du coureur de chalands. Son cerveau vide tourne autour de cette hantise : vendre... vendre ! La nuit sera courte pour lui et la fatigue de ce soir se jettera dans la fatigue du lendemain ainsi qu'un trouble affluent.

— Salut, Kou !

Qui le connaît dans ce quartier populeux du grand port ? Un copain, c'est sûr ; mais encore... ?

— Et à toi, homme ou bête... ! Ah ! c'est toi, Alan-ar-Big. Je t'aurais même pas remis, si noir qu'il fait.

— Fini ?

— Non, pas encore. Malheur ! Loin du bout, je dis, loin du bout...

— Je te donnerai un coup de main, si tu veux pour tes dernières *lellou* ?

— Je veux bien. Je suis éreinté.

Ils pédalent côte à côte. Un piéton traverse mal à propos.

— Tête de bouc anglais... !

Alain rit. Jacques rit aussi, pour décharger la rancune qui l'emplit. Cela fait tant de bien d'injurier un Monsieur, quand on est un paria. Qu'importe si le Monsieur comprend ou non l'insulte.

— *Pen maout !*

— Tant pis pour celui-là, hein, Kou, il a eu son compte avec toi !

Malgré la fatigue, on est jeune. La fatigue n'est encore qu'un piment, à cet âge. Demain, elle deviendra vite un fardeau supplémentaire.

— Où vas-tu ?

— Sais pas.

— Tu viens au saloon-bar ?

— Quel bar ?

— Victor-Street. Je connais le patron. Un bon petit vieux rococo, avec une barbiche de chèvre. Viens, on liquidera le reste avec les clients.

— Bon.

On quitte, au coin d'une avenue, l'odeur insultante de la marée et la bruine d'hiver, pour la chaleur douillette d'une salle où domine l'aigre fumet des bières. Les johnnies font les frais de plaisanteries pincées. Les cous, longs ou courts, n'en sont pas dérangés et les joueurs d'échecs continuent leur partie absorbante. Seules les rides des visages s'arquent un peu plus de chaque côté des bouches fendues sur des dents éblouissantes, vraies et fausses. C'est un cercle très bourgeois, cantonné dans sa respectabilité de mosaïque humaine. Que viennent faire ici ces vagabonds puants aux manières impolies ?

— Patron, est-ce que nous pouvons chanter pour l'honorable société ?

C'est cela : ils vont chanter. Alan-ar-Big, du moins, qui a une belle voix. Au lieu de tendre une sébile, ils passeront dans les rangs de l'assistance, proposant leurs derniers oignons.

— Que chanterai-je, messieurs ?

— L'hymne breton, Johnny, si tu as une belle voix.

— Plus belle, il n'en est pas, *bourouell !* fait Alan-ar-Big, en breton.

L'Anglais rit, bon enfant, et le barde (qui ne l'est peu ou prou entre Santec et Saint-Pol?) montant sur la table la plus proche, sabots lâchés, entonne :

Sao Breiz-Izell, d'ha nec'h da vannielou

Sa voix est claire dans la salle claire. Elle n'amasse aucun orage et ne provoque aucun de ces courants en retour qui échauffent un ténor. Pas de brouhaha sympathique à vaincre. Ici tout est attention profonde et silence recueilli. Alain préférerait assurément brailler les « Gars de Roscoff » sur les rochers de Pen-al-Leur. Ce claironnement dans une caisse hermétique lui donne l'impression de s'époumonner dans le vide. On doit chanter ainsi, si l'on chante, dans le paradis. L'atmosphère est religieuse, à peine teintée par la transparence bleue de la fumée de tabac. Pour un peu, le barde s'imaginerait perché dans la chaire de Notre-Dame de Croas-Baz pour une fête d'anciens combattants.

— Très bien. Hurrah !

Ils applaudissent dans leurs gilets et rient en dedans. Leur gaieté ne passe pas le nœud de leur cravate. Certains même gardent leur joie entre leur diaphragme et leur pomme d'Adam. Elle ne risque pas de leur tourner la tête, ni de leur faire oublier que les oignons sentent fort.

— Oignons, messieurs ?

— Garde ton fruit à chagrin, Johnny.

— Eh bien, que vous chanterai-je encore?..

La romance de Robin Grey ou bien « Le Rêve passe »... ?

Et, sans attendre de réponse, le timbre vibrant du marchand roscovite va débusquer la sensibilité secrète de ces têtes de pipe qui, dans le privé, sont pères de famille ou végétatifs célibataires... Ici, comme dans tout le reste du monde.

*Et le petit chapeau semble guider ces ombres
Vers l'Immortalité...*

— Hurrah, Johnny !

— Jacques Castel, tout est-il vendu ?

— Tout, Alan.

— Alors, il n'y a plus qu'à nous en aller. Au revoir, Messieurs, à la prochaine fois !

Quand ils arrivent au magasin, tout est éteint. Lom est allé dormir, après avoir attendu. La petite lueur bleue du gaz qui fait chuchoter l'eau de la théière les guide. La lumière faite, les deux hommes se précipitent au garde-manger. Justement, il reste un tiers de saucisson et un peu de beurre. La chère est maigre ? Bah ! demain, elle sera plus copieuse. On a surtout faim de repos. On bourre de pain le trou à fatigue, cette espèce de poche qui oscille depuis deux heures au milieu de leur poitrine.

Miliau-Va-Noun est au lit comme tout le monde. Demain, c'est dimanche et il sera temps de lui rendre des comptes. Les deux attardés montent à leur tour dans les mansardes. La chambre est bonne après les hasards de la rue. C'est sec et tiède comme un jupon de femme, le jupon maternel quand on est gosse. Le mousse a bourré la chaudière du chauffage central. La nuit sera pleine de rêves généreux.

Mille images affleurent le cerveau de Jacques Castel, tandis qu'il se dévêt. C'est l'orgueilleuse maison de Roscogoz désormais passée en des mains étrangères. Les lettres de Loïse-Anna lui ont décrit le déménagement, l'emménagement dans ce cul-de-sac maudit du Laber. Elles sont bien littéraires les lettres de cette sœur éloignée, pour un paourkez johnny. Il préférerait qu'on lui écrive crûment : « la maison qu'on habite maintenant, c'est celle de Léostig ou d'Urien... » Loïse-Anna aime le vague de la phrase parfaitement articulée ; c'est sa revanche sur la précision du labeur quotidien auquel elle s'est pliée avec une surprenante docilité. Les mots qu'elle écrit donnent une fausse idée de ce qu'elle est dans la réalité, cela, Kou le sait ; il s'égaré en la supposant attendrie et câline. Mais il a besoin de cette tricherie. C'est sa part sentimentale d'exilé, cette tranche de gâteau de roi qu'on lui envoie de par delà les mers, pour lui faire oublier sa misère, et auquel il ajoute une saveur qui vient de lui-même, de sa soif d'épanchement et de cette ambition de vouloir meilleur ce qu'il chérit malgré tout. Quand il la reverra, il s'étonnera d'avoir nourri ces exaltations.

— Bonjour, Kou !

S'ils se trouvent dans la rue, elle ne lui tendra même pas la joue. Devant lui se dressera une étrangère dont la main tremblera — qui sait ? — d'avoir moulé cette haute arabesque qui se poursuit elle-même sans défaillance depuis le « Cher frère » jusqu'à la signature, et qu'on supposerait toujours sur le point de se briser. Derrière elle, peinte en vert, la face renfrognée du père. Plus loin encore, à demi effacée,

la tendresse souriante de mamm Jane, voisine de Phaleine soyeuse des animaux familiers.

A côté de Jacques, Pol Ugly mâchonne des sons funèbres. Le gars le pousse pour s'installer dans les draps mal odorants. Et l'autre, entre deux cauchemars :

— ...qu'y a, dis ?

— Rien. Dégage de là et ferme ton soufflet.

— Han.

Il referme ses yeux chassieux et retombe d'un bloc dans sa torpeur.

— Déjà sur tribord, tout...

— Eh bien, je vais te jeter sur le pont, sacré manche de pelle !

Au bord du sommeil, toute sa fatigue déchargée sur le matelas de laine, c'est à Annette Stéphane que songe Jacques Castel.

Toute la journée, ajouté à sa charge d'oignons, il a trimbalé cet amour qui l'alourdit au lieu de le rendre léger, qui manque à lui servir de réconfort dans les heures de détresse. Les pires maux viennent plus encore de notre façon d'aimer que des êtres qui ne savent pas nous aimer ainsi que nous voudrions l'être.

Pourquoi Annette n'a-t-elle pas répondu à ses cartes ? Elle a bien écrit à Miliau. Hier, Jacques a reconnu son écriture, à la volée, sur un carré blanc destiné au « patron ». Évidemment, Miliau, c'est l'avenir, la fortune ; tandis que le Castel, c'est une promesse sans plus... !

Le fils de Pierre-Marie voit la fine silhouette, trop court vêtue, appuyée contre le chambranle du débit du Rheun. La femme rêve. Pas à lui. Ni à Miliau. A des toilettes, un mobilier luisant, des bijoux. Si les hommes savaient comme ils sont loin sous les paupières de celles qu'ils ado-

rent ! Lorsque Annette ferme les siens, son visage apparaît chiffonné, presque laid. Elle y met trop de fards. Et voici qu'elle a commencé à s'épiler les sourcils à l'exemple des estivantes. S'il devenait son mari... Mais pourra-t-il jamais exercer sa volonté sur cet oiseau des îles... ?

Las de tourner à vide, son esprit lâche le Rheun, revient en Angleterre. Et c'est pour voir sur son écran une nouvelle image flexible. Comme les marins, les johnnies n'ont-ils pas une femme de chaque bord. Celle-ci est toute ronde et rose. Une tête d'enfant sur un corps moulé. Tous les matins, elle vient avec son panier de poissons à la maison des johnnies, en même temps que les autres fournisseurs. Elle n'est pas farouche et on peut la rencontrer l'après-midi du dimanche sur le quai neuf de Grimsby.

Il ne s'agit pas de remplacer Annette. Non. Joan c'est une halte, un repos du cœur... Et, dans la songerie de Jacques, le museau rond s'anime, deux yeux bleus, une petite bouche... La figurine monte brillante dans les ténèbres qui descendent, descendent, soufflent tout... Sommeil.

VI

— Debout, fainéant !

Jacques ouvre les yeux. Pen-Tréaz est près du lit, l'air bourru.

— Tu seras encore en retard, à partir à des heures pareilles !

— Mais, c'est dimanche, non !

— Tout de même, il sait ça ! Sacré tourteau, tu vas te lever ou je te vire proprement !

Le sommeil emplit tellement Jacques qu'il n'en est pas quitte avec vingt bâillements. Le jour est déjà avancé. La fenêtre, essuyée de sa buée, laisse voir un ciel morne. Il faut se lever. Le gars a vite fait d'enfiler pantalon et jersey pour descendre à la cuisine. Le meilleur repas de sa journée, c'est sans doute son café noir, pris sans sucre ; mais accompagné d'une tartine grassement beurrée.

Les autres ont déjà fait leur toilette et discutent ferme autour de la table. Miliau reçoit les comptes de Le Corre. En passant près d'eux, Jacques lance sous le nez du patron le sac de cuir qui lui tient lieu de bourse.

— Il n'y a pas beaucoup de sacs dans le magasin, Miliau.

— Je sais, Boultous. J'attends le complément annoncé par Marie Johnniguet. Elle n'a pas que moi, c'est sûr, et elle doit attendre que

les commandes de ceux d'Aberdeen soient prêtes pour ne faire qu'un seul fret avec la mienne.

— Tu as de bonnes nouvelles de chez toi, Kou ; ma sœur m'écrit que ça n'allait pas avec ta mère ?

— Non, elle est bien malade.

Loïse-Anna l'a dit dans son dernier mot trop bref. Depuis un certain temps, Jane Touz souffre d'un ulcère variqueux à la jambe droite. Elle s'est usé le sang de chagrin. Tous le savent ; mais personne, dans la compagnie, qui oserait insister. La délicatesse native de ces rudes Bretons retient les questions indiscrettes sur le bord de leurs lèvres.

— Ça ne sera rien, peut-être, se contente de dire Pen-Tréaz ; moi, j'ai connu...

— Parle-nous donc de ta belle-mère... coupe à propos Alan-ar-Big.

Jakez Pen-Tréaz n'a qu'un ennemi au monde, mais il en vaut cent et mille, davantage encore : c'est la mère de sa femme.

— Maudit bavard ! Est-ce que je te demande si la carabassen (servante) du recteur te donne de l'eau bénite ?

— Oh ! oh ! Pen-Tréaz, raconte-nous cette histoire-là. La carabassen, dis-tu... ?

— Il n'y a pas d'histoire. F...-moi la paix !

— Celui-ci est drôle, ma foi ; on ne peut pas blaguer avec lui.

Bougon, Jakez Pen-Tréaz se lève et va rejoindre au fond du magasin Pol Caroff, le muet, qui tresse la paille pour ses *lellou*. Il a un coup de main extraordinaire pour fabriquer ses pyramides d'oignons et il s'estimerait déshonoré si sa réputation de botteleur venait à faiblir. Voilà son système : il ne diffère des autres,

son originalité est dans la façon d'utiliser un procédé et non dans le procédé lui-même. Pen-Tréaz le regarde, admiratif. Pol a pris le plus bel oignon à sa portée, un fruit obèse et mordoré, gonflé de suc, qu'il attache à l'extrémité de sa chandelle de paille. Derrière ce chef, véritable clé de voûte de l'édifice, il serre au coude à coude, la valetaille des gringalets, freluquets ; puis les bulbes de moyenne corpulence, enfin les ténors qui assurent à la construction une assise confortable.

— Bonjour, Kou. Où vas-tu ce matin ?

— A la messe, s'il n'est pas trop tard.

— J'irai avec toi, dit Miliou. Le recteur de Roscoff a assez à nous dire que les Johnniguet sont des mécréants. Nous le ferons mentir.

— Bien sûr ; car tu ne lui fermeras pas la bouche.

Ils savent la réputation qu'on fait aux marchands d'oignons. Secrètement, ils en souffrent. Évidemment, c'est difficile de rester bons catholiques dans ces pays du Nord. A Roscoff, du moins, les femmes sont là pour entraîner les hommes. Ici, tout contribue à les retenir à la tanière : la chaleur, la tranquillité, la fatigue d'une semaine éreintante et aussi la préparation des bottes d'oignons pour le portage des jours prochains. Et ce climat étrange, froid, plus du tout réchauffé par les âmes des ancêtres qu'au pays l'on garde toujours ainsi que des ailes accrochées à ses omoplates. L'abandon. Bien qu'il vive à l'écart de la société britannique, le johnny devient en quelque sorte un étranger pour lui-même, rien que d'avoir approché des mœurs, une langue et un esprit contre lesquels sa sentimentalité millénaire s'effrite.

Jacques Castel tient bon. L'église catholique de Grimsby est pauvre si on la compare à Notre-Dame de Croas-Baz resplendissante d'ors. Mais le bercement du chant liturgique est le même. Le cerveau vide, le cœur abandonné, il y retrouve ce fameux nuage d'encens où s'estompent les arêtes de la vie et, au centre de la custode sacramentelle, toutes les féeries de son enfance. Parfois, il sort son chapelet, et c'est la Vierge roscovite qu'il invoque encore.

Au retour de l'office, le visage frais dessus et dedans, le béret des grands jours mis de travers sur les cheveux lissés du plat de la main, la veste bleue à col marin ouverte sur le tricot de laine, les brodequins graissés sonnante sur l'asphalte, il ira flâner comme on fait à Roscoff, sur le quai neuf. La rue est sienne. Six jours durant, il l'a sillonnée, l'esprit chargé de soucis, le corps appesanti de fardeaux et de fatigue. Le septième, ragaillardisé par l'optimisme puisé dans la communion spirituelle qu'il vient de vivre ou de rêver, il prend une nouvelle conscience de Grimsby la rouge que sa toilette dominicale pare jusqu'à faire oublier le relent poissonneux qui l'obsède.

— Qu'est-ce qu'on fait tantôt?

— Moi, dit Miliau-Va-Noun, je vais au cinéma pour me changer les idées.

— Le cinéma, fait Boul tous, on comprend à moitié. C'est de l'anglais pour riches.

— Ça fait toujours des images à regarder. Nous qui naviguons toute la semaine de droite et de gauche, ça repose de voir les autres se trémousser, bien assis dans un fauteuil.

— Les gars de Glad-ar-yod vont venir, sans doute?

— Ça sera une distraction : on jouera aux dominos.

Glaud ar yod, dont le surnom veut dire qu'il a la bouche embarrassée et pleine de bouillie, est le patron de la compagnie voisine. C'est un cousin des Stéphan du Rheun, et, par sa femme, de Miliau. Ses ouvriers font surtout la campagne... *war ar bourc'houl*, comme on dit : « ceux qui vont sur les bourgades ».

— Je vais écrire un peu, dit Jacques.

Alors, Miliau cligne des yeux vers lui, d'un air plein de sous-entendus.

— Tu lui souhaiteras le bonjour de ma part.

— Assez de faire mes commissions ; tu sais d'ailleurs te charger des tiennes, probable.

— Justement, tiens, j'avais oublié... Annette m'a prié de te faire ses amitiés. Ça t'étonne? J'ai reçu un mot hier.

— Non. Tu lui diras merci, la prochaine fois que tu écriras.

Il est monté à sa chambre. Affalé sur le lit, la tête dans les mains, il souffre. Une douleur barre sa poitrine. C'est donc fait? Elle s'est tournée du côté de l'argent...? Miliau. Ah! l'ami, pourquoi as-tu fait cela? Mais non : Miliau n'a rien fait du tout. Il s'est contenté de jeter l'hameçon, à côté de Jacques. Mais, c'est plus simple à penser qu'à accepter. Et elle, alors, dans tout cela? Quel rôle joue-t-elle? Dans quelle intention? Elle n'avait qu'à lui dire brutalement : « C'est fini avec toi, Kou, je ne peux pas me marier avec un sans-le-sou ». Autant avouer : « Je n'ai plus d'amour pour toi. » En a-t-elle jamais eu...? Est-elle capable d'en avoir? Et lui, l'homme qui tremble et pleure, là, sur son lit de camp, dans un pays étranger, qu'at-

tendait-il d'Annette Stéphan? Le plaisir... Ce corps mince, souple dans ses bras, son parfum allumé par des artifices auxquels les plus frustes se laissent prendre, c'était ça, son amour...? Non. Son amour est à lui, à lui seul ; il l'a déposé un soir, au retour d'un bal de noces (le beau souvenir !) dans ce vase trop étroit pour le contenir. Trahison! Gast! La salir, oui, il le voudrait, par une étrange et brusque perversion de sentiment. Et puis, cela lui apparaît vain autant que le reste. Annette est loin. Elle se moque bien de ses accès de rage.

Lui aussi s'en moque après tout. Il ne va pas se ronger pour une gueuse. Hardi ! qu'on sorte et qu'on s'amuse ! On ne sera jamais plus jeune, plus libre... Libre, ah ! oui, éperdument !

— Eh bien, quoi, tu as déjà fini ta correspondance ?

Miliau est insupportable. Faudra-t-il qu'il lui envoie son poing dans la figure ? Jacques, descendu dans la salle commune, respire profondément. Ses narines frémissent ; mais il garde son sang-froid.

— Est-ce que tu es encore chargé de me surveiller en dehors de mon travail ?

Comment a-t-il pu faire son ami de ce gros garçon sans intelligence ? Jacques se le demande brusquement et hausse les épaules.

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, si tu as les nerfs en boule ?

— Non. Je sors... J'ai besoin de sortir, tu comprends. Et ça ne te regarde pas.

— Méfie-toi des Anglaises !

— Les Anglaises sont comme les autres, ni plus ni moins. Mieux que d'autres, même, je pense.

— Bon, bon. Va où ça te plait, mon vieux... Fou qu'il est, ma foi, Kou Castel, au milieu de tout.

Jacques n'entendit pas la réflexion. Il avait franchi le seuil du magasin. La rue le prit. Il la suivit, tête basse, docile. Celle-là, puis une autre, une encore. Il ne sentait plus sa fatigue de la semaine. Ses pieds écrasaient les gouttes de grosse pluie qui tombaient. Chacune lui offrait sur sa minuscule coupole un portrait coloré et c'était une multiplication d'Annettes, avec un sourire stéréotypé. Il en aurait foulé ainsi des centaines jusqu'au bout de la terre sans en être lassé.

L'eau maintenant avait rendu l'asphalte luisant et l'ovale aux cheveux bouclés s'y diluait, reculait devant les souliers ferrés. Impossible de le fouler. Il échappait, insaisissable. Et Jacques sentait la vanité de sa colère.

Au passage, un rire le traversa. Son rire. Il leva le front. Une jeune Anglaise lui jeta en pleine face sa gaieté d'écolière. Le roscovite la reçut ainsi qu'une offense et, pour marquer son mépris, lança devant lui un jet de salive.

Fou ! Fou ! se répétait-il. Mais il avait beau chercher sa raison, il ne trouvait que le rouleau de sa détresse entraîné par un mouvement sans fin.

D'instinct, ses pas le conduisaient vers le port. Il sentit venir à lui l'air marin. Voilà donc ce qu'il convoitait : la mer. La seule chose qui lui rappelât le pays natal, la tendresse de sa mère et ce capital spirituel auquel tout pouvait être sacrifié. Qui comportait essentiellement le sacrifice. Alors, son mal descendit au fond de lui-même et s'endormit.

Tandis que Jacques regarde l'eau verte le

long du quai neuf, sans penser à rien de précis, derrière lui arrive un jacassement de filles. Et, aussi sûr que s'il la voyait, il sent la présence de la petite vendeuse de poissons.

Il sait son nom depuis une semaine : Joan Bowes. Son père est « censément » chef mécanicien à bord d'un quelconque des chalutiers dont les cheminées de travers et l'arrière-bas font au port un plancher cahoteux et hérissé. Elle a commencé par éventrer des mulets et des harengs sur les tables de pierre de la criée. Joan, la livreuse de la grande poissonnerie est une boule rose, avec des taches pareilles à celles qui ressortent sur la peau des *chicolodènes*; des cils invisibles à force d'être blonds où le soleil s'arrête parfois en éclairs vifs que seul peut saisir un œil intéressé. Un nez court sur des lèvres gentiment coupées. Un rire noyé de fossettes. Caquet dru glissant dans un zézaïement puéril. Surtout, Joan, c'est un émoi pur, le commencement et la fin d'un plaisir sans amertume, un galet blanc tombé au cœur d'un homme. Touchera-t-il jusqu'au fond? Qu'importe! Et Jacques n'est pas pressé d'en savoir davantage.

Jacques se retourne... Il en était sûr : elle est là, au milieu d'un groupe d'amies, avec sa joie barbouillée sur son visage. Il sourit, amical. Chaque jour, il aime à la voir arriver avec la fraîcheur du matin à la maison des johnnies. Elle est pour lui, dans sa robe claire ou son manteau, la sœur des brises marines, de la neige fondue au premier soleil, la mascotte qui l'assure d'une journée fructueuse.

Sans fausse timidité, elle est venue, la main ouverte.

— Bonjour Johnny?

— Bonjour, Mademoiselle Joan. Comment allez-vous?

— Bien. Mais savez-vous qu'il est mauvais de rester ainsi trop longtemps à contempler l'eau trouble?

— Pourquoi?

— Les génies du fond vous charment et vous entraînent...

— Ça c'est des contes pour fillettes.

— Croyez-vous que les grands hommes comme vous, Johnny, soient exempts des faiblesses qu'on impute aux femmes?

C'est si drôlement dit, avec un petit air supérieur, que Jacques rit franchement. La jeune Anglaise vient, en quelques mots, de le délivrer de son obsession. Le portrait brun a disparu; un autre est devant lui, entièrement différent, et qui attend d'être signé d'un nom d'homme, puisque c'est le destin de toute femme ici-bas. Le marchand d'oignons ne pense pas que ce puisse être le sien. Il savoure sans arrière-pensée cette goutte limpide et glacée tombée sur sa plaie brûlante.

— Auriez-vous mal vendu vos oignons?

— Au contraire.

— Alors, il ne faut pas être triste. Tout le reste peut s'arranger, avec de la patience.

Quelle sagesse déjà! Jacques répond docilement aux questions les plus indiscrettes.

— Vous pensez à votre Bretagne?

— Peut-être.

— C'est pour cela que vous êtes venu voir l'Océan qui touche de l'autre main à votre maison.

— Oui, Mademoiselle Joan.

— Allons, venez avec moi : je vais vous dérider.

Elle a appelé ses amies pour leur présenter son sauvage.

— Il est très gentil. Il pense à sa maman, à ses sœurs... Imaginez, Johnny... Monsieur Johnny, que vous avez vos sœurs devant vous : celle-ci, c'est Betty ; celle-là, Lisbeth et l'autre Margaret. Maintenant, permettez que je vous reconduise jusqu'à l'extrémité du môle.

A leur tour, les jeunes filles sont allées se pencher sur l'eau du bassin. Tout en s'éloignant, Joan explique qu'elles sont toutes filles de marins. Le dimanche, elles ont pris l'habitude de venir saluer celle qui les nourrit au long des semaines. C'est un rite. Puis elles reviennent chez l'une d'elles, se distraire en famille, à moins que le pasteur n'ait lancé des invitations pour une matinée dansante au presbytère. Il y vient aussi des garçons de la classe populaire. Joan les trouve frustes ; mais elle haït franchement les petits bourgeois gommeux.

— Si l'on me donnait à choisir, je ne saurais auquel donner la préférence.

Elle soupire. Jacques est charmé de sa naïveté. Puis, soudain grave, il rappelle comment ils se sont trouvés la première fois : « Vous souvenez-vous... ? » Terrain confidentiel, tout de suite glissant. Joan n'a pas oublié et, ma foi, le gars aurait été peiné qu'elle eût si peu de mémoire. Peiné... Mon Dieu ! La chose aurait été bien naturelle. Après tout, elle n'est qu'une étrangère, si plaisante qu'elle soit.

— Regardez, Johnny, un de vos compatriotes, rien qu'à son allure... ?

— Oui, oui.

Le Boul tous, accoté à un muret, les mains aux poches, fume sa pipe, tranquille comme un dieu en face de l'éternité. Rencontre inopportune.

— C'est Boul tous.

— Son nom est aussi vilain que le personnage lui-même.

Jacques voudrait rire. Mais il est contrarié, car Joan a fait signe au flâneur et il arrive en se dandinant, un pli moqueur au coin de la bouche.

— Vous êtes de la même maison. Je vous connais, vous aussi.

— Oui, mademoiselle.

— Vous rentrez ?

— Si on veut.

— Alors, nous rentrons tous... Margaret, Betty ! Nous rentrons avec les Français !

— Mâ, Castel, mâchonne en breton Boul tous, tu as dragué de la belle compagnie.

Il écoute, l'air sérieux, les explications que lui donne Jacques. Et quand les jeunes Anglaises sont groupées, il frappe amicalement son épaule.

— C'est pas la peine de t'excuser. On connaît ça !

C'est justement l'impression que le garçon ne voudrait pas laisser à ses compatriotes. Mais comment repousser tant de gentillesse ! Pourtant, avant d'arriver au magasin, il a le courage d'oser :

— Mesdemoiselles, nous vous remercions. Il faut maintenant que l'on rentre, nous deux Boul tous. Le patron n'aime pas la rigolade et il faut qu'on soit d'attaque pour demain.

— Laisse donc. Miliau est jeune aussi.

C'est Boul tous qui fait le récalcitrant. Dans sa langue maternelle, Jacques l'empoigne :

— Tais-toi donc, groin de porc, ou tu auras affaire à moi avant le lever de la lune, c'est certain.

Il va serrer la main de Joan :

— Je vous remercie tout particulièrement, Mademoiselle. Vous avez fait du bien à un pauvre gars de johnny.

Alors, très câline :

— Dimanche, je pourrai encore être sur le quai, si vous voulez y venir voir le fond de l'eau.

Troublé, furieux contre le Boul tous qu'il secoue à pleine poigne, Jacques rentre à point pour le repas du soir.

Lom Le Gall est un cuisinier d'art, quand il ne s'est pas trompé au point de verser dans son coffre le vin du ragoût. En ce dimanche, il s'est surpassé avec un rôti *d'arblèse* garni de pommes de terre noyées de beurre fondu. Un régal. Puis vient le fard truffé de raisins de Corinthe...

— Hopalà, Lomig, tu t'es mis en frais, je vois.

— C'est bien le moins, pour la Sainte-Barbe...

— La Sainte-Barbe? Mon Dieu, c'est vrai. Le calendrier est oublié avec nous.

— Heureusement je suis là... Et vous n'avez pas tout vu.

— Un ban pour Lom.

A l'intention de ses camarades d'exil qui, faute de femmes, se rattrapent sur la table, il a ressuscité un vieux plat léonard.

— Une recette de grand'mère, les gars.

— Dis-nous vite : nous avalons le vent, à force d'attendre.

— Du lait qu'on fait cailler avec du pain de seigle et qu'on mange avec du sucre.

— C'est bon?

— Meilleur il n'y a pas.

Les yeux des convives brillent de convoitise. Lom Le Gall est payé de sa peine. Mon Dieu, il sait qu'il est un piètre vendeur et, depuis longtemps, il n'est plus embauché que pour faire la cuisine et bottelet les oignons. Son salaire est juste suffisant pour faire vivre les derniers frères et sœurs d'une maisonnée qui compta quinze âmes. L'hiver, il ira travailler, à son retour, dans les sucreries du Nord. On y mange bien aussi, à la cantine, et l'on peut sucer un peu la bouteille. Les deux revanches du pauvre Lom.

— Tu as bonne mine, lui dira sa mère. Je te trouve engraisé.

Et il pensera :

— Faut mettre de la viande au charnier pour les mauvais jours.

Les mauvais jours sont ceux qu'il passera à Roscoff. Il mangera, lui, l'ainé, lorsqu'il saura la nichée satisfaite. Un morceau de bavette, des tripes, du lard surtout et, chaque soir, des pommes de terre au lait. Encore heureux s'il en a son content!

— Elle est fameuse, ta recette, Lomig; mais c'est une lichouiserie bonne pour les femmes.

Hémon Boul tous n'a jamais su faire un compliment de sa vie. Honte à lui! C'est un envieux et un bourru. Le cuisinier méprise ses propos gringants. Il triomphe dans le silence des autres et le bruit des lappements gloutons.

— *Échu*, Lomig. Fini, mon vieux.

On n'ajoute rien. Lom Le Gall a compris. Il a l'estomac rempli de leur plaisir.

— Et maintenant, aux bottes, ceux qui n'ont pas travaillé ce matin!

La voix de Miliau-Va-Noun tranche d'autorité.

— Bon, dit Jacques, j'y vais.

— Et moi... et moi...

— Dame, tout le monde, probable.

Deux heures durant, tandis que vont les mains agiles, tressant la paille avec les queues d'oignons, les hommes accroupis sur leurs talons, la pipe ou la cigarette aux lèvres, écouteront le conteur. Certains récits leur sont agréables entre tous : ceux qui parlent du pays. Ils ramènent à leur mémoire les noms familiers :

— Dis-nous Flippic et Flouric, tiens, Alan.

Alan, fripant sa figure de vieux gosse, mouillant le pouce et l'index pour tordre le raphia, y va de sa dépense de salive :

« Un temps qui n'est pas ancien, vivait près du monastère du figuier de Roscoff un couple assorti : lui, Flippic, cordonnier par passe-temps, plutôt ivrogne de métier ; elle, Flouric, tenant le ménage quand il lui tombait un œil. Les disputes ne cessaient pas du matin au soir et, parfois, du soir au matin : « *guinaoueg*, par-ci, *Marie-goguez* par-là, et tonnerre, et bourdon... » Le quartier en était ameuté. Si bien que les gens disaient, quand il y avait de l'orage : « Tiens, de la concurrence pour Flippic et Flouric ! »

« Tant que le porte-monnaie de l'un ou de l'autre contenait une piécette, on était d'accord pour fainéanter et boire ; mais c'était chose rare, bien que l'artisan fût le meilleur savetier de la côte au Yeun-Elez.

« Les scènes d'orgie se déroulaient toujours

près du foyer où le ménage avait ses assises en deux fauteuils dépaillés et mangés aux bêtes-à-bois. C'était à qui ne mettrait pas la main au chaudron, pour préparer le repas ou bien pour faire la vaisselle.

« A la fin, Flouric plus grise que d'ordinaire, déclara tout net : « Je ne ferai pas la vaisselle. Lasse comme je suis de fournir à un trou percé de ton espèce ! » Flippic retira sa pipe, cracha, et, imitant la voix de crécelle de son épouse : « Et moi, dit-il, j'en ai assez de pétrir la poix et de mâcher le cuir, pour engraisser une écuelle fêlée de ta sorte ! » L'un de saisir le tisonnier, l'autre les pincettes et va que je te... ! Soudain, le cornandon qui se partageait leurs corps enflammés par l'alcool eut besoin de s'absenter pour aller, je pense, se retremper dans le lac soufré des enfers. L'homme et la femme s'arrêtèrent de cogner, se regardèrent et pouffèrent de rire. Flouric, dont le naturel était tout de douceur, reprit haleine et dit : « A quoi bon nous enfoncer les clous de l'échine à coup de bâton, mon chéri ? » — « Cause toujours, ma bergeronnette d'amour. » — « Tu es mal poli, aujourd'hui, fiston de mon cœur ; mais j'ai envie de faire un marché avec toi ! » — « Ah ! ah ! », dit Flippic, laissant tomber ses pincettes. « Oui, reprit sa femme, un marché. Si tu veux, celui qui élèvera le premier la voix à partir de notre accord, fera tout le reste de sa vie la galette et la vaisselle... ? » — « Alors, que dit l'autre, j'ai gagné facilement mes rentes ». — « C'est ce qu'on verra, dit Flouric, car je vais me coucher et dormir pour m'empêcher de parler. » Elle grimpa dans le lit-clos et Flippic l'imita après avoir vidé un dernier gobelet de dort-debout.

« Un silence mortel enveloppa la maisonnette du cordonnier. Un silence qui fit dresser l'oreille à tous les voisins. Et, en moins de rien, tout Roscoff sut le miracle. Puis, on s'inquiéta. Les gens s'attroupèrent. On parla de crime, de fugue, de châtement céleste. Par une des fenêtres aux carreaux cassés, on envoya un gamin voir ce qui se passait à l'intérieur. « Ils sont morts tous les deux dans leur lit », rapporta-t-il.

« Le maire vint ; puis le curé, avec la croix et l'eau bénite. Malédiction ! le mort avait les yeux ouverts et la morte secouait la tête énergiquement. Le garde-champêtre constata le prodige. « Punis qu'ils sont d'avoir trop g..., dit-il ; les voilà muets et paralysés, à présent ! »

« La maison resta ouverte tout un dimanche et l'on processionna pour constater le cas étrange de deux bons alambics morts et bien vivants. Parmi les visiteurs, il se trouva un gars plus hardi pour leur chatouiller les pieds. Ils ne bronchèrent pas. On leur approcha une cigarette du nez : pas de résultat ! Une tasse d'eau-de-vie leur passa sur la tête et le cordonnier en pleura d'attendrissement ; mais il ne pipa point. Quelqu'un dit : « versons-lui de l'eau du puits ». Du coup, Flippic se mit sur son séant : « N... dié ! hurla-t-il, de la lavasse de ruisseau après la tendresse de gosier, tu n'es pas bien, mon garçon ! » — « Ah ! ah ! ah ! éclata à son tour Flouric, c'est toi, fils du clouteur de sabots de Saint-Rivoal, c'est toi qui feras la vaisselle ; car tu as ouvert ton clapet le premier ! »

« Ni l'un ni l'autre n'eut l'occasion de la faire. Car le cornandon revenu, ils se rattrapèrent si bien de leur jeûne qu'ils crevèrent le dimanche suivant, comme des vessies de porc, sans avoir

mangé quoi que ce fût de solide, l'un près du foyer, l'autre sous la table. Et leur maison plus ne s'est relevée de son silence. »

Les johnnies riaient à gorge ouverte, depuis le mousse jusqu'à Cabioc'h le taciturne. C'était le pays tout entier ressuscité sous leurs yeux avec sa truculence toujours prête à éclater. Lorsque la joie eut fini de les faire tousser, les visages reprirent leur gravité. Le regret, plus pesamment s'enfonçait en eux, les broyait. Il fallait, pour le chasser de nouveau, l'ale ou le rhum blanc, le travail acharné d'une semaine passée à parcourir Grimsby et ses faubourgs.

Dans la ronde des six jours, le vendredi faisait exception. C'était la paie des marins retour de mer. Le stout et le whisky ramonaient généreusement les gosiers britanniques et la fri-cassée d'oignons était ensuite la bienvenue. Hello, Johnny ! déballe tes bundles sur le carreau luisant du hall ou de la cuisine. Damnation ! quelle ribote !

La poissonnière elle-même a goûté, avec son matelot, au vin de porto. L'œil émerillonné, elle fait bon accueil au marchand roscovite et le gars écoule facilement ses produits.

Mais, auparavant, il lui faut passer le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, essuyer les rebuffades, mener le dur combat pour la vie, la sienne d'abord, puis celle des êtres laissés sur le continent.

— Parait que l'*Estafette* va relâcher cette semaine à Grimsby.

L'*Estafette*, un des avisos garde-pêche qui, toute l'année, croisent dans les mers froides. Quand il y a relâche dans un port, la nouvelle s'en répand aussitôt parmi la colonie johnnie

du lieu. Cols bleus et vestes de cuir, pompons rouges et bérêts bleus fraternisent dans les bars. On boit, on rit. Un coup de brise dans les huniers et l'on repart mieux ensuite pour la « chine » ; si du moins, on n'a pas sombré, corps et âme, entre le quai et la coque noire du bateau, dans l'eau grise du port, ainsi que cela s'est vu déjà...

Présentement, l'esprit de Jacques Castel est loin de l'*Estafelle*. C'est la silhouette toute ronde de Joan, Joan Bowes, la fille du mécanicien, qui l'occupe. Réserve ou timidité, il est rare que les léonards se lient avec les femmes des Iles. Mais lui, son cas est à part. Il a rompu avec la terre. Le groupe de camarades discutant autour du poêle, le soir, lui est une meilleure famille que celle de Roscoff. Alors, Joan Bowes, c'est l'évasion sentimentale. Un peu d'amour lâché dans le brouillard, comme un ballonnet d'essai. Elle lui a dit : « Vous êtes triste ; pourquoi ? » Toutes les femmes qui soupçonnent un commencement de tendresse chez un homme disent ça. Et tout homme qui entreprend d'aimer commence par éprouver un malaise.

— Méfie-toi des jeunesses de là-bas, lui avait conseillé son père, lors de ses premiers voyages. Elles sont plus nombreuses que les hommes et courent après le mari.

Joan Bowes... ? Allons donc ! Fine et moqueuse comme une de ses sœurs de Muguérec ou de Camaret ; saine, fraîche, ingénue. Pour elle, Jacques n'est pas le fils de Pierre-Marie, le failli, l'ivrogne : c'est un garçon doux et franc, un johnny malheureux d'on ne sait quelle épreuve parmi tous les malheureux johnnies d'Angleterre... !

VII

Mamm Jane ne quittait plus le coin du foyer. Sa maigreur devenait effrayante. Dans la pièce mal visitée du jour arrivant par deux meurtrières plutôt que deux fenêtres, son visage creusé ressemblait à celui de ces momies dont les crânes plus affreux que des têtes dépiautées sont à la fois moins engageants et plus fraternels. Les cheveux avaient blanchi tout à fait.

Loïse-Anna, depuis qu'elle avait abandonné ses études, était rentrée dans les habitudes frustes de son enfance. C'était elle qui, au lieu de se rendre chez un médecin, avait appelé la rebouteuse, la vieille Maryvonne au menton barbu, aux yeux mauvais, un peu sorcière, quand sa mère était tombée plus mal.

— Que veux-tu, ma pauvre fille, ta mère, c'est son ulcère qui la ronge, avait dit l'oracle édenté. Je vais te la guérir, vat !

Elle avait travaillé de ses doigts déformés un emplâtre où entraient un peu de lait caillé et des simples hachées menu.

La plaie de la jambe s'était fermée peu à peu. Et malgré cela, l'état général de Jane Touz périlait. Son mal était au dedans. Soumise, elle acceptait sans un mot les humeurs de Pierre-Marie. Chose curieuse, depuis ce qui s'était passé entre sa fille et lui — quoi au juste ? — il

frappait moins ; mais il restait mauvais en paroles.

Quand il avait trop bu, il traînait sa jambe blessée. Tout devenait exécrable autour de lui. Il renversait la soupe, donnait le lard au chien, retroussait ses lèvres violacées sur ses dents et grinçait :

— Des louves que vous êtes, à me gruger mon bien. Regardez-moi cette face de chèvre, là-bas dans le foyer. Elle mâche et remâche toute la journée !

— Taisez-vous, mon père : c'est une malade ; vous n'avez pas le droit d'être dur.

— Des fois ! des fois ! Je dis aussi : pas le droit... ! Regardez-moi cette morveuse !

— Paix à la fin !

Loïse-Anna rougissait plus que d'habitude. Elle faisait un pas vers l'ivrogne. Pierre-Marie ricanait et, comme par manie, se découvrait, grattait de ses ongles noirs la couture sanglante où les cheveux manquaient. La jeune fille reculait et sa colère rentrait au plus profond de son âme.

Avant la chute du jour, toutes besognes accomplies, elle trottait vers les prairies pour reprendre sa vache. Armelle Kéralas l'attendait avec ses yeux clairs, sa bouche enfantine, ouverte sur des émaux trop blancs.

— Ah ! te voilà, Loïse-Anna ; je t'espérais depuis un moment.

— Suis-je tellement en retard ?

— Oui, peut-être.

A sa façon de haleter, l'infirmes appréciait le degré de sa peine. Elle approchait son corps menu et serrait dans sa main débile les muscles de l'amie toute raidie d'orgueil. Puis, insensi-

blement, sans paroles dites, rien que par une caresse du bout des doigts, l'enfant amollissait ce bloc rigide, calmait ce paroxysme. Sa tendresse fouillait jusqu'aux instincts égarés de la révoltée, les retournait. Apaisée, Loïse-Anna poussait un soupir de soulagement et un sourire mouillait ses lèvres.

— Tu as encore eu des histoires chez toi ?

— Oui...

— Ça va mieux ?

— Un peu.

— On va rentrer tranquillement.

Dans le crépuscule, elle appelait ses bêtes et les vaches lentes obéissaient ; car qui eût résisté au monde à la voix d'Armelle Kéralas ?

Sous son influence, Loïse-Anna avait repris le chemin de Notre-Dame de Croas-Baz, un moment délaissé, après la terrible nuit qui l'avait vue dressée en face de son père, tout de suite après le départ de Roscogoz. Il est vrai qu'elle fréquentait la chapelle des Capucins où, du moins, elle pouvait cacher sa misère. Elle n'y était plus l'héritière ; mais une chrétienne agenouillée à son banc, loin des indiscretions et des malveillances.

Dès sa première visite à l'église paroissiale, l'abbé Térénez qui l'avait autrefois quelque peu dirigée lorsqu'elle venait au cercle de la J. A. C. sans d'ailleurs en faire partie, l'arrêta près du porche et avec une maladresse insigne :

— On ne te voit plus guère, Loïse-Anna Castel, dit-il ; est-ce que tu deviendrais négligente ?

— Tout le monde n'a pas des loisirs de bourgeoisie, Monsieur l'abbé.

— Entendu, entendu ; mais tout le monde

peut avoir la bonne volonté requise pour l'accomplissement du devoir minimum.

— Que savez-vous de ma vie privée?

Elle s'était brusquement dérobée, ayant vu s'approcher d'anciennes camarades avides de saisir un propos qui eût alimenté leurs méditations. Durant quinze jours encore, elle avait boudé la paroisse. Puis, elle était revenue, au bras d'Armelle, pleurer, la fière, devant le double tabernacle écrasé sous les pampres dorés et les bouffissures Renaissance, et chercher le Dieu-pain masqué par tout ce mauvais goût.

C'est dans ces circonstances qu'un soir arriva Jacques. Personne à l'attendre à la gare, comme les autres johnnies. Il entra à l'improviste dans la maison du Laber. De l'âtre obscur où grelottait la malade, avant même que le revenant eût attaqué du pied la terre battue, un cri jaillit : mon Kou ! Elle le regut, la bonne Jane, entre ses os, tirant d'elle ce qu'on n'eût pas soupçonné s'y trouver encore, des larmes brûlantes.

— Oh ! mon Kou, Dieu te bénisse, mon chéri ; je croyais ne plus te revoir, si atteinte que je suis avec la maladie et réduite à rien.

Tout autre fut l'accueil du père.

— Te voilà, toi ?

— Oui, père, une bouche de plus.

— C'est ce que je me disais ; mais, tu sais, le travail ne tue pas !

— J'irai me louer aussi bien.

— L'air n'est pas « bonne » ici, non ; tu auras raison de partir.

Il ricana. Lui aussi avait maigri. Ses joues étaient rouges et vernies sur les os qui les tendaient. Autant qu'on le pouvait voir à la lumière de la lampe à pétrole, son regard fuyait perpé-

tuellement. Ses vêtements étaient déchirés et sales. De longs cheveux gris lui tombaient sur la nuque.

— Il se délaisse, Per-ar-Guiker, disaient les bonnes femmes qui l'avaient connu bien en chair et pimpant.

Son dernier chapeau large à rubans de velours, il l'avait vendu avec son *chupen* de noce et sa ceinture jaune pour acquitter des dettes d'auberge. Il portait maintenant une casquette et un veston de toile.

— Alors... vous n'avez plus rien ? s'enquit Jacques.

— Rien ? Et tout ça, qu'est-ce que tu en fais ? Beaucoup trop encore, je trouve.

Son geste désignait les pauvres meubles hérités des grands-parents aux habitudes grossières.

— Des rebuts.

— On ne va pas te fournir le gaz et l'électricité comme en ville ou en Angleterre, ne crois pas... et bien payé que tu étais, là-bas, sans doute ?

Il interrogeait. Jacques remarqua sa lippe gourmande et ne répondit pas. L'atmosphère était étouffante. Il sortit faire le tour de la ferme. Ce n'était guère compliqué : une bâtisse sans exemplaire dans la contrée, la plus riche de toute la Bretagne, toit surbaissé, murs débordants faits de pierres liées à la glaise ; à côté, une crèche, plus tassée encore, dont la porte ouverte laissait passer un ruisseau de purin. Jacques dut se baisser pour entrer dans cette étable au linteau marqué d'une croix toute semblable à celle de la maison. C'était mal tenu et puant. Un crochet se trouva à portée de sa main, suspendu à une cheville de bois. Il le prit et se mit à tirer le fumier.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Vous voyez : je commence mon travail.

— Comme ta sœur aussi, sans demander à personne? Est-ce que je suis le maître ou non? Si ça ne te plaît pas...

— Oui, tu préférerais nous voir partir. Tu n'aurais pas de témoins gênants à tes brutalités...

— Ah ! sacrrr... !

D'un moulinet du bras, Jacques écarta le poing levé et se remit à ses occupations. Il apporta quelques fourchées de lande. La quantité de fumier tirée ne lui donnait point d'illusion sur l'état du troupeau. Et Ribler alors? Vendu, le noble postier dont on était si fier, à Roscogoz, dans les temps... ! Où l'eût-on logé ici? Il n'y avait pas trace d'écurie. A moins que ce ne fût cette ruine qui bouchait l'accès de l'habitation principale? Ou bien ce hangar sous paille, minuscule, à côté de la « couche », sorte de bâti à claire-voie servant de resserre à oignons. Le tas de goémon pour la fumure était encore intact. Tout cela, misère, pauvreté, crasse, déchéance sans remède.

Et Loïse-Anna? Pourquoi ne paraissait-elle pas?

— Où est ma sœur? demanda Jacques revenu auprès de sa mère.

— Sur la digue, probable, avec sa vache.

— Elle s'est bien mise à la culture : je n'aurais pas cru.

— Très bien même... Sans elle, mon Dieu ! je ne sais pas ce que nous serions devenus.

— Oui, va, le père en a peur.

— Depuis l'histoire, elle a barre sur lui. Il n'ose plus frapper ; c'est déjà quelque chose.

— Mamm, dites-moi, avez-vous de l'argent?

— Oui, un peu, pourquoi me demandes-tu ça? Loïse-Anna en gagne et elle le cache pour que Pierre-Marie ne l'envoie pas au débitant de boissons.

— Tout de même.

Gauchement, il sortit son portefeuille, prit deux billets représentant une part de ses économies.

— Non, Kou, tu en auras besoin. Tu es un bon garçon, je sais, Dieu te bénisse !

Il lui mit ses coupures de force dans la poche de son sarrau de lustrine. Libéré de la plus pressante obligation, il se leva. Il avait hâte de fuir. Une espèce de malédiction rôdait sous les poutres noires, suintait des murailles, remplissait chaque creux, y compris les écuelles rangées sur le dressoir. Elle avait commencé à le saisir dès son débarquement sur le quai de Saint-Malo ; l'avait empêché de se mêler à la joie bruyante de ses compagnons, dans le train qui les ramenait vers Roscoff ; comme si cette cahute maudite jetait ses sorts à distance et atteignait tous les Castel par le sang. Ici, c'était pire que partout ailleurs et proprement insupportable.

— Kénavo, Mamm.

— Déjà? Tu pars?

— Oh ! non ; c'est-à-dire, je vais revenir.

— Ne t'éloigne pas trop ; tu pourrais arriver quand il serait trop tard.

— Je vais... (l'angoisse lui serrait la gorge), je vais au-devant de ma sœur.

L'air du dehors, le mouvement le soulagèrent. Il tourna sur la route du château du Laber où toutes espèces de morts somnolaient entre les pierres et, sournoisement, dans les moelles de

ses habitants. On les berçait par des chants enfantins dont les échos arrivaient par-dessus le grand mur de clôture. De temps en temps un prisonnier s'évadait ; mais il décrochait en partant son numéro et la bonne ou la mauvaise chance qu'il avait réveillée le suivait où il allait. Chacun n'a-t-il pas son géolier ici-bas, visible ou inconnu ?

Jacques sauta quelques marches encastrées dans un talu est se planta sur la digue, ce remblai où butent les hautes mers. La main en abat-jour sur le front, il chercha une silhouette familière sur l'horizon court. Là-haut, sur l'échine boisée de Perharidy s'avancait une procession bariolée ainsi qu'une chenille, à tête blanche : une religieuse ramenent au sanatorium marin ses petits pensionnaires valides sortis pour la promenade quotidienne. Des mouettes aboyaient sur les prairies basses, au ras des joncs. Leur blancheur veloutée tenait le ciel en suspens ; puis croûlait sur la pâle étendue des eaux mortes.

De l'île de Batz, on n'apercevait qu'une pointe brune. Derrière, l'immensité s'enlevait sur un croissant bleu dont l'autre face donnait sur une Bretagne-mère. Par là étaient venus les saints missionnaires auréolés de légendes, puis, après les moines, les corsaires avec qui l'on s'était furieusement empoignés durant des siècles. Rivalités de sang, concurrence commerciale un jour effacées du bout de la pantoufle de vair d'une reine-enfant : Marie Stuart, abordant à Roscoff où elle tient toujours pignon sur rue.

Sur la crête séchaient les algues apportées à l'aide de brouettes en berceau, de civières ou à dos d'hommes. La maigre végétation brûlée par

les vents de mer s'en faisait une housse à gros boutons de bure. Et la touffe d'arbres du Laber, sertissant la bombonnerie renaissante du château, ressemblait à un tatouage sur une chair bariolée.

Jacques découvrit sa sœur adossée à la butte, bavardant avec Armelle Kéralas. A leurs pieds paissaient deux vaches.

— Oh ! par exemple... Kou !

Elle lâcha son tricot, sauta sur pieds, rougissante. Sans témoin, elle l'eût embrassé trois fois ; elle se contenta de lui serrer la main. Puis elle le tint par les épaules, à bout de bras.

— Je n'ai pas tellement changé, je pense ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ? interrogea-t-il.

— Je te trouve... comment dire... plus gras.

Elle rit. Se retournant, elle appela :

— Armelle, viens donc aussi le voir.

L'infirme déjà descendait dans le marais ; elle regrimba tout intimidée, ses beaux yeux troublés d'un soupçon de brume.

— Nous avons souvent parlé de toi, toutes les deux, Kou.

— Bonjour...

— *Benoz Doue*, dis-moi Kou, comme tout le monde.

— Bonjour, Kou.

— Où donc t'ai-je vue?... A la Foire Haute de Morlaix, parie !

— Je ne suis jamais allée plus loin que Saint-Pol.

— Tant pis ; j'aurais bien payé un tour de chevaux de bois sur la Place du Viaduc, rien que pour ces yeux-là.

Le petit menton trembla soudain et elle détourna son adorable visage.

— Tu te moques.

— Non pas. Vous rentrez toutes les deux?

— Oui.

— Je vais ramener les vaches... Hop! la belle! Hop!

Comme il revenait en faisant siffler une houssine, il interrogea gravement :

— J'ai trouvé Mamm Jane bien changée, Loïse-Anna. J'ai peur qu'elle n'aille pas loin. Et avec ce sauvagement!

— Il t'a mal reçu?

— Qu'est-ce qui peut sortir de bon de cet être-là!

— C'est notre père, malgré tout.

— Es-tu retournée de son bord, au milieu de tout? Tu as toujours été sa petite poulette. Il t'a poussée aux études et tu avais le droit de régenter la maison ou de regarder les autres s'abîmer les mains; tandis que nous...

Loïse-Anna lui barra la poitrine de ses bras étendus.

— Mes mains? Regarde-les à présent, Kou.

Elle offrait en coupe deux paumes durcies à la peine; puis elle montra le dessus croûté, crevassé, tuméfié d'engelures. Elle murmura :

— Est-ce que nous allons continuer à nous entre-déchirer tous, les Castel? J'ai pris ma part de fatigue et ma part de soucis, depuis que tu es au loin. J'aurais pu m'en aller peut-être, moi aussi et me débrouiller très bien ailleurs, sans m'esquinter les mains, comme tu dis. J'aurais au moins été libre et j'aurais gagné l'argent de ma dot. Au lieu de cela... hein, Armelle?

La petite tuberculeuse s'accota à un poteau soutenant des fils téléphoniques, piqué là, comme un os blanchi tout rempli d'ondes sonores.

— Loïse-Anna a souffert et plus que n'importe qui, Notre-Seigneur m'entend, parce qu'elle est fière et courageuse.

Jacques éprouva l'injustice de sa querelle. Il s'assit sur l'accotement, les mains entre les jambes :

— Tu m'excuseras, Loïсна, j'étais loin...

— Comptes-tu rester à la maison?

— Y a-t-il du travail pour deux, d'abord?... Non? Eh bien, je m'embaucherai à Saint-Pol pour la saison des choux-fleurs.

— Où logeras-tu?

— Il y a de la place en dehors de la maison, probable? En attendant, la crèche est bonne pour moi... Je ne veux pas vivre dans la boîte.

— J'y vis bien, moi.

— Toi, toi... Bien sûr, toi...!

Loïse-Anna s'efforça de suivre sa pensée. Était-ce par calcul égoïste qu'il cherchait l'évasion ou par crainte d'un geste semblable à celui dont elle restait marquée moralement... son bras levé sur le père?

— Tu as changé aussi, Loïсна, dit-il après une pause.

— Tu trouves?

Elle lissa son corps à deux mains.

— Physiquement, à peine; c'est d'une autre manière que je voulais dire.

— Voilà mon bon ange, si tu veux savoir.

Son index désignait Armelle. Jacques se pencha du côté de l'infirmes. Son regard ne rencontra qu'un profil de camée découpé sur la grossière étoffe du talus. De nouveau tourné vers sa sœur, il murmura :

— Et tes amies?... Annette Stéphan?

Elle ne fut pas dupe du manège. L'avisant en face, elle fronça les sourcils :

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour rien. Pour savoir... simplement.

— Je crois que tu la regardais avant de t'en aller ?

La question était posée à voix basse. Troublé, Jacques cueillit une herbe, en mâchonna le tendre et se défendit :

— Comme une autre, pas plus. Un garçon regarde toujours les filles.

— Tant mieux s'il en est ainsi. Annette, ce n'est pas une fréquentation pour nous... de toutes façons (elle excluait l'hypothèse d'un mariage à égalité de fortune). Laisée libre par sa mère de faire ses quatre volontés, c'est le plus mauvais genre de femme dont puisse se charger un homme de ton espèce. Coquette, dépensière, volage...

— Elle court... ?

— Non. Je te répète : elle vole.

Pressentant le danger, Loïse-Anna employait les mots cinglants avec le ton qui convenait. Les appréciations tombaient de ses lèvres ainsi que des jugements sans réplique.

Jacques écoutait en récapitulant les événements des trois derniers mois.

Quand il s'était estimé trahi, il s'était précipité, avec l'impatience qui guette les exilés, dans les compensations d'une camaraderie plus qu'équivoque. Joan l'avait consolé d'Annette. Une lettre enfin était arrivée du Rheun. On s'y plaignait du laconisme des cartes postales étalées à toutes les indiscretions. C'était maussade et froid. Plein de remords, le garçon avait expédié douze pages d'excuses hâtives, de protes-

tations, de serments... La réponse ne s'était pas fait attendre. Il en gardait sur lui le papier, froissé et graisseux à force de trainer dans ses poches. Trois lignes vengeresses :

« Monsieur — Inutile de déguiser vos façons. Je sais tout. Filez le parfait amour avec Misse... et laissez les autres tranquilles. »

On l'avait calomnié. Qui ? Boul tous, le témoin de l'une des rencontres sur le môle avec Joan Bowes ? Il était incapable d'une saleté. Mais il avait dû bavarder, peut-être devant Glaud-ar-Yod, sournois et vindicatif. Le cousin avait écrit au Rheun. Et voilà comment, sans aucun doute, Annette avait appris ses sorties avec la petite poissonnière. A peine renseignée, elle avait sauté sur un prétexte qui servait si bien ses intentions nouvelles. Car il était évident que la chute des Castel l'avait rejetée du côté Prigent. A preuve, ses lettres suivies à Miliou Va-Noun. Jacques n'était plus un enfant. Il pouvait voir ce que tout le monde constatait autour de lui.

— Loïсна, dit-il, ce ne serait pas bien que je manque au repas des johnnies ; mais il me déplaît d'y assister seul. Ne voudrais-tu pas m'accompagner ?

La tradition veut qu'au retour de la campagne d'Angleterre, les patrons offrent à leurs compagnons un banquet servi à l'auberge où se fit l'embauchage. A peine descendus du train, les johnnies se sont dispersés. Ils vont se retrouver à la table de Marie la courtière. Pour la circonstance, les femmes, les enfants, les mères, les fiancées ont accès au Café du Port. Au dessert, le patron règlera les six mois de salaire, retenue faite des avances consenties au cours de

la saison pour subvenir aux besoins des familles. Le même pourboire qu'au départ s'y ajoutera : cinquante francs, soixante, quatre-vingts, selon la générosité de l'employeur. Puis, les liens éphémères seront défaits. La compagnie est dissoute aux alcools. Fini l'exil, le célibat, close la grande pénitence ; c'est le temps des joies intimes dans la douceur du foyer retrouvé... jusqu'au prochain départ.

Jacques Castel avait soudoyé Marie Johnniguet pour connaître les invités de Miliou-Va-Noun.

— Annette Stéphan, bien sûr... On dit qu'ils vont se fiancer.

C'est ce qui avait poussé Jacques à demander la présence de Loïse-Anna, encore qu'il n'eût pas le mauvais rôle ; parce qu'il redoutait une saillie.

— Comment veux-tu, Kou. Je n'ai rien à me mettre et Mamm ne peut pas rester seule. Il faut lui donner sa soupe, la coucher, la soutenir pour aller de la table au lit... Non. C'est impossible.

Il se rendit donc seul au festin. Triste cérémonie. Assis au bas bout de l'immense table faite de tous les guéridons du bar rapprochés pour la circonstance, il était le parent pauvre, celui qu'on n'a pu éviter et qui vient lécher les plats où les autres plongent les coudes.

— Tiens-toi. Ne regarde ni à droite ni à gauche. Tu pourrais être blessé.

Les conseils de Loïse-Anna étaient excellents mais difficiles à suivre...

Sous la grande glace dominant une cheminée factice trônait Miliou-Va-Noun, sa sœur à droite, Annette Stéphan à gauche. De les voir ainsi,

son ami et l'« ancienne », afficher leur flirt, rendait Jacques plus morose. Malgré tout, il l'avait courtisée, cette pimbêche dont la voix pour lui reconnaissable entre toutes les autres, retrouvait des échos en son cœur. Si décidé qu'il fût à renoncer à elle, restait à mater son désir animal.

Au début du repas, il leva les yeux pour admirer à travers la croisée la mer écumant entre les roches jetées par-dessus la digue : Perroc'h, Carroc'h, Madera, l'Île Verte, Carrec ar Bauck, Herville, Roc'h zu, Ti Saozon... « La maison des Anglais ». Et Jacques voyait, en transparence, se lever sur cet horizon une autre maison, toute rouge, précédée d'un jardinet de fleurs. Il la connaît et elle le connaît, bien qu'il ait abandonné sa tenue de marchand d'oignons pour ses habits de dimanche. Aujourd'hui, il est visiteur et il a droit au « front-door » tout comme un autre. Il sonne et se tient, le béret aux doigts, époussetant par contenance une poussière imaginaire sur son veston soigneusement détaché à la benzine.

— Mademoiselle Joan, s'il vous plaît ?

— Hello, Jack, entrez !

C'est elle... Sourire épanoui sur des dents éclatantes, joues rondes si fermes sous le baiser.

— Miliou, quand même, il fait bien les choses.

Jakez Pen-Tréaz penché sous le nez de sa cousine Barba s'adresse à son ami.

— Oui, fait distraitement Jacques.

— Tu es encore à Grimsby, je vois.

Le solitaire, surpris, tressaille ; mais Jakez n'a point de malice.

— Et toi, Pen-Tréaz ?

— Grâce à Dieu, Castel, je suis au ragoût de

bœuf. Lom est enfoncé cette fois. Bois un coup donc pour te ravigoter... Pourquoi n'as-tu pas amené ta sœur? Une belle fille pourtant et savante...!

— Elle n'a pas pu venir, à cause...

— Trinque avec moi, Kou ; tu es drôle !

— Et avec moi, non ?

Cette fois, c'est le convive de droite, Pol Caroff, le camarade de lit, que la boisson commence à rendre loquace. Jacques est pris, entraîné. Il lève son verre. Une fois en passant, il peut se permettre ça. Boire rend sourd et muet... Muet? que non pas, au contraire! Mais sourd, oui, pour ne plus entendre le caquet de la mouette amoureuse qui insulte à sa détresse.

— Qu'est-ce que tu dis, toi, de la politique?

— M'en f...!

— Oui, mais que vas-tu faire maintenant, le reste de l'hiver et le printemps après?

— Ben, aller à Saint-Pol, chez un expéditeur.

— Moi, j'ai Seité, comme tous les ans.

— Copetty, Marie Johnniguet? Have you copetty, Missis?... Ah! ah! Komprenez ket...?

Lom Le Gall est au bout de sa joie. Sous son palais enflammé, il mêle le breton, le français et le peu d'anglais qu'il a dérobé à ses fournisseurs. Sur le tout, bien malaxé, il jette son accent léonard épicé à l'emporte-gosier.

L'atmosphère du « Café du Port » est surchauffée. Les gosses se promènent la serviette au cou et s'envoient par le visage des miettes de far. Les hommes ont oublié les convenances et la galanterie. Ils s'interpellent par-dessus les coiffes papillonnes, se livrent au débraillé des souvenirs. Dans le cerveau de Jacques le spec-

tacle flotte dans un brouillard doré ainsi qu'au travers d'une pelure d'oignon.

A la fin, Miliou se lève :

— Marie Johnniguet, sers-nous l'alambic, Alan va nous chanter les « Gars d'Angleterre »!

C'est la complainte que le barde saint-poltain Francis Moal, johnny de métier, a composée en l'honneur de ses collègues.

— Oui, dit Alan-ar-Big, à condition qu'Annette me donne un *pock*¹ aussi.

Cris des femmes. Effervescence qui paraît vulgaire à Jacques. Lui, c'est Joan la blonde qu'il voit, dans sa demi-ivresse, une bouche ronde donnant un baiser à chaque mot qu'elle forme.

De sa voix de tonnerre, Alan le chanteur a entonné, sur l'air populaire des *Paotred Rosco* :

*Le jour d'été qu'ils sont partis
Sur un bâtiment lesté à Rosco,
L'air heureux, on vit les johnnies
Rire à travers leurs chansons
Et lancer aux gens un gai kénavo.
Pour cinq ou six mois très loin ils vont ;
Sans trop de bile les attendrons
Et voilà la vie du pauvre cher johnny.*

*Au pays saxon à peine arrivés
Et du bâtiment finie la décharge,
Ils s'en vont, un bâton grevé
D'oignons meurtrissant l'épaule,
Sans arrêt, sur les chemins en marge,
Trottant, fourbus, la chair morte,
Tombant parfois, faisant la chine aux portes...
Et voilà la vie du pauvre cher johnny.*

1. Baiser.

*Et quand le paquet, par malheur,
Passé midi n'est pas vendu,
De leurs yeux coulent des pleurs,
Car les épaules sont mouluës.
Que les oignons ne sont-ils des oranges !
On n'aurait pas tout un jour débattu,
Sans manger, cette marchandise étrange !
Et voilà la vie du pauvre cher johnny.*

*Qu'importe le temps, allez, en route !
Que le vent rage ou bien qu'il pleuve !
On dormira tard quoi qu'il en coûte,
Et de bonne heure la couette sera veuve.
Courage ! c'est bientôt la France
Et le retour ! En haut les cœurs !
La peine est finie. O douce créance !
Et voilà la vie du pauvre cher johnny.*

— Bien, bien, Alan, tu nous chanteras tout de suite la *gwerz* de Sainte-Barbe. Ho! les gars, par ici la bourse, je vais payer.

Miliau-Va-Noun s'est perché sur un haut tabouret, contre le zinc où il déballe son sac de billets, surveillé par l'œil vrillant de Marie Johnniguet.

— A qui le tour?... Et maintenant? Toi, Lom...? C'est le prix...! Castel, six mille et cinquante : tu n'as pas pris d'avances, on dirait?

— Pour qui veux-tu?

— Je te dis, qu'il... Un autre!... Ta famille peut-être?

— Ma famille n'attend pas après moi.

— Il n'y a pas de honte à avoir, mon vieux... Et maintenant, on va danser ! Qu'est-ce que tu attends, Kou. C'est ton compte, Marie est témoin.

Jacques froisse les billets, tangué sur ses jambes et renifle. Le vin lui a coloré les pommettes.

— C'est peut-être la dernière fois que je m'embauche comme ça...

— Tant mieux pour toi.

— Écoute...

L'autre se dégage ; mais Jacques obstiné le retient par son revers.

— Tais-toi, tu es saoul.

— Pas un mot de plus, Miliau, ou je te...

— Allons, ils ne vont pas se battre, ces deux-là !

Brusquement une tête brune a surgi entre eux. Jacques s'écarte.

— Kenavo, lance-t-il... et bien du bonheur avec Annette !

En sortant, il bouscule Pol Ugly qui a réuni trois gosses dans un angle pour leur raconter son histoire de femme morte. L'air du dehors rend un peu de lucidité à Jacques Castel. Sans hésiter, il se dirige vers l'église, enjambe un échelier, pousse une porte capitonnée. Le vaisseau est presque vide. Près d'un autel latéral se trouve une statue de Notre-Dame de Croas-Baz, la Vierge tutélaire de Roscoff. Kou sait bien qu'il n'est pas en état de prier ; il se contente de jeter dans le tronc son offrande de johnniguet heureusement revenu au pays.

Dans une huitaine, une messe sera célébrée pour remercier Notre-Seigneur et Madame la Vierge. Tous les johnnies seront là, avec leurs parents et quelques étrangers. De temps à autre, on se retrouvera aux assemblées, pour se rappeler la campagne d'Angleterre. Les fâcheux souvenirs seront estompés. Ceux que le retour

aura déçus trouveront à dire : « Bon Dieu ! Quand est-ce qu'on va s'en aller de retour... ! »

Lorsque juillet ramènera les goélettes paimpolaises dans le port de Roscoff, on se mariera avec un nouveau patron. L'embauchage se fera au hasard des rencontres. Mais n'est-ce pas justement cet inconnu qu'ils adorent ? L'essentiel d'une aventure, de l'Aventure, c'est l'inédit vers quoi tendent leurs âmes profondes.

VIII

Jane Touz est morte. Peu de gens sont venus prier au chevet de la fille de Johnny au prénom anglais. De temps en temps, une vieille chicolodène appuyée sur sa canne. Le loup n'est pas là de toute la journée. Il n'a pas rompu le rythme de ses occupations et le soir, il rentre, le coffre bourré, pour se jeter au lit, celui de Loïse-Anna, puisque l'autre est occupé par le corps.

Jacques et sa sœur se relayent auprès de leur mère. Le fils a son chapelet perpétuellement aux doigts ; mais son oreille est attentive aux bruits. Quand la vache meugle, il sort pour l'afféner. Il respire longuement, puis revient. Et les heures sont interminables. Loïse-Anna est sans livre ni rosaire ; cependant elle vit une ardente supplication, hors des apparences.

Tout à l'heure, en allant à Perharidy, Armelle Kéralas est venue dire :

— Je prends ta vache... N'aie pas de peine, mon amie.

— Je n'ai pas de peine, Armelle.

— Elle est mieux où elle est. Pour toi...

— Merci. Ne dis rien autour de toi.

— Tu crains qu'il vienne du monde ?

— Personne ne viendrait si ce n'est par curiosité. Qui veux-tu qui s'intéresse à des pauvres

malheureux? Non ; mais cela amuserait de voir jusqu'ou les Castel sont tombés.

— *Benoz Doue*, tu crois cela?

— Tu es sans malice, Armelle.

L'enfant a mis sa tête aux mèches d'un blond presque blanc contre l'épaule de Loïse-Anna, cherchant et n'osant découvrir le creux de sa tendresse. Elle a les os si durs, la grande Castel !

— *Kenavo*. Je reviendrai ce soir.

— Tu seras lasse et la nuit n'est pas saine pour toi... Reste. Tu prieras de ton lit et je saurai que tu es avec moi.

Le lendemain, on a porté Jane la patiente en terre, ou plutôt dans le tombeau élevé au temps de la prospérité et leur seule demeure présente. Elle n'a pas attiré les convoitises. Jane Castel y sera mieux logée qu'au Laber.

Pierre-Marie a fait un effort. Il s'est habillé convenablement d'un costume emprunté et s'est bien tenu durant les cérémonies. Jacques avait son vêtement des jours fériés et Loïse-Anna une ancienne robe fort convenable. Au cours de sa dernière veillée, elle avait rafistolé un chapeau datant de la pension. Le noir l'aminçait ; mais il jure avec son teint éclatant. On l'imaginerait mieux en sommaire tenue sportive ou les jupes ramassées dans des bottes de goémonier.

— Que vas-tu faire, à présent, Loïsa? lui a demandé Jacques, en revenant du cimetière.

— Mais.. ce que j'ai fait jusqu'ici, répond-elle durement.

Le surois soufflant à force lui colle la robe aux jambes. Elle a ôté, par précaution son chapeau dont le voile risque d'être déchiré. C'est un bout de crêpe jauni qu'elle ne mettra

plus d'ici longtemps. Elle lui sait gré cependant à ce tamis noir d'avoir caché sa honte et ses larmes.

Devant eux marchent les vieux Kéralas, le dos rond, les jambes courbes. Armelle est restée à la ferme. Loïse-Anna préfère qu'il en ait été ainsi. Pourquoi? Elle ne saurait le dire. Peut-être afin que cette innocence ne fût pas mêlée aux impuretés de la mort? Pour réserver cette portion intacte de sa propre âme...? Il se passe en elle des mouvements inquiétants. Projetée depuis deux jours dans un monde débarrassé des contingences, où la pensée se meut dans l'absolu, elle se demande si elle ne ferait pas mieux de partir, abandonnant là le père et la ferme pour laquelle elle est si peu faite. Partir avec Jacques, par exemple, quand il s'en ira en Angleterre. Elle ferait un johnny splendide. Elles ne sont pas si rares les femmes roscovites qui suivent par delà l'eau salée un membre de leur famille. Les impatiences de la race troublent parfois Loïse-Anna jusque dans les moelles. On s'établirait là-bas, indépendants et neufs. Kou, l'hiver, pourrait descendre aux mines, comme cela se voit, au lieu de revenir au pays travailler chez les exportateurs... C'est la tempête sous son front soucieux. Heureusement, la barque de son bon sens est ferme dans les remous.

— Tu aurais pu avoir idée de le quitter.

— C'est le moment de repiquer les oignons. Tout de suite, c'est la Chandeleur.

— Je sais ; mais tu ne pourras compter que sur toi.

— J'aime mieux. Je lui donnerai de quoi me fiche la paix ; c'est ce qu'il peut faire de mieux. Le reste, je m'en charge.

Dans un lointain imaginaire, couleur de cendre et de feu, se lève la plaisante architecture de Roscogoz. Voilà ce qui soutient le courage de la jeune fille. Elle s'est promise de tenir jusqu'à épuisement de ses forces pour retrouver le patrimoine perdu. Elle tiendra. Les âmes de tous les Castel, terriens ou maritimes, forment un noyau dur au centre de la sienne.

— Chez le patron, dit Jacques, il y a de quoi faire aussi, pour le moment. Les choux-fleurs s'en vont. *Gast!* j'en ai les reins sciés d'avoir bourlingué des cageots. Vivement juillet... !

— Tu ne seras pas patron-johnny, cette fois encore, Kou.

— J'ai quelques sous quand même, Loïsna.

— Pas assez. A moins que tu ne trouves un prêteur pour arrondir la somme. Essaie donc. Il faut que nous refassions tous les deux ce qui a été défait par un seul. Dieu doit bénir notre souffrance.

Jacques a regardé de son côté. Elle marche le visage tendu au vent, les seins pointés sous le corsage qui lui moule un buste de statue de proue. Le garçon se sent dépassé ; mais cette force qui se règle à son pas pénètre en lui et le galvanise.

— On tiendra, Loïsna.

— Ce n'est pas assez encore de tenir. Il faut aller de l'avant.

— Où est ton amie ?

— Dans les dunes, probablement.

Et puis, après un silence :

— C'est une fée, ou une sainte, Kou.

De nouveau, elle échappe à Jacques, s'emballe vers cet univers compliqué où il n'a pas accès.

— Sais-tu qu'elle a une belle admiration pour toi ?

— Je me demande pourquoi ?

— Ces sentiments-là n'ont pas de raisons spéciales.

— A moins que... je suis ton frère tout de même.

— Oh ! oui ; mais il y a autre chose...

Elle avait avancé cela sans intention. En réfléchissant, elle convint que la question valait d'être posée.

— Allons la voir, dit Jacques.

Ils trouvèrent Armelle grelottant sous une vieille pèlerine qui venait du sana. Sa figure si fragile se fripait sous le pincement du froid. Trop crue pour cet épiderme mince, la bise le ridait ainsi que la surface mobile du trait. Ses pieds nus se perdaient dans des sabots de bois trop grands.

— Tu as froid ?

— Un peu. Pourtant Camig est venu me réchauffer.

Elle souriait en montrant des cendres encore chaudes où traînaient les fusains des brindilles calcinées.

— Camig ? dit Jacques, je voudrais le voir.

— Il vous a vu venir et il s'est caché par là. Si jaloux qu'il est vous savez bien !

— Je vais le dénicher.

Le jeune homme escalada la dune.

— Il croit que j'aime ton frère, murmura Armelle honteuse à l'oreille de Loïse-Anna.

— C'est curieux, j'y pensais en revenant du cimetière...

— A quoi ?

— A ce que tu viens de me dire.

Jacques Castel avait découvert l'innocent accroupi dans l'eau, à l'abri d'une sorte de cale ajustée sur la digue qui joint le Laber à Perharidy. Il le ramenait par le bras, heureux d'échapper par une action quelconque à la pression de son deuil, à ces sentiments sans issue où il barbotait depuis deux jours.

— Viens par ici, *penn-couch*!

— Oh! s'écria Armelle, il ne faut pas dire cela, Kou. Les innocents sont des présents de Notre-Seigneur à la terre.

— Qui te l'a dit?

— Monsieur l'aumônier et puis encore la vieille Kéralas, tiens.

— Rallume ton feu, Camig, Armelle a froid.

— Du feu je n'ai pas besoin pour la réchauffer, dit l'idiot.

— Comment fais-tu donc, malin que tu es?

— Ses pieds dans mes mains, quoi. Je mets ma joue dessus et elle rit. Le froid est parti... Ouch!

Il avait un visage extasié. Avec ses prunelles toujours en mouvement remuait son crâne hirsute. Un rire s'égarait sur ses lèvres marquées de bave. Les autres se turent, émus par cette adoration.

— Tu n'as pas peur, Armelle?

La jeune infirme passa ses doigts écartés dans les cheveux clairs et abondants de Camig.

— Peur de lui? Oh! il n'est pas méchant. Il m'aime comme il aimerait Notre-Dame de Kernitron, pas vrai?

— Sûr, Mella.

Saisi d'une joie brusque, il dansa frénétiquement, les bras au-dessus de la tête. Il se baissait, tournait, sautait, en gesticulant. Des co-

ques récoltées dans les vases s'échappaient sans qu'il y prit garde de ses poches trouées. L'une d'elles sonna contre un galet. Comme à un coup de gong, le pantin cessa sa gigue. Un air de tragique égarement traversa son masque d'une douleur poignante. D'un bloc, il s'élança sur Jacques et lui emprisonna le cou de ses deux mains. L'autre eut quelque peine à desserrer l'étreinte.

— Toi, toi... tu ne l'aimes pas, non! Et un sanglot glouglouta dans la gorge béante.

Jacques secoua la tête. Alors toute la candeur de son âme enfantine réapparut sur le visage de Camig. Il claqua des doigts et se sauva en riant d'un rire sauvage. Ses gestes désordonnés effrayèrent des mouettes rangées sous une visière de dune. L'innocent ne s'y arrêta pas, descendit sur le trait qu'abandonnait la marée. Ses pieds élaboussaient des flaques-saumâtres. A peine s'il paraissait toucher les vases, esprit effarouché par la maladresse des hommes.

— Ce serait une chance, dit Loïse-Anna rêveusement, qu'une fille pût être aimée par un homme raisonnable comme tu l'es par cet innocent.

— Tu crois que c'est impossible?

Et involontairement, le regard d'Armelle se posa sur celui de Jacques. Elle rougit aussitôt, consciente d'une audace inaccoutumée.

— Nous allons retourner à la maison ôter nos habits de cérémonie, dit Loïse-Anna après un silence. A la prochaine, Armelle.

— *Kénavo*, Kou.

Elle se laissa prendre la main, incapable d'une résistance et prête à défaillir.

— On dirait des amoureux, lança Loïse-Anna.

Elle se reprocha aussitôt cet accès de belle humeur. Mais Jacques n'y avait pas pris garde. Il pensait à celle qui était perdue pour lui. Jamais elle ne saurait les trésors de tendresse qu'il lui réservait. Jamais une main plus douce ne tournerait autour de ses doigts ses boucles en copeaux d'ébène. Jamais corps d'homme ne serait plus profondément fouillé par le désir, l'appétit de la femme, que ne l'était le sien. Il avait beau avoir fait son sacrifice, c'était chaque jour à recommencer, matin et soir surtout, avant et après le sommeil.

Jacques déposa ses vêtements, prit sa valise et s'appréta à quitter la maison.

— Reviens dimanche, Kou.

— Oui, peut-être.

— Il le faut. Nous irons ensemble porter des fleurs sur la tombe de Mamm.

Le gars acquiesça et refit le chemin en sens inverse. Couchée sur l'horizon, l'île de Batz empêchait la vue d'émarger à l'infini. Poussés sur cette ceinture de résistance se levaient le phare blanc et le clocher, les deux antennes de l'Espérance.

Pour atteindre le croisement de routes de Pontigou, il fallait doubler le sentier de Roscogoz. Dans une échancrure de haies, Jacques aperçut la maison de famille, l'étage aux volets bleus et le toit. Une rancune lui étreignit la gorge. Le poing tendu, il se retourna du côté du Laber. Mais son geste, qui visait le père, tomba : appuyé à la masse sombre de ses pins, l'annexe du sanatorium dressait en plein ciel ses échafaudages, blanches attelles au long des murs couleur chair. Et il semblait qu'Armelle Kéralas juchée sur de gigantesques béquilles se levait dans

le lointain pour lui reprocher son geste de malédiction.

En longeant la maison des Prigent, il fut sur le point d'entrer. Il avait quelques vérités à dire à Miliou. Ce n'était pas qu'il lui en voulût ; mais il aurait aimé entre eux une situation franche. L'accuser eût été avouer sa faiblesse ; plutôt le blesser en lui signifiant : « Tiens, l'ami, tu peux la prendre, Annette Stéphan... » S'il avait eu le courage de dire cela ! Hélas ! l'esprit se libérait vite, alors que le sang accusait toujours de violentes poussées. L'amour en lui mourait dans des sursauts.

Toute la semaine, il travailla avec acharnement. Le soir, bien que ses membres lui fissent mal, il surgissait dans les bals de la région, espérant y découvrir Annette. Il la forcerait à venir dans ses bras, la griserait de rythmes éperdus. Ou bien, il exciterait sa jalousie en invitant les plus gueuses. Or, il eut beau traîner sa fatigue, il ne rencontra pas celle qu'il poursuivait sournoisement de ses rêveries. Miliou avait la main plus ferme que lui.

Il revint au Laber pour apprendre que la petite Armelle était tombée gravement malade. Son hallucination près du chemin de Roscogoz, lorsqu'il s'était tourné pour maudire, avait donc été un pressentiment ? Une mauvaise grippe avait terrassé la tuberculeuse le matin même où Pierre-Marie, après trois jours de ribote, était découvert sous les falaises de Pen-ar-Vern, à moitié mort de congestion.

— Il aura du mal, cette fois, à se tirer de là, opina la vieille Maryvonne.

— Faut-il appeler un médecin ? demanda Loïse-Anna.

— Qu'est-ce qu'il y fera ton médecin : on voit tout de suite ce qu'il a, le bonhomme. Les sangsues lui feraient du bien, des sinapismes et du bouillon clair.

— Tu n'as pas idée qu'il a voulu en finir une bonne fois?

— ... Loïse-Anna, tu es mieux placée que moi pour le dire. Je crois qu'il était saoul.

Neuf jours, Pierre-Marie hésita entre la vie et la mort. Enfin, il se décida pour la première et se réveilla pour dire :

— Je ne sais pas si c'est à la porte du ciel ou de l'enfer que je suis été ; mais c'était sacrément loin !

— Plutôt l'enfer, répondit Loïse-Anna, morte de fatigue.

Le vieux leva sur elle ses yeux d'acier. Son visage n'avait guère pâli, cuit par l'alcool ; mais il s'était creusé et le regard s'était enfoncé sous les sourcils. Les joues étaient vidées. Trois incisives debout sur les gencives empêchaient seules que les lèvres n'allassent boucher le conduit à vent.

Loïse-Anna recula. Son injustice lui apparut monstrueuse. Mais elle était si lasse. S'il restait encore dans cet arbre sec une noix de bonté intacte, elle avait tort d'être revêche, à supposer qu'elle pût agir autrement.

— Tenez, buvez donc cela.

Elle lui tendit son bol de bouillon. Il y trempa les lèvres, fit une moue, puis se décida à le vider, relevé sur un coude. Du flip lui eût agréé davantage avec, raffinement de gourmandise, deux doigts d'alambic dedans.

— Tu peux sortir, maintenant, si tu en as envie.

Et puis, amèrement :

— Tu aurais dû profiter tant que j'étais sans connaissance. C'était le moment...

Elle voulait ne pas comprendre le fond de sa pensée.

— Je suis moins méchante que vous.

— Croyais-tu que l'*Ankou*¹ aurait fait l'opération seule?

— De quoi vous plaignez-vous, fit-elle après une pause ; ne vous ai-je pas soigné comme une fille doit le faire?

— Tu devrais penser que tu n'es pas seule à porter... à porter... N... dié!

Loïse-Anna s'était penchée. Allait-il livrer son secret, enfin détendu? S'il souffrait d'autres maux que physiques, il n'avait qu'à le dire...! Il semblait à la jeune fille que le démon qui habitait ce squelette avait brusquement besoin d'air. Cette conscience avait été bleue ainsi qu'un beau firmament entre des berges blondes ; mais le métal des prunelles ne perdit pas une seconde son dur éclat. Ah ! si seulement Armelle avait pu venir. Elle l'aurait exorcisé sans qu'il s'en aperçût et ce père odieux serait devenu semblable aux autres pères, bon et bienfaisant.

— Tous nous portons quelque chose, dit-elle.

— Il y a de quoi rire ! et il ne se gêna pas.

L'instant propice était passé. Loïse-Anna se redressa. Son visage à elle aussi s'était aminci. La peau bronzée par le large se ridait au front.

— Vous avez assez fait supporter aux autres, dit-elle encore.

— A toi surtout, tu peux dire ! Je t'ai fait instruire en fille de riche, non ? Et toute ta jeu-

1. La mort.

nesse je t'ai supportée à ne rien faire, sacrrr...!

— C'était bien la peine pour me laisser ensuite retomber au rang d'une vachère!

— Les autres furent jaloux de mes préférences envers toi.

— On préfère ce qui vous ressemble. De l'égoïsme, oui!

Elle s'arrêta, surprise par ses propres paroles : ce qui vous ressemble. Certes elle était comme lui âpre et butée, comme lui possédée par l'instinct du mal...

— Vipère que tu es!

— Eh bien, soit ! j'ai eu tort de m'associer à vos injustices. Je le regrette. Mamm serait là encore, si...

— En voilà des raisons !

— Si vous ne l'aviez pas poussée là où elle est...!

Le malade blasphéma encore ; ses maigres doigts empoignèrent le panneau mobile du lit qui sortit de ses glissières et le lancèrent à la tête de Loïse-Anna. Elle était restée clouée sur place. La douleur lui arracha un cri bref.

Pierre-Marie la regarda se sauver, laissant derrière elle la porte ouverte battante dans le vent.

IX

Dès qu'il put boire son verre de rhum, Pierre-Marie se sentit mieux. Ses premiers pas hors du lit le menèrent au buffet. Puis il mit le nez dehors pour scruter le ciel. Enfin, un matin, rentrant de traire sa vache, Loïse-Anna trouva le nid vide.

Une forte tempête couvrait les rivages d'algues. Le vieux Castel trouva à s'employer pour les charrois. Le goémon, tiré à l'aide de longs râ-teaux, était mis en mulons sur les grèves. Toute âme avait son lot, jusqu'aux enfants à la mamelle amenés exprès par leurs mères. Les dunes, les routes et jusqu'au placître de l'église se recouvrirent d'une pelisse cirée, brune et luisante, don de l'eau à la terre.

Pierre-Marie conduisait une de ces charrettes basses qui, sans ridelles, font, sur le trait, l'effet de rouleaux aplanissant les vases. Il traversait l'étendue abandonnée par le flot, prenait sa charge et recouvrait ses traces encore fraîches.

Quand le goémon fut épuisé, il voyagea pour le maërl. Toujours les besoins de la terre. Ses esclaves, ambitieux de rendements mirifiques, la gavaient. Plantureuse, elle engloutissait sans être jamais rassasiée et s'ouvrait ensuite, se déchirait pour rendre à ses nourriciers des foisons de récoltes.

Le charretier rentrait le soir au Laber, les vêtements imbibés d'eau, le corps saturé d'alcool et Loïse-Anna, déjà rangée au fond de son lit-clos, fermait les panneaux mobiles à l'aide d'un cadenas. L'hiver, elle se levait avant le jour, mangeait hâtivement son café noir et se sauvait du côté de la mer, en quête de son lot de fumure, elle aussi. Traînant des sabots qui lui rabotaient les pieds, elle rapportait dans sa brouette à berceau des charges énormes, échelonnées et balayant les sentiers sableux.

Elle avait décidé de forcer sa terre à produire et sa volonté était prête à exiger un maximum. A peine plus d'un hectare de sable dans lequel elle sèmerait ses choux de mars. Après tout, elle pourrait ce que les gens de Cléder pouvaient ! En mai, elle repiquerait ses choux en pépinières, les mettrait définitivement en place à la fin du mois de juin. Et elle aurait sa récolte d'août tout comme une autre. Entre les choux-fleurs lèveraient les oignons destinés à passer en Angleterre. Déjà, elle se préoccupait d'obtenir des œilleteons d'artichauts pour les planter en mars, suivant les conseils du vieux Kéralas. Elle tiendrait seule contre les hommes et la fatalité ligués ensemble. Elle était robuste et pousserait devant elle son âme indomptable de Léonarde.

Le soir, repue de fatigue, elle s'effondrait devant le crucifix sauvé de Roscogoz et soupirait sa prière d'enfant.

Lorsqu'elle avait un moment, après avoir préparé ses pommes de terre au lait, menu invariable, elle courait à la ferme des Kéralas. Armelle se traînait dans la cuisine en boitillant, un châle saumon croisé sur sa poitrine creuse. Elle toussait par quintes. Chaque hoquet sou-

levait ses épaules pointues sous le sarrau noir. Avec cela, elle trouvait le moyen de s'excuser :

— On est bon de me garder ici, si peu que je fais autour de la maison, ma pauvre !

Elle parlait aussi aisément en breton qu'en français ayant été à l'école de ses parents adoptifs à l'âge où la mémoire est comme une cire vierge. Hochant sa tête dépeignée, la vieille Kéralas répondait :

— Tu en fais déjà trop pour tes forces, Armelle.

— Oh ! quoi?... Un peu de cuisine, quand vous êtes dehors, et un bout de ménage. Ça vaut bien la peine d'en parler !

— Une bonne fille, disait-on autour d'eux. Ils n'étaient pas si rustaude, les vieux Kéralas du Laber qu'ils n'eussent remarqué les menues attentions par quoi la jeune fille espérait racheter leur hospitalité, ajoutant sa part personnelle à l'indemnité qu'on leur versait de Paris.

A la veillée, sous la hotte de la cheminée, la lumière soufflée par économie et aussi parce qu'on se sentait plus proches les uns des autres, sous l'éclairage fantasque du feu de lande, on bavardait. Armelle demandait à Loïse-Anna des nouvelles de son frère.

— Celle-ci est amoureuse, je crois, disait en riant le vieux maître.

— Infirmes comme je suis, vous n'y pensez pas !

— *Benoz Doue*, Armelle, ton cœur va tout droit, si ton corps est un peu de travers !

— Il va bien, mon frère, merci. Bientôt, il aura fini chez Sévère, à Saint-Pol.

— Ah ! ah ! C'est un garçon qui a de la tête, disait sentencieusement le paysan qui éclabous-

sait la pierre du foyer de jets de salive jaunâtres.

— De la tête, sûr qu'il en a, Jacques Castel. Tout le portrait de sa défunte mère.

— Capable encore de racheter Rosegoz, au milieu de tout, avec ton aide, Loïse-Anna ; si Pierre-Marie veut vous f... la paix.

Armelle se mêlait vivement à la conversation, dès qu'il était question de Jacques. Toute sa personne remuait, sous l'impulsion de son cœur impatient.

— T'agite donc pas ; tu vas tousser de retour !

Elle ne pouvait s'empêcher et toussait, toussait... jusqu'à se recroqueviller de douleur sur son bout de banc, son front cirieux marqué de gouttelettes de sueur.

Quand le père Antoine, un capucin du couvent du Figuier, vaguement cousin des Kéralas et que Loïse-Anna avait connu chez eux, venait à la rencontrer, il se faisait conter ses peines. Mais, orgueilleuse, elle regimbait parfois et il l'accusait, avec un sourire, d'entretenir un démon muet en son tréfonds.

— Bien sûr, soupirait-elle, je ne suis pas Armelle. Une sainte !

Une sainte, non pas tant parce qu'elle était irréprochable ; mais parce qu'elle l'avait aidée à se défaire de ses hantises, de ses rudesses. Maintenant, il lui arrivait de broncher en face de son père. Elle était plus encline à le soupçonner prisonnier d'un secret ranci au fond de ses ivresses. Elle en était de plus en plus persuadée. Son récent accident n'était-il pas dû à l'action d'un mauvais génie ? Il avait été jeté au bas de la falaise beaucoup plus qu'il ne s'y était précipité lui-même. Sur cette terre qui va mourir, l'idée

chrétienne donne son maximum. Et l'homme qui tente d'y échapper, hésitant entre l'héroïsme et la superstition, est suivi jusque dans ses erreurs par le surnaturel. Ce signe est sur lui, pour son bonheur ou son malheur. Qu'il cherche à s'évader de la religion ancestrale, elle le ressaisit toujours à un détour quelconque de la vie, retombe plus puissamment sur ses épaules...

— Les cornandons sont après lui... ! Per ? les chiens noirs l'ont mordu... !

On avait connu des johnnies revenus d'Angleterre, esprits forts et blasphémateurs ; il n'y avait guère d'exemple qu'ils n'eussent fini misérables. Quand les roscovites s'essayaient contre l'ange nocturne, ils en restent marqués. Et Pierre-Marie en avait sûrement tâté.

— Vous ne voudriez pas voir Armelle Kéralas, mon père ? Elle viendrait ici un soir, pour nous distraire... maintenant que vous n'êtes pas très bien...

Quelle maladresse ! Jusque dans ses prières, elle restait gauche, étrangère aux roueries auxquelles s'entendaient les filles du Trégor ou de Morlaix.

— Je vais bien et je me moque de tes distractions !

— Elle ne tient pas grand'place, Armelle.

— Quand elle passerait par le trou du parailher, je te dis : non !

— Ce n'est pas un prêtre que je vous propose, quand même !

Le prêtre ? Un mot qui le faisait bondir ; mais le troublait aussi. Ses sourcils avalaient ses yeux et les trois dernières dents sautaient entre ses lèvres volubiles. Cela trahissait sa peur.

— Je suis bien portant et je travaille, non !

— A-t-on besoin d'être mourant ?

— Oui, quant à moi.

— Vous connaissez bien le père Antoine qui vient par ici de temps en temps... ?

Elle pataugeait, devant une situation compromise, plus que cela : perdue. Et Armelle n'aurait sans doute jamais le loisir d'essayer son pouvoir sur Pierre-Marie Castel. D'ailleurs la proposition de Loïse-Anna était bien présomptueuse : l'infirmes était à ce point anémiée qu'elle n'eût pu se traîner jusqu'à lui. Dans sa maison, elle se retenait aux meubles pour aller de la table au foyer. On évitait d'ouvrir la porte, contrairement à la coutume, de crainte qu'un coup de vent trop brusque ne renversât cette membrure fragile.

Les indiscrètes approches de Loïse-Anna eurent cependant un résultat. Inattendu. Le père se durcit contre le mal qui le tenaillait et, selon toute apparence, réussit à le vaincre. Sa taille se redressa et un soupçon d'embonpoint lui revint. Le printemps aidait la nature. Il arrivait doucement, sur les brumes, tiède et parfumé.

Sans en rien dévoiler, la jeune fille vendit ses récoltes sur pied. Avec une joie d'avare, elle rangea ses billets craquant neufs dans l'armoire. Or, le lendemain de sa dernière vente, contrairement à ses habitudes, Pierre-Marie était en avance sur l'heure du souper.

— Vous voilà déjà ? fit Loïse-Anna.

— Oui ; je te gêne ?

Il réclama du pain et de l'andouille.

— Vous savez bien, mon père, qu'il n'en est pas entré ici depuis longtemps.

— Eh bien, pourquoi n'en achètes-tu pas ?

— Trop cher...

— Et l'argent que tu as touché ces jours-ci, qu'est-ce que tu vas en faire, alors?... Tu n'es pas assez rusée pour tromper le vieil ours et ce ne sont pas les canetons qui mèneront les vieux canards à la rivière, je pense. Allez, file !

— Allez donc vous-même, puisque vous êtes si bien renseigné. Ce soir, il y a des pommes de terre et du chou. Pas autre chose, sûrement.

— Donne-moi l'argent.

— Vous ne l'aurez pas ; car c'est moi qui l'ai gagné toute seule.

Elle releva de sur sa marmite son visage coloré par la vapeur et la colère. Derrière elle le feu gesticulait, plein d'irrévérences.

— Je l'aurai.

— Qu'attendez-vous donc ?

Le vieux se baissa, saisit à deux mains le tisonnier... Au moment même, la porte s'ouvrit. Une silhouette falote apparut dans l'embrasement. Loïse-Anna abandonna tout et courut...

— Armelle !

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous faites tous les deux ?

D'un coup d'œil, elle avait vu le geste ébauché de Pierre-Marie.

— A vous chamailler encore ?

Le vieux Castel grogna.

— Allons, pour une fois que j'étais venue vous voir, plaisanta Armelle !... Vous n'auriez pas envie d'un bout d'andouille ? On a tué le porc chez Le Bot et ils ont trop pour eux, alors ils nous ont donné, mais trop aussi pour trois personnes et on ne peut pas leur rendre, comme de juste. Voulez-vous une andouille et un morceau de gras ? Tiens, Loïse-Anna. Vous paierez plus tard.

Loïse-Anna restait stupide, le paquet entre ses mains noires d'avoir tripoté les sarments et le chaudron. Elle était prête à croire à une intervention céleste, comme il en est rapporté au livre des Saints que lisait autrefois Mamm Jane, le soir, au coin du feu. Des larmes coulaient lentement le long des joues vermeilles.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends? dit Pierre-Marie; tu n'auras guère à t'user les jambes pour l'avoir, ton *kig-sal*¹. Mets la négresse dans la marmite, donc, que je me régale une fois!

Tandis que son esprit vaguait sous des cieux irréels et vides, Loïse-Anna prêtait les bras à l'humble travail de ménagère. L'andouille rejoignit les patates et le chou. Dans la chanson de l'eau bouillante, les pétarades du feu de bois, s'engourdit son cœur douloureux.

Souvent, après des scènes pénibles, elle s'était promis : « Demain je partirai... n'importe où... au hasard. Quelle que puisse être la maison où j'échouerais, je serai mieux que dans cet enfer! » Apparaissait alors la silhouette d'Armelle. Et c'était un élan inépuisé vers l'expiation entreprise par Mamm Jane... l'expiation d'une faute inconnue. Elle reconnaissait sa solidarité avec les vivants de son sang, avec les morts, dans le bien et dans le mal. Non, Loïse-Anna ne quitterait pas le foyer où, sous l'image du Christ, se rassemblaient le soir des douzaines d'âmes qui l'avaient autrefois poli de leurs mains respectueuses et de leurs âmes inquiètes, tant que sur la pierre où elle posait ses genoux il resterait la marque d'une tache. Lorsqu'elle priait, ils

1. Lard salé.

étaient là tous, attentifs à ses gestes, les ancêtres connus ou ignorés, impuissants témoins de la faute d'un seul, espérant d'elle sa part de rédemption. Qu'elle donnât le moindre signe de fléchissement et ils s'éloigneraient, la laissant sans ressource ni appui. Et que pourrait-elle si les assises de la maison se dérobaient ainsi, seule obstinée à bâtir sur l'eau et le vent? Jacques déjà l'aidait si peu. Il s'était détaché de la maison, avait commencé sa vie à part...

Heureux garçon qui pouvait, d'un cœur léger, marcher vers son bonheur, tandis qu'elle-même s'attelait au joug du devoir. Bien sûr, si le père avait été normal et si l'on était demeuré à Roscogoz, elle aurait pu imiter son frère. Et, tendrement, elle se rappelait le visage plaisant de Fanch Cocaign, le fils du prêteur, qu'elle avait plusieurs fois rencontré au cours de ses vacances de collégienne. Maintenant, il lui était interdit de s'arrêter à cette évocation aussi bien qu'à une autre. Alors, de nouvelles pensées, moins terrestres, venaient emplir mystérieusement son besoin de tendresse. Plus fréquentes au moment de glisser dans le profond oubli du sommeil.

Elles étaient ce soir à son chevet... Mais un bruit les effaroucha. Loïse-Anna mit son œil à une échancrure du panneau mobile de son lit fermé. Une lumière sourde promenait sa robe diaphane sur le mur d'en face. Un grincement de clé dans une serrure. L'armoire...! Pierre-Marie cherchait l'argent. La jeune fille avait, par précaution, réparti son avoir en plusieurs petites sommes dissimulées dans la maison... « Mon Dieu ! pria-t-elle, Armelle est mon amie... faites qu'il ne trouve pas ! »

De bon matin, elle épia le départ du père,

courut à sa cachette principale, aux autres. Non, il n'avait rien découvert. Cependant, elle prit des pots de grès, y fourra ses billets et s'en fut les terrer dans les décombres de la vieille étable.

Le soir, Pierre-Marie faillit l'assommer du manche de son fouet. Sentant l'argent, il exigeait qu'on le lui remît, affirmait qu'il n'irait plus travailler, qu'il était assez vieux pour vivre de la peine de ses enfants... Et Loïse-Anna, par prudence dormit dans la crèche des Kéralas. Elle évitait ainsi des occasions d'emportement pour elle-même et pour lui. La chaleur des bêtes et le voisinage d'Armelle la gardaient dans son sommeil.

— Pourquoi ne vas-tu pas trouver les gendarmes? avait dit le vieux Kéralas; voilà un homme, par exemple, celui-là, qui chasse ses enfants de chez lui!

Pour tout l'or du monde, Loïse-Anna n'aurait pas suivi le conseil. Comment? découvrir leur honte qu'elle s'efforçait de tenir cachée depuis tant de mois!

Avec un redoublement d'opiniâtreté, elle lutta contre le mauvais sort. Taille droite, dents serrées, un pli de défi au front, dépouillant tout souci étranger, elle marcha fièrement résolue.

Un dimanche sur deux, Jacques venait au Laber. Loïse-Anna l'attendait derrière la meule de paille des Le Bot, sommée de la croix en torsades qui bénit les paillers de la contrée. Il apportait des « lichouseries », un colifichet. Et, pour ces rendez-vous anodins, Armelle se raidissait contre sa faiblesse grandissante, faisait les quelques enjambées nécessaires au bras de son amie.

— Ça va, les filles?

— Très bien, et toi, Kou?

— Bien aussi.

On lui cachait les déceptions, les brimades et il pouvait, dans son inconscient égoïsme, se livrer à la béatitude des espoirs découverts, héroïquement partagés d'autre part.

— J'ai quelques économies. Je vais tenter de partir comme patron Johnny cette année.

— Oui. Aie confiance. Nous arriverons au bout de nos soucis, tu verras; mais pas sans mal, c'est sûr, et il vaut mieux trimer quand on est jeune que plus tard.

Il taisait ses intentions immédiates qui étaient de prouver à Madame Stéphan, l'épicière, et à sa fille qu'elles s'étaient trompées sur son compte. Un Castel, si bas qu'il descende, ne s'avoue pas vaincu. Il se redresse d'un effort violent, avec ou sans aide. Lui, pour débiter, se payait d'audace. Les responsabilités de maître ne lui faisaient pas peur; mais il laissait Loïse-Anna caresser ses illusions. Pour lui, Roscogoz n'était qu'un pilier de son orgueil.

— Quand j'aurai racheté notre ferme, dit-il, je viendrai te chercher, Armelle Kéralas, pour vivre avec nous.

La tuberculeuse rougit de plaisir.

— Merci, Kou. J'attendrai.

Ainsi passa l'hiver. Le printemps fut là, fourmillant de séductions, brûlant de sève et parfumé comme l'Orient. Dans les clos se levaient les richesses du lendemain, aussi variées que les humeurs du ciel marin. Les choux gonflaient leurs robes à paniers, amples corbeilles impatientes du bouquet nuptial. Entre eux, couvées, montaient les tigelles des oignons et encore, par longues files, en motifs de tapisserie,

les artichauts aux petites têtes écailleuses.

Bientôt, les oignons à graine levèrent le poing par-dessus les talus. On les arracha et les grèves, les hermes, s'encombrèrent de leurs tuyaux d'orgue.

Loïse-Anna s'empressait, son *manniquin*¹ au bras, récoltant les bulbes dorés séchés au soleil. Point besoin de les mettre en « couche ». Trois bottes arrangées par Jacques, suivant la formule infailible des johnnies, furent pendues à une poutre de la maison. Le reste devait partir pour l'Angleterre.

Le futur patron avait commencé tôt à recruter sa compagnie : cinq gars solides et confiants, parmi lesquels figuraient des visages familiers : Hémon Boulouts de Créac'h-Mikéal ; Alan-ar-Big, la mascotte, et le botteleur Lom Le Gall, pur Roscovite.

Par une curieuse démarche, désireux de mettre la justice de son côté, il était allé voir Miliou Va-Noun.

— Miliou, j'ai envie d'essayer patron.

— Ça te regarde. As-tu des sous ?

— Pas trop. Mais je connais des gens qui me feront crédit... C'est pour Grimsby que je voulais te parler.

— Ah ! tu veux aller à Grimsby ?

— C'est un coin que je connais... où je suis connu.

— Il paraît en tout cas, fit Miliou moqueur.

Jacques rougit. Comme l'autre, il pensait à Joan Bowes.

— Oh ! dit-il sincèrement, une manière de passer le temps, c'est tout.

1. Panier d'osier.

— Moi, je te dis : la route est libre. Cette année, je compte aller plus haut. Londres, probablement... Les femmes, ça aime les grandes villes, les magasins et tout le fourbi.

— Les femmes ? interrogea Castel.

— Ne fais pas l'idiot, Kou ; tu sais bien avec qui je me marie le mois prochain.

— Ah ! ah ! fit Jacques ; ma foi non, je ne savais pas... si vite au moins. Tant mieux pour toi.

Ses lèvres se retroussèrent sur un rire jaune. Il détourna le front. La chose, si attendue qu'elle fût, l'atteignait au cœur. On coupait la dernière fibre. Cela faisait mal. Et de défroquer l'amour donne des pudeurs sauvages.

— Qu'est-ce que tu veux, soupira Miliou, c'est comme ça.

— C'est comme ça, répéta Jacques.

— On reste bons amis.

— Oui.

Ils se serrèrent les mains, les yeux dans les yeux. En manière d'excuse, Miliou dit encore :
— Je te donnerai un coup de main, si tu veux, pour ramasser tes oignons. Mon camion passe à Sibiril, Plougoum, Plouénan. Tu n'auras qu'à me donner le nom des fermes où tu as acheté.

Il était parfait. Les beaux gestes devaient lui être faciles.

— Accepte tout de même, avait conseillé Loïse-Anna. C'est la réussite qu'il faut voir.

— Nous sommes deux, avait ajouté Armelle, à te souhaiter bonne chance.

— Il y aura encore du bon temps pour nous. Miliou retarda de huit jours son départ pour la Grande-Bretagne. Il n'y eut, à son mariage

avec Annette Stéphan, d'autres johnnies que ceux de sa compagnie.

Une porte de l'avenir se fermait pour Jacques Castel. Contre l'autre, désormais, il était décidé à pousser de toutes ses forces pour l'ouvrir aussi large que possible : celle de la fortune. Loïse-Anna l'épaulait.

X

Le *Hardi* avait cargué les voiles. Il avançait, à petits lappements de son moteur auxiliaire et la brume l'enveloppait. Une brume matinale, dorée, à travers laquelle montait silencieusement le décor : les jetées, le phare et la ville de Grimsby. Le patron Riou, debout à l'avant de la goélette hurlait ses ordres à l'homme de barre.

— Bâbord toute !

Le bateau fit un bond de côté pour passer au ras d'une limace gris-saumon qui se fauflait légèrement en avant. On croisa un bouchon noir : chalutier ou remorqueur du port. Un coup de sifflet mat rasa la mer.

— Paré, l'angliche, gouailla un matelot.

Et le *Hardi* entra dans les bras du port de pêche engourdi au bord d'une eau satinée où s'irisaient des taches de mazout. Les appontements et l'interminable plateau formé par les tables de la criée étaient presque déserts.

— Hello, Johnnies !

Première bienvenue avant l'accostage, lancée du quai par un débardeur.

— Good bye, Tom !

Dans ces simples mots échangés, tous les souvenirs du *Bro-Saoz* — comme ils disent — affluaient en bloc à leurs mémoires ; les plus loin-

tains aussi bien que ceux dont le passé immédiat venait de s'enrichir. Un rassemblement d'éternité les tenait à la pointe de l'instant.

Moins d'une heure plus tard, le soleil découvrait un firmament d'une pureté encore réticente et sa clarté pénétrait tout et partout. Huit coups tintèrent à une horloge. Les docks avaient changé de physionomie et l'agitation croissait sur le wharf. On déchargeait les sacs d'oignons pour la compagnie qui restait sur place. Miliou, lui, s'en allait sur Londres où sa jeune femme devait le rejoindre, impatiente de connaître les amusements d'une capitale étrangère.

Jacques Castel était sans souci : il aurait certainement le magasin de l'an dernier. Et l'affaire, suivant ses espérances, fut vite enlevée. Restait à louer la camionnette qui transporterait les sacs d'oignons du port à ce quartier retiré. Il la trouva, convint du prix et s'en revint vers l'appontement où dodelinaient le *Hardi*. Les mains aux poches, le béret sur l'oreille, il sifflait une rengaine de Paris. Les débuts étaient faciles ; la chance enfin allait-elle lui sourire ?

Et Joan Bowes?... Il se frotta les mains. Elle ignorait l'arrivée du *Hardi*, vaquait à ses occupations... l'avait oublié peut-être. Dommage, car elle lui était sympathique ; mais enfin, pour un johnny, une femme, c'est un peu comme un compagnon de vente : on en peut changer à chaque voyage !

En approchant du quai, Jacques bouscula un petit homme en gris qui lui tournait le dos et causait avec un haut policeman.

— Ben quoi, on peut pas se ranger ! fit-il gaiement... et tourné vers ses hommes : « le

camion va venir de suite. Restez là. On boira plutôt le coup après... On va là-bas où l'on était l'an passé. Bon endroit, hein, les gars ? »

— Hon ! fit Lom, le regard fuyant.

— Eh bien, ricana Jacques, vous n'êtes pas gais ce matin !

Il se baissa pour rentrer la hernie d'un sac dé cousu. Quelqu'un, à ce moment, lui frappa sur la tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous n'êtes pas poli, M. Castel.

C'était l'homme en gris. Il parlait un français qui ne laissait aucun doute sur sa nationalité. Mais que lui voulait ce compatriote accosté d'un policier anglais ? Jacques se releva, les sourcils froncés :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Vous êtes bien M. Jacques-Hervé-Marie Castel, de Roscoff ?

— Puisque vous le savez, à quoi bon me le demander ?

— Voici une convocation du consulat.

Sa main gantée de clair tendait un papier marqué de cachets impressionnants.

— Une convocation... pourquoi ?

— Ça ne se discute pas sur un quai.

Jacques fourra le papier dans sa poche et dit : — Bien, Monsieur, je tâcherai d'aller cet après-midi, quand la marchandise sera rentrée.

— Non pas ; il faut nous suivre.

— Mais...

— Il est nécessaire que vous veniez immédiatement au consulat. Nous avons convoqué la partie adverse... Ce sera très bref, si vous le voulez et vous pourrez être ici de nouveau dans une heure... et même moins.

— Une heure?

— A peu près.

— Allez toujours au magasin, les gars, dit Jacques en se tournant vers ses employés décontenancés. Vous mettez ma valise dans la chambre de Miliou... Je serai de retour avant une heure, il paraît. Je ne suis pas un gangster!

Un sourire pâle passa sur leurs visages. Jacques s'éloigna avec ses deux gardiens et ils le virent entrer dans une automobile qui attendait à l'extrémité du quai.

— Sacrée histoire! jugea Hémon Boulous en se grattant le cou.

— Qu'est-ce que tu en sais, dit Alan.

— Il y a de la femme là-dessous, probable.

Lom avait pris un ton si tragique pour annoncer cela que les autres pouffèrent.

— Pourquoi que vous riez, vous autres? se fâcha le botteur. Kou, c'est un bon garçon, il n'y a pas!... M'est avis pourtant qu'il traîne la poisse après ses *boutou*¹!

— Allons, Lom, pas d'idées noires. On arrive par le soleil. C'est bon signe ça, non?

Jacques descendit de voiture devant un bel immeuble au balcon duquel flottait le drapeau tricolore. Rarement il avait passé par là. C'était un quartier riche où les visages sont méprisants pour le johnny dépenaillé. Il préférait les banlieues grises avec leurs cottages où l'on accède d'emblée à l'office. C'était populaire et accueillant en diable. Mais ces maisons hautaines, froides... brrr! Le Roscovite regarda de nouveau le fronton. L'étamine bleu, blanc et rouge le lui cachait. Sacré pavillon français! Jamais encore

1. Sabots.

il n'avait remarqué son air martial, narquois, frondeur, ni l'harmonie de ses teintes vives. La dernière fois qu'il l'avait salué, c'était en passant le seuil du recrutement... Fièremment, il porta la main droite à son bonnet. Le policeman et le bout d'homme en gris saluèrent du même geste.

On introduisit le johnny dans une salle d'attente tapissée d'affiches de compagnies de chemin de fer ou de navigation. Puis, sans trop tarder, il passa dans un bureau encombré de cartons et de livres où se tenait le secrétaire qui l'avait accueilli au bord du quai.

— Eh bien, dit-il, en essuyant des lorgnons cerclés d'or, M. Castel, vous connaissez ces gens-là?

De la tête, il désignait quelqu'un, au fond de la pièce. Jacques se retourna, eut un sursaut. Debout, les jambes écartées, les poings aux hanches, l'œil torve et la bouche grimaçante, se campait Affern Bowes, premier mécanicien à bord du chalutier *Bilberry*. Effondrée sur une chaise, Joan, toute ronde et blonde comme une pépite, sanglotait entre ses paumes.

— Ah! ah! rugit Affern.

Jacques haussa les épaules.

— Oui, je les connais, depuis le temps que je fais Grimsby.

— Il ne s'agit pas de cela, fit le fonctionnaire en branlant son crâne chauve. Je dis : les connaissez-vous par-ti-cu-lièrement?

— Ah? fit encore le marin, qui s'impatientait de ne rien comprendre à la conversation.

— Oui, dit Jacques, et je m'apprêtais à les bonjourer au premier dimanche libre; mais chez eux, Monsieur, et pas au consulat.

L'agent traduisit. Puis, de nouveau vers Jacques Castel :

— La jeune fille tout spécialement, j'imagine?

— Oui, répondit le Johnny en anglais, nous nous fréquentions...

Cela lui était venu aux lèvres sans apprêt. Son cœur peut-être s'était ému de voir les épaules rondes de la jeune Anglaise secouées par les hoquets. De toute évidence, elle avait été contrainte à cette démarche qui l'humiliait. L'attitude justicière d'Affern Bowes le laissait suffisamment apparaître. Il devenait grotesque, lui, avec ses airs de matador!

— Johnny, gronda-t-il en gonflant ses joues violacées, vous avez séduit ma fille!

— Ça se peut, dit Jacques. Pourquoi faites-vous tant de bruit?

Le ridicule de la scène le fit sourire. Est-ce qu'on le prenait pour un malhonnête homme, lui qui ignorait tout de la justice de son pays? Il s'était promené avec Joan, c'était certain. Et après? Il avait accompagné bien d'autres filles, dans sa patrie, sans que personne lui cherchât noise.

Impatienté, le petit homme frappa sur son bureau :

— Je n'ai pas de temps à perdre en balivernes.

Alors, la colère saisit Jacques.

— Ni moi, Monsieur, dit-il. Je suis sorti avec sa fille, oui, et quoi encore, je ne l'ai pas... Bon Dieu, qu'est-ce que vous me voulez?

Il pensait à ses compagnons de travail, à la perte de temps que représentaient ces parloties à vide.

— Calmez-vous. Et vous, Monsieur Bowes, asseyez-vous. Nous ne sommes point ennemis les uns des autres, je vois. Un petit malentendu et c'est

tout... M. Castel, vous savez que la loi anglaise regarde comme une promesse de mariage le fait d'avoir entretenu des relations suivies avec une jeune fille. Si cette dernière a suffisamment de preuves, elle peut exiger le mariage ou, au moins, un dédommagement pécuniaire... Nous pouvions supposer que vous auriez cherché à... esquiver votre légère — très légère — responsabilité. Et c'est pourquoi M. Bowes, en père légitimement soucieux des intérêts de sa fille mineure... Mais, je vois qu'avec vous, ces précautions étaient superflues. Voici tout de même le certificat de mariage que j'ai préparé...

— Laissez-moi respirer : j'arrive... Je veux bien tout ; mais...

— Puisque vous êtes décidé, autant maintenant que plus tard. Signez là, tenez.

Jacques se dirigea vers le bureau. Joan, qui n'avait dit aucune parole, se leva en criant :

— Jack! Jack!

Il la reçut dans ses bras, pauvre chose inerte. Affern tortillait son chapeau. Ses grands airs l'avaient quitté et la colère qu'il avait emmagasinée avec force pintes d'ale. Jacques murmura :

— Pourquoi tout ce Trafalgar? Il n'y avait pas de malheur, non? Vous ne pouviez pas me laisser décharger mes oignons. Ça ne pressait pas.

Doucement, il repoussa son fardeau et se pencha sur la feuille.

— Non, non. Je ne veux pas, supplia Joan, à mi-voix.

— Puisque nous y sommes, fit Jacques tranquillement et sa main ne trembla pas.

— Ce n'est pas moi qui...

— Pas vous, je sais bien ; mais votre père qui est pressé de se défaire de vous, je pense?

— Vouù, souffla Affern.

Les yeux lui sortaient de la tête et son visage congestionné faisait craindre une apoplexie.

— Du calme, dit l'agent consulaire et il fit signer le marin. « Puisque vous voilà parfaitement d'accord, ajouta-t-il, vous n'aurez qu'à passer au Register Office. »

— C'est pas fini? fit Jacques exaspéré.

— Si, si, M. Castel. Mais il y a la ratification d'état civil. Au revoir, Messieurs-dame.

— Drôle! dit le premier mécanicien et il sortit en faisant sonner ses talons sur le parquet ciré.

En route, Jacques marchait silencieux, les mains aux poches, tête basse, écœuré de ce qui venait de se passer. Joan lui avait pris le bras. Il laissait faire, amorphe.

— Où allons-nous? demanda Affern.

Jacques ne répondit pas. Le marin se racla la gorge.

— Gendre, il est onze heures. Si nous allions boire en l'honneur de notre...

— De quoi? fit Jacques agressif.

— Voyons, père, dit Joan, ce n'est pas le moment.

— Eh bien si, revint le Roscovite, après tout, allons!

Ils entrèrent dans un petit bar mal tenu, plein d'un relent de marée et de bière répandue. Des poissonnières étaient gaillardement attablées avec des pêcheurs devant un verre de porto. Joan renifla encore.

— Vous tairez-vous! dit Jacques impatienté.

Maudit soit le jour où il avait regardé de son côté. Avec une intention méchante, il ajouta :

— C'est moi qui régale aujourd'hui, car j'ai l'impression d'être le benêt.

Et il but au point d'en arriver à trinquer avec son beau-père aux yeux de plus en plus rouges.

— Vous comprenez, Johnny, expliquait Affern la langue épaisse, l'honneur des Bowes était en jeu. Mais vous êtes un excellent garçon et vous avez compris tout de suite, hein?

— Dommage que vous n'en ayez pas fait autant, marin!

— Officier. Je suis officier... Oublions cela. Vous nous ferez un joli « petit Jean » et je serai grand-père.

— Oh! papa, supplia Joan, vous me ferez mourir de honte.

— Au diable la sensiblerie des femmes! Tu es mariée avec un brave marchand français. Et tu as le droit d'avoir douze enfants, si cela te fait plaisir. Une autre pinte, Johnny?

— Père!

— Qui commande à bord?

Ils se quittèrent, l'un très ivre, l'autre plus que dérangé. Jacques revint au magasin. Incapable de donner des ordres pour le lendemain, il s'allongea tout habillé sur des sacs et dormit jusqu'au petit jour. La tête lourde, la bouche épaisse, il se plongea dans un demi-baquet d'eau et se frictionna vigoureusement. Quand les ouvriers descendirent, ils le trouvèrent assis à la table, un crayon à la main, occupé à ses comptes. Ses soucis, dispersés par l'ivresse, étaient revenus l'assaillir avec une insistance accrue.

Tandis que son personnel triait les oignons, confectionnait les bottes pour le colportage, il visita, accompagné de Lom le cuistot, les fournisseurs éventuels.

A la grande poissonnerie, il ne put éviter de

rencontrer Joan. Sale impression de trouver là, dans un milieu mélangé, la femme qui portait son nom. Malgré qu'il en eût, une rougeur lui monta au front. Elle, très simple, vint serrer la main qu'il avait seulement portée à son béret en entrant.

— Vous allez bien, Jack? s'enquit-elle.

— Comme vous voyez.

— Bonjour, Mademoiselle, dit Lom.

— Madame, osa rectifier Joan.

De plus en plus gêné, Jacques voulut détourner la conversation :

— Le chef des expéditions...?

— Là-bas... Jack, écoutez. Maman a dit que vous pouviez venir chez nous. Bien entendu, si vous le désirez. Il y aurait une chambre à votre disposition.

Il marmotta une vague promesse, s'empressa de conclure son marché et sortit de la poissonnerie en hâte. Pour répondre aux questions de Lom, il fut obligé, en cours de route, de lui révéler sa situation.

— Marié sans le vouloir, quoi!

— Mais tu n'es pas passé devant le maire et le recteur, Kou!

— Imbécile! La mairie, c'était le consulat. Quant au recteur, il ne sera peut-être jamais invité.

Une sourde haine l'animait, contre Annette Stéphan qui l'avait condamné au rôle grotesque d'époux blanc. Par son dédain, elle l'avait jeté dans les bras de cette fillette, une espèce d'innocente en sarrau court qui avait tout de même dix-neuf ans, sans qu'il y parût; mais avec ces Anglaises, l'âge est une question d'état-civil beaucoup plus que d'appréciation... Le soir,

Jacques emménagea dans la chambre héritée de Miliou-Va-Noun, le faux ami.

La vente, dès les premiers jours, s'annonça excellente. Pris dans l'engrenage des journées de travail succédant aux journées de travail, le gendre d'Affern oublia vite celle qu'il avait été contraint d'épouser.

Au bout d'une quinzaine, le sac où il rangeait ses recettes quotidiennes avait un bel embonpoint. Il était temps de déposer l'argent à la banque. C'est alors que de nouveaux scrupules s'élevèrent dans la conscience du Léonard.

Après réflexion, Jacques enfila sa veste des dimanches, prit la bourse et se dirigea vers le quartier où demeuraient les Bowes. Fort heureusement pour lui, Affern manquait, Mme Bowes le reçut. Elle représentait un type classique d'Anglaise: long corps flottant dans sa robe, cheveux blonds tirés sur les tempes et roulés en chignon bas, l'air dolent. Sans doute souffrait-elle de l'excès de santé du chef mécanicien?

— Je suis Jacques Castel, Madame; je désirerais parler à Joan.

Madame Bowes resta un moment éberluée; puis, incapable d'articuler un mot, elle disparut entre deux portes. Tout de suite, Joan arriva.

— Bonjour, fit-elle en souriant. Mon père est au « sailor's board ». Vous pouvez entrer. Il adore jouer aux « darts »... Entrez donc, je vous en prie, Jack.

Avec embarras, il passa le seuil, frotta ses souliers sur la carpe, s'écrasa contre un mur. La jeune femme le poussa dans un salon meublé rustiquement où il s'assit au bord d'une chaise. Mal à l'aise, bredouillant de vagues explications,

il sortit de sa poche son sac à finances et le posa sur une console.

— Là. Gardez-le, dit-il.

— Oh ! dit Joan, je vous remercie de votre confiance... Nous avons assez pour vivre... Je pourrais même rester oisive, si nous n'étions obligés d'entretenir une femme de ménage pour soulager maman...

Mme Bowes entra, portant un plateau, avec deux tasses en porcelaine. Jacques avait la sensation curieuse d'être reçu en étranger chez ses propres beaux-parents. Tandis que Joan beurrerait les rôties, il l'examina sournoisement. La robe courte laissait voir un mollet rond ; la taille était mince quoique bien prise, le buste très développé. Des manches ballon s'échappaient deux bras ronds troués de fossettes.

— Écoutez, Jack, fit-elle après un très long silence, je m'en voudrais d'être gênante. Donnez-moi la moindre somme, si vous y tenez ; mais gardez votre sac... J'ai tant à me faire pardonner déjà.

— Moi aussi, peut-être. C'est ce que vous pensez ?

— Oh ! non, je vous assure... C'est notre loi qui est dure. Nous n'avons fait que suivre la coutume.

— La nôtre vous paraîtrait sans doute difficile aussi.

Il sortait ses réponses machinalement, par politesse ; puis, il y réfléchissait et leur trouvait un air raisonnable.

— Je vous laisse tout... tout ce que j'ai pour racheter Roscogoz. C'est notre maison de famille. Je vous expliquerai au fur et à mesure...

Elle sourit en l'entendant parler d'avenir. Et

son minois au nez retroussé, aux yeux célestes, devenait agréable à regarder. Au moment de l'aurore, elle lui prit la main, appuya son épaule contre son bras ; mais Jacques était loin de désarmer.

— A bientôt, dit-il ; remerciez bien votre mère. Et le bonjour au papa... Attention à l'argent !

Une nouvelle semaine commença, durant laquelle, l'image de Joan Bowes poursuivit Jacques. A bicyclette, il pédalait pour la rattraper. Au bord du sommeil, à peine s'il pouvait la chasser. Elle se présentait toujours sous l'aspect d'une poupée vive au mollet tapageur. Là-dessus mille saillies plaisantes, mille raisonnements saugrenus. Et quand il voulait conclure, il devait avouer : après tout, elle n'est pas si mal... ou bien : c'est une ménagère... et encore : pour travaillante, je crois qu'elle est travaillante ! Ainsi, sans bruit, sans réclame, à l'usure, l'Anglaise rattrapait l'erreur que son père lui avait fait commettre et entraînait dans les sens de son mari. Un jour, il s'éveilla presque amoureux.

C'était un dimanche. Pour la troisième fois, il décida d'aller faire son versement à la « caisse Bowes », comme il se disait plaisamment. Sa toilette fut particulièrement soignée. Incapable d'attendre, il prit une messe rapide et marcha bon pas en sifflant un air de romance.

Sur le seuil du pavillon, la grosse voix d'Affern l'arrêta. Il avait oublié qu'il était absent seulement l'après-midi. Déçu, il retourna vers la grille. Mais à ce moment la porte de la cuisine s'ouvrit et le tonnerre tomba sur ses épaules.

— Hello ! gendre, où allez-vous ?

Jacques revint sur ses pas, mit un pied sur le premier degré du perron et se récria :

— Oh ! je ne suis gendre qu'à moitié !

Contrairement à son attente, Affern hennit tout joyeux :

— Comment, à moitié ? Que vous faut-il de plus ? Vous avez signé sur le registre français et trinqué verre contre verre.

— Et l'église ?

— Vous voulez aussi être unis par le pasteur ?

— Chez nous, fit gravement le Roscovite, on n'est proprement mariés qu'après la messe.

— Vous êtes un johnny papiste. Damn ! je n'y avais pas pensé.

Très ennuyé, le marin décida d'en référer à Madame Bowes. Jacques fut invité au repas. On parla de toutes sortes de choses et l'incident fut clos. Mais au dessert, très excité, Affern s'oublia à traiter l'invité de « gipsy¹ ».

— Pas plus gipsy que vous, marin, répliqua Jacques.

— J'ai voulu dire : johnny. Excusez-moi.

— Affern, voyons Affern ! geignait Mme Bowes. Ne le rebutez pas. C'est de bon cœur qu'il est venu.

— De bon cœur, par le ministère du consul !

— Si vous m'aviez laissé le temps de me reconnaître, protesta Jacques, on se serait arrangés, Joan et moi. A Roscoff où j'habite, on n'a pas l'habitude de sauter à la gorge des amoureux pour leur faire épouser les filles. On n'aurait pas fini ! Mais vous, vous pouvez vous vanter de m'avoir suffoqué !

— L'honneur anglais...

— Ouais, nous avons le nôtre, je pense.

1. Gipsy : bohémien.

— Pourquoi vous quereller. Ne revenons plus sur le passé, voulez-vous.

Madame Bowes avait beau faire tous ses efforts, Affern insistait sur le sujet scabreux. Jacques pensa que ses camarades avaient dû le moquer parce qu'il avait donné sa fille à un marchand ambulancier. Il en devint plus pointilleux. Mais vers la fin du repas, le mécanicien retrouva sa belle humeur et, frappant sur l'épaule du gendre, il assurait :

— Oui, vous avez été correct, Johnny, très correct. Encore un peu de whisky, mon garçon. C'est le repas de noces.

Joan qui avait été sur les charbons durant tout le déjeuner trouva un prétexte pour sortir.

— Venez me conduire, Jack, dit-elle.

Elle mit sur ses cheveux blonds un béret qui la rendait mutine. A peine dehors, tous les deux soupirèrent ensemble et ce fut un éclat de rire. Leurs jeunesse avaient trouvé un point commun ; elles s'émouvaient en se rejoignant. Très fier de la montrer ainsi pimpante, le fils de Pierre-Marie demande :

— Voulez-vous visiter *mon* magasin ; car, cette fois, je suis patron à mon tour et ça vaut tous les mécanos de chalutiers du monde.

— J'étais pour vous le demander, Jack.

Elle trottinait pour garder sa hauteur. Et lui, inconscient de son allure rapide, racontait en gesticulant les péripéties du métier. Déception : il n'y avait personne au magasin. Les ouvriers avaient dû aller rendre visite à une compagnie qui travaillait à l'autre bout de Grimsby. Jacques n'en fit pas moins les honneurs du magasin proprement dit, que Joan connaissait, de la resserre aux oignons, des chambres du pre-

mier étage... Dans la sienne, il pria la visiteuse de s'asseoir. Et il lui fit passer entre les doigts des photographies rangées dans une vieille boîte de papier à lettres.

— Ici ma mère et mon père, devant notre ancienne maison de Roscogoz... Celle que je dois racheter. Ça, c'est Loïse-Anna. Moi, un jour de noce. Encore moi, avec un ami.

La photo d'Annette Stéphan se présenta :

— Et cette jeune femme?

— Une amie de ma sœur.

Il la recueillit de sa main.

— Elle est jolie.

— Oui... Pas plus que vous.

Tranquillement, sans bruit, il déchira le portrait au fond de sa poche.

— Maintenant, dit Joan, je me sens un peu de votre famille.

— Dites : tout à fait.

— Non, pas encore.

— Quand, alors?

— Quand vous m'aimerez...

— Mais je...

Le parfum de ses cheveux grisait Jacques, il y égara ses doigts. Son autre main emprisonna le petit poing rond. Tout naturellement leurs lèvres s'unirent. Et il en fut comme de deux fiancés après des agaceries mutuelles.

Jacques ne put dormir une partie de la nuit.

Le lendemain, tout en vaquant à ses occupations, il se mit en quête d'un appartement. Il découvrit fort à propos deux pièces charmantes à deux pas du magasin. Aussitôt Joan en fut informée. Le mari impatient s'étonna des délais qu'elle sollicita pour la tapisserie, pour les meubles, pour l'installation d'un tub.

Le prochain mariage du patron faisait les frais des conversations dans la maison des johnnies. Pour la centième fois, Jacques répétait la manœuvre dont il avait été victime. Ainsi avait-il un prétexte pour parler de la « pauvre petite » que son bourreau de père avait poussée devant lui pour une action honteuse.

— J'ai été pris, quoi, il n'y a pas à dire.

— Ça ne s'est pas vu souvent, opinait Alan ar Big. Cependant, en Angleterre les femmes étant moins nombreuses que les mâles, quand elles peuvent vous mettre la main dessus, alors, mon vieux, on est refait.

— La gamine a jeté l'ancre, quoi !

— Bah! dit Jacques, on n'avait fait que de se promener un couple de fois ensemble et d'aller peut-être un coup à la maison quand le père n'y était pas... Croyez pas autre chose, les gars. Non. Rien entre nous...

— La loi anglaise veut que la fréquentation soit une promesse; tant pis pour celui qui s'y laisse prendre.

— Tu aurais pu me dire ça avant, Alan.

— Pourquoi n'es-tu pas allé vendre tes oignons ailleurs?

— Laisse donc, fit Alan, celui-là savait bien à quoi s'en tenir. Ce n'est pas un nouveau-né, ni la première fois que dans sa famille... Je m'entends.

— Ma famille...?

Très rouge, il haussa le ton.

— C'est pas parce qu'on a eu des malheurs. On est aussi fiers que d'autres... et honnêtes!

— Moi, j'ai rien entendu sur vous, déclara Hémon Boultois.

— Non, ni toi ni les autres; pour la bonne

raison, c'est qu'on ne peut rien dire, sinon que mon père est porté sur la boisson.

— Il ne l'a pas toujours été, Kou. Moi, c'est Yann Lom, le dernier baleinier de Roscoff, vous savez bien, qui m'en avait touché un mot. D'où qu'il le tenait? Est-ce que je sais, moi!

— Mais quoi, au fait?

— Vas-y voir.

— Quand on a commencé, on doit finir.

— Puisque tu me crois menteur.

— Et toi, Lom?

Le botteleur grogna, lança son mégot au loin, haussant les épaules pour toute réponse.

— Vous voulez savoir ce que vous êtes, gronda le patron : des chiens galeux! Je vous en ferai baver, moi...!

La colère enfin lâchée l'emportait au delà de toute prudence.

— Tas de langues fourchues, je dis! Il n'y en a plus, non, sur notre compte? Le père a fauté. Et après...? Moi et ma sœur, on est propres en tout cas. Qui est-ce qui a quelque chose à redire?... Vous avez toujours marché droit, vous autres? Vous avez bien de la veine!... Je n'ai pas peur de répondre de mes actes, en tout cas...!

Il souleva à bout de bras un sac d'oignons et le renversa avec une aisance remarquable. Les bulbes roux lui ensevelirent les pieds. Alan, qui avait bu lui aussi, ricana :

— Tu vas les arranger, tes oignons!

— Ce ne sont pas les tiens, *penn-couch!*

Jacques sauta sur son vieux camarade, le saisit aux épaules et roula par terre avec lui. Ils se cognèrent tant qu'ils écrasèrent quantité d'oignons. Batailles de jeunes chiens, fiers

de leurs muscles neufs. Les jambes battaient l'air, les bras se nouaient, se libéraient, trouvaient une meilleure prise et le cercle des johnnies applaudissait. Plus vigoureux, le patron eut le dessus. Enfin apaisé, il se leva en éclatant de rire.

— Sacré Alan, tout de même. J'ai failli avoir le dessous avec lui. Mousse! va chercher le litre de rhum. On l'a bien gagné.

— Où est la bouteille?

— Dans ma valise, sous le lit.

Il monta avec le gosse, lui confia la bouteille.

— Videz-la ; c'est mon jour.

Pour lui, fourbu, il s'allongea sur son matelas et dormit tout habillé jusqu'à l'aube du jour suivant. Descendu avant tout le monde, il lava à grande eau les saletés de la veille. Non pas devant la porte au risque d'offusquer les passants, mais près du fourneau, dans la cuisine dallée.

Lom arriva pour préparer le café. Les cancons étaient finis. Le patron conservait pour plus tard le venin qu'Alan avait déposé au fond de son cœur. Pour demain aussi, la femme si neuve qu'il ignore encore à quel point elle le tourmente déjà profondément. Pour demain, le mariage catholique. Aujourd'hui, c'est la campagne de vente, la « chine » qui continuent...!

Le béret sur l'oreille, il a lancé ses limiers sur la piste où il est impatient de courir lui-même.

— Allez, en route, les gars, et bonne chance!

— On est levés avec le soleil, Kou.

— Tant mieux si le mauvais œil est de sortie! C'est la prière que Jacques formule au fond de son âme. La certitude qu'elle sera exaucée,

lui redonne sa belle humeur et il se carre dans l'entrée du magasin, en chantonnant :

*C'est la fille de la meunière
Qui dansait avec les gars...*

— Lomig, commande-t-il au cuisinier, tu me feras une fricassée d'oignons pour m'apprendre à gâcher la marchandise en me battant avec ce fou d'Alan... et pour que rien ne se perde !

XI

— Bonjour, Madame. Des oignons ?
— C'est la troisième fois qu'on m'en propose, ce matin.
— Des oignons comme ceux-ci, certainement pas. Regardez leur mine.
— Merci. Je n'en veux pas.
— Vous serez donc la seule de votre rue à me refuser ma marchandise ?
— Tant pis !
— Trois étages qu'il m'a fallu monter pour vous atteindre.
— Voulez-vous une tasse de thé : vous ne serez pas monté en vain ?
— J'aimerais mieux que vous m'achetiez un couple, rien qu'un couple d'oignons... Mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas ? Une grappe. Je vous mets une grappe.
Jacques travaille avec un cœur étonnant. C'est qu'il n'a pas seulement à penser à lui ; mais encore à la femme qu'il traîne désormais accrochée à ses basques. Tant pis s'il prend des allures de mendiant ! Le fier Léonard s'absout en raison des mobiles qui le poussent et du fait qu'il est en pays étranger.
— Un bob trois pence la bundle... pour alléger ma charge, par pitié, Madame !
En sortant, le johnny réinstalle son charge-

ment, rétablit l'équilibre rompu et enfourche sa bicyclette. Le soir, il récapitulera le gain du jour, au milieu de ses employés. Tous sont excellents ; mais Hémon Boul tous, avec ses façons de butor, est le meilleur. Il vous enlève une affaire « en moins de rien ».

— Des oignons récoltés chez nous, sur la ferme. Comme conservation, c'est garanti... Thank you, Missis.

Quand il poussera la porte de son appartement, Joan aura le sourire, son sourire noyé qui fait chaud au ventre. Il jettera devant elle la feuille couverte de chiffres où il aura calculé son bénéfice.

Tard, le soir, elle l'attend dans le meublé, chambre et cuisine, où la jeune femme met de l'ordre et de la joie.

Ils ont été mariés par le prêtre catholique de Grimsby.

— Est-ce que nous passerons aussi par le temple? avait demandé Madame Bowes, comme s'il se fût agi d'elle.

— Mais, Dorothy, est-ce bien nécessaire? avait dit sur un certain ton le mécanicien du *Bilberry*.

La piété n'étouffait pas Affern. Il fréquentait seulement les clubs théologiques des carrefours et donnait la réplique aux glossateurs de la bible, quand il avait la tête un peu chaude.

La question avait ainsi été réglée en dehors de Jacques qui se prenait à espérer que Joan, dans le milieu roscovite, prendrait l'habitude de fréquenter Notre-Dame de Croas-Baz. N'aurait-elle pas l'exemple de cette compatriote charitable à qui « le clergé breton reconnaissant »

avait élevé un monument à deux enjambées de l'église : Miss Dorothy Swinburne?

Dans leurs relations, elle montrait une docilité affectueuse. Les après-midi dominicaux, elle se rendait au magasin ou bien recevait chez elle des patrons johnnies en visite à Grimsby. Les hommes faisaient un effort de galanterie pour parler anglais ; mais ils glissaient vite à la langue maternelle. Joan n'y voyait pas malice et se faisait expliquer certains mots :

— *Mamm... Marc'had mad... Benoz Doue... arabad eo*¹...

Les mots simples que les enfants apprennent sur les genoux maternels. Elle était fière de les répéter à Jacques, en tête-à-tête. Ainsi faisait-elle oublier la façon brusque dont elle l'avait capté. Cela n'allait pas toujours sans retours de rancune. Le vendredi surtout. Ce jour-là, Affern, descendu à terre, les poches garnies d'argent, le coffre plein d'alcool, passait inmanquablement à leur adresse. C'était la tempête qui entraînait avec le marin dans leur paisible intimité. On respirait seulement lorsque ses bottes faisaient craquer l'escalier pour la descente.

A force de tendresse, de petites attentions, Joan calmait le ressentiment de Jacques. Elle l'écoutait, en cousant sous le globe électrique, dévider l'écheveau de ses rêves.

— Le pays, tu ne le connais pas. Un beau pays, ma foi. Bien entendu, il faut s'y faire ; c'est comme partout. D'abord, les gens sont méfiants, à force d'avoir été trompés par les Parisiens et les estivants. Puis, on se connaît et on s'estime. Alors, tout est permis. Nous

1. Mère... bon marché... merci... il ne faut pas.

louerons une villa dans les Moguérous, Joan.

— Qu'est-ce que c'est que les Moguérous, Jack?

— Un quartier de Roscoff avec des maisons coquettes, toutes différentes les unes des autres, au contraire d'ici, avec un jardinet devant, clos d'un muret de pierres sans ciment. Au milieu de tout, des petits chemins où une personne seule peut passer avec une chèvre. C'est ça, les Moguérous.

— J'y serai heureuse avec toi, Jack.

— Mais ce ne sera qu'un arrêt, en attendant mieux. Le temps d'amasser l'argent nécessaire au rachat de Roscogoz.

— Qu'est-ce que Roscogoz?

— Un autre quartier de Roscoff, le plus ancien, avancé à la pointe de Roc'h Rqum... Comme tu prononces drôlement Roscogoes ! Au fond, ce que je te dis n'explique rien. Roscogoz, c'est surtout la maison de famille. Nous avons dû la vendre, parce que le père a fait de mauvaises affaires. Je la rachèterai un jour, je pense.

— Mais certainement, Jack. Parle-moi de tes parents.

— Mère est morte.

— Mamm en breton, n'est-ce pas?

— Oui, Mamm Jane.

— Tu prononces à l'anglaise.

— Son nom était anglais, donné par un parain johnny... Ma sœur s'appelle Loïse-Anna. Bien qu'elle ait fait ses études, elle est revenue à la terre.

— Et ton père, Jack?

— Mon père... Il a eu beaucoup d'ennuis et il boit pour les oublier.

— Lui as-tu annoncé notre mariage?

— On n'a pas le temps d'écrire dans ce chien de métier.

— Je croyais que... tu avais répondu il y a quelques jours à une lettre de ta sœur? Tu aurais pu glisser un mot...

Il l'aurait pu; mais il craint d'alerter Pierre-Marie. Loïse-Anna elle-même ne le met guère en confiance. Comment tourner ses phrases pour annoncer un fait qui l'a personnellement démonté par sa brutalité? Bien qu'il soit plus aisé d'écrire certaines choses que de les faire savoir de vive voix. C'est ce qui arrivera s'il continue de remettre sa confiance à chaque courrier.

— La prochaine lettre que j'écrirai, ce sera pour leur faire part de notre mariage, Joan.

Le temps passe. Déjà la mi-octobre. Bientôt, sous les cieux tourmentés du Léon, les cimetières se garniront de chrysanthèmes amenés par charretées. Le culte des disparus (qui est aussi celui de l'amour-propre des vivants) fleurit le champ du repos au-dessus duquel le firmament balance ses buées froides, ses grisailles tendues ou effilochées, ses libéras de couleurs et son encens violet. Toussaint. Trêve d'au moins trois jours aux soucis d'argent que l'on voit d'un bout de l'année à l'autre courant sur les routes à l'amble des postiers ou au ronflement des moteurs de camions bondés d'artichauts et de pommes de terre. Triduum où seules voyagent les fleurs et les paysannes endimanchées relevant leurs robes par précaution; où la blanche draperie des chrysanthèmes appelle les bénédictions d'en-haut.

C'est novembre. Le mois noir. En Angleterre, première chute de neige. Le visage de Joan a multiplié ses rousseurs. Au travers des

yeux bleus, tremble un biseau gris. La poitrine ronde sous la robe s'est gonflée d'une sève plus abondante. La vie apparente prépare dans le secret l'éternelle Vie.

— Jack, mon amour, tu n'as pas encore écrit.

— Demain, Joan, je suis trop las ce soir, demain.

— Demain, tu auras plus de travail qu'aujourd'hui et moins de temps c'est probable.

— Ah! la paix, avec tes...!

Il s'arrête. Les narines roses ont frémi et les lèvres mordues saignent sous le blanc des incisives. Une femme qui pleure, cette faiblesse qui se rend avant d'avoir été abordée, c'est le spectacle le plus insupportable pour qui se bat contre toutes les forces hostiles de l'existence. Bon Dieu! que ne sait-on rester garçon quand on a cette fortune plutôt que de se fourrer dans cette sacrée aventure! Ils sont payés cher les moments d'abandon qu'il a goûtés. Plus tard, Roscogoz reconquis à la force des poignets, il aurait épousé n'importe quelle héritière de Saint-Pol ou de Santec, quoique ces filles aient mauvaise réputation auprès des Roscovites... Il aurait été riche au lendemain de la noce... Maintenant, il devrait besogner pour nourrir femme et enfants. L'idiot, qui avait renoncé à la brune Annette pour tomber dans ce piège grossier!

Un regard sur Joan et tout son fiel se dissout. Déjà le poigne le remords. Comment en vouloir à cette créature si fragile et si puissante à la fois? Si elle veut seulement lever le nez de sur son ouvrage, il partira à la débandade. Alors, pourquoi cette révolte intérieure qui n'aboutit à rien?

Et puis, elle est si peu en cause. Le coupable,

c'est Affern. C'est à Affern qu'il doit en vouloir. Lui seul a machiné le complot, tendu cette embûche, contraint Joan à jouer son rôle dans la comédie du consulat.

Maintenant que tout est accompli, il serait plus simple de se laisser, ainsi qu'un nouveau-né, langer par cette tendresse ardente, endormir, bercé dans cette chair profonde.

— Demain, c'est promis, Joan, j'écris à mon père.

Et sa lettre enfin est partie, datée du 8 novembre. « C'est peu que je t'envoie, mais vous ferez dire une messe et un service pour notre mère avec. Elle aurait compris, elle, ce que je viens vous dire. Il me semble qu'elle lit même ce que j'écris en ce moment... » et il glisse son aveu par cette brèche qu'il a pensé ouvrir en leurs cœurs.

Maintenant, longue est l'attente. La mauvaise humeur revient plus fréquemment. Heureux que les jours soient si remplis. Durant qu'il fend l'air, le « briseur de sonnettes » n'a de temps pour réfléchir que celui qu'il met pour franchir un carrefour. Le soir, l'argent accapare son attention. Il rentre par les mains calleuses des employés, ponctuel et grave, ainsi qu'un ouvrier modèle, sa journée faite. Et l'on s'attelle à la préparation des paquets d'oignons pour le lendemain... La nuit est là, claire ou sombre, quand Jacques rentre chez lui. Les pieds au feu de bois, la pipe entre les dents, il se récréé en écoutant le compte des menus faits composant la tranche quotidienne de vie d'une Anglaise de la classe populaire dont tout l'effort pourrait plutôt être de se laisser chérir en silence. Car, chacun pousse son égoïsme dans les jambes du

voisin. Chaque personnalité tend à étouffer les autres de ses préoccupations obtuses, par malice ou par absence d'intention, ce qui revient au même.

Jacques entend le bavardage, les yeux perdus sur une image d'un bonheur discret. Plus que les mots, la chaleur et le confort renouvellent le miracle de son voluptueux enfoncement dans la couette d'une paix et d'un sommeil également réparateurs.

La lettre est venue. Elle est là, étalée sur la table. Joan a passé le doigt sur ces caractères étranges et son museau jaunet s'est dressé plein d'interrogation vers son mari :

— Jack, dis-moi, comment ton père a-t-il pris notre mariage?

— Mal.

Dans le visage osseux où se marque la fatigue, le front offre sa portée de rides. Le bel animal dressé pour les exercices de souplesse, a brusquement perdu son ressort.

— Mais... Jack, notre famille est honorable...!

— Oui, je sais.

— Et je t'aime.

— Oh! ça...

— Eh bien quoi?

— Il s'en moque.

— Tu étais libre d'épouser qui tu voulais.

— Libre...? Chez nous, on n'est jamais libre tant que le père vit. C'est lui qui représente les anciens, ceux qui veulent le bien des vivants malgré eux, avec toute leur expérience de morts... Loïsna écrit qu'il s'est mis en colère comme jamais il n'avait fait encore. Il a piqué une crise... congestion ou autre.

— Il aurait désiré que tu épouses une compatriote?

— Oui. Il m'avait mis en garde contre les Anglaises.

— Alors, pourquoi venais-tu te promener avec moi...?

— Oui, pourquoi? Je me le demande.

— Mon Dieu! Père a eu tort de m'entraîner chez le consul. S'il m'avait écoutée, maman aussi le disait... Je ne voulais pas, moi; non, je ne voulais pas...!

Encore les larmes. Toujours cette grimace qui lui met le visage de travers, comme Jacques s'en fait à part soi la réflexion. S'il pouvait lui crier: « Tais-toi donc! Si tu voyais ce que tu es laide! »

— Ce qui est fait est fait, dit-il simplement. Vivre avec une dette d'honneur, je n'aurais pas pu.

— Tu l'aurais ignorée, et tu aurais vécu heureux.

— Et Notre-Seigneur, lui, l'aurait sue. J'aurais payé pour une faute méconnue et quand je serais mort, tous ceux de ma race n'auraient pu me retenir au bord de l'enfer... Ici, on ne comprend pas ces choses-là. Mais, chez moi, il y a des gens qui ont eu la malchance après eux l'existence entière. Sans raison. Ou plutôt, il y en avait une, secrète. Ils avaient péché...! Le mauvais sort, qu'est-ce que c'est, pour nous? Une mauvaise conscience.

Joan frissonna.

— Crois-tu que je pourrai vivre à Roscoff?

— Oui donc, répondit Jacques en souriant, ce n'est pas plus terrible qu'ailleurs, sauf que la vie de l'au-delà est mêlée à celle-ci. Partout

c'est la même chose ; mais on n'y prend pas garde. C'est la seule différence entre ton pays et le mien. S'il y a quelque chose à payer, mieux vaut que ce soit tout de suite plutôt qu'après. Le mal d'ici-bas, la mort le termine ; tandis que de l'autre bord, on ne sait pas pour combien de temps on se charge... Le recteur nous répétait assez cela au catéchisme.

— Au catéchisme, Jack ?

— Oui... Mais j'explique très mal. Si Loïсна, ma sœur, était ici, savante comme elle est, elle t'enseignerait merveilleusement.

— Je n'oserai jamais aller la voir, si votre père est là.

— Nous la rencontrerons sur la dune, avec Armelle Kéralas.

— Qui est Armelle Kéralas ?

— Une infirme qui a une âme si belle qu'on dirait une visitation du Christ.

— J'imagine qu'elle porte une capeline noire, pareille à celle de nos dames de l'Armée du Salut ?

— Pas du tout, Joan. Elle porte des cheveux très blonds et rien dessus que l'air et le soleil.

Il riait à ces évocations, oubliant jusqu'à la colère du vieux père. La chaise rapprochée du feu, il s'étira dans son confort. Son intérieur lui parut tout à coup paradisiaque en comparaison de la maison du Laber et les éclats d'Affern étaient de douces plaisanteries en regard des colères de Pierre-Marie Castel.

La campagne de vente des johnnies touchait à son terme. Par trois fois, Jacques avait envoyé des mandats à Marie Johnniguet pour l'expédition de nouvelles quantités de marchandises. Quatre-vingts tonnes d'oignons ven-

dues. A peine restait-il de quoi tenir quinze jours. Une bonne conservation avait réduit la perte au minimum. Tous frais couverts, Jacques pouvait compter sur trente mille et quelques francs de bénéfice net, ce qui était satisfaisant pour un essai.

— Nous louerons un pavillon dans les Moguérous, Joan.

La perspective d'une installation au pays se rapprochait. Malgré le souhait exprimé par les Bowes de voir leur fille unique passer avec eux le Christmas, Jacques avait décidé de rentrer dès l'épuisement de sa provision d'oignons. Il n'avait pas eu tant de peine durant six mois pour ramasser ses billets de banque et les gaspiller ensuite dans l'oisiveté. Sans répit, il voulait s'embaucher outre-Manche chez un expéditeur de légumes, Sévère ou un autre. On ne toucherait pas à l'argent anglais qui servirait à couvrir les avances de la prochaine saison, le surplus étant placé à forts intérêts... Premier pas vers le rachat de Roscogoz.

Le salaire d'emballer suffirait à faire vivre la femme et l'enfant qui allait naître.

— Plus tard, Joan, nous nous rattraperons des privations de nos débuts. Nos enfants seront riches...

— Oui, Jack.

Joan, c'est un vrai miroir à paroles. Et cependant, ce n'est pas absolument comme si l'on n'avait pas d'autre interlocuteur que soi-même. Elle réchauffe les mots, condense les idées. Jacques y voit plus clair quand il a frôlé d'un regard la transparence bleutée de ses prunelles. Sa confiance en l'avenir est incarnée dans cette plénitude charnelle. Sans ce visage poupin, ses

projets ne rebondiraient pas, gonflés d'heureux présages. En temps ordinaire, c'est une affirmation d'optimisme.

— Joan, Joan, il y a encore du bon temps !

— Certainement, mon johnny.

— Et comment appellerons-nous le bébé ?

— Mais... petit Jean, pour qu'il soit marchand d'oignons plus tard.

— Sale métier. Je le veux instituteur, comme mon ami Le Ruz, un gars de ma classe qui avait mis de l'argent de côté en faisant le johnny et qui s'est ainsi payé des études à l'école normale... ou bien officier de marine, qu'en dis-tu, Joan ?

— Cela fera plaisir à son grand-père Bowes.

Elle est tranquille, la fille du pêcheur, sa partie est gagnée pour longtemps.

XII

Loïse-Anna avait vécu des heures pénibles. Ses efforts physiques payés par des bénéfices palpables, elle les avait doublés d'efforts spirituels sans récompense. Son argent, chèrement acquis, elle avait dû le défendre contre la convoitise de son père. Toute une longue période, il n'avait pas dessaoulé. Les débitants de boissons lui avaient fait crédit en raison des assurances qu'il donnait d'avoir plus de bien qu'il n'en mangerait jusqu'à la fin de ses jours.

— Mes enfants remontent le courant. Vous verrez d'ici peu.

Ce qu'on avait vu, c'était son visage perdant peu à peu toute trace d'intelligence. Le front, dégarni laissait s'effiloche de longs poils blancs. Les yeux bleus n'étaient plus que des pastilles opaques. La passion avait envahi tout l'être et elle débordait au dehors, cherchant de nouvelles proies.

Lasse d'inventer des cachettes dont aucune ne lui paraissait assez sûre, Loïse-Anna avait fini par confier son magot aux Kéralas. Là du moins, il n'irait pas fouiller ; mais la moindre pièce de monnaie oubliée sur un meuble tentait l'ivrogne. Il allait jusqu'à retourner ses poches de tablier visiter son sac à main, quand elle était sortie. Lorsqu'il n'avait rien découvert, les coups pleu-

vaient. Plus forte que lui, la jeune fille aurait pu riposter, si elle n'avait craint de retrouver dans la colère son geste meurtrier qu'un démon mal exorcisé tenait en réserve dans le fond de sa chair. Là résidait le pouvoir de Pierre-Marie. La première fois qu'il avait levé la main sur elle, il s'était attendu à une riposte. Étonné de ne rien trouver, il avait osé abattre le poing. Et dès cet instant, Loïse-Anna lui avait été livrée.

Quand le dégoût la submergeait, elle se sauvait chez les voisins. Armelle la rassérénait de ses caresses. Depuis l'automne, la petite tuberculeuse ne quittait plus le lit, s'éteignant doucement, sans souffrance.

Parfois, quand elles causaient, les vieux déjà endormis, un grattement se faisait entendre contre la porte.

— Voilà Camig, disait Armelle. C'est son heure.

— Tu rêves !

— Oh ! non, je reconnais sa façon. Va voir, si tu veux.

Loïse-Anna ouvrait la porte, ne découvrait rien, sauf, sur le seuil, un papier sale dans lequel l'innocent avait enveloppé quelques ormeaux, des huîtres ou des palourdes, toute sa pêche.

Au sortir de la maison des Kéralas, saisie par l'humidité glacée qui est si pénétrante en Bretagne, serrant entre ses bras les pointes de son châle, la jeune fille pouvait être abordée par une ombre semblable à une coagulation des ténèbres devant elle.

— C'est toi, Camig ? Tu m'as fait peur, assoti !

— Le diable est au château du Laber, Loïse-Anna. Regarde les âmes qui tournent autour du pignon.

— Les âmes... ? Ce sont des mouettes, mon pauvre garçon.

— Non, non. Je les connais par leur nom... Il n'y a rien à craindre avec moi, Loïse-Anna.

— Qu'est-ce que tu cherches, le soir, comme cela ?

— Je viens écouter son respir.

— Allons, faisait la jeune fille en frissonnant, laisse-moi regagner ma crèche.

— Tu sais : si elle vit, laid comme je suis, elle ne m'aimera pas. Elle gardera ses yeux pour ton frère... Mais dans la mort, qui donc fait attention à la beauté et aux sous ? A moi qu'elle sera pour alors... à moi tout seul.

— Tais-toi, mauvais oiseau.

— Elle le sait bien, elle aussi ; c'est pourquoi elle retarde de partir.

— Pourquoi lui apportes-tu de quoi la retenir plus longtemps : tes fruits de la mer, chaque soir, près de sa porte ?

— Chut !... pour qu'elle se souvienne de moi parmi les âmes...

Brusque, il s'enfuyait ; c'est-à-dire que la nuit se dédoublait devant Loïse-Anna, soudain lavée de pluie dure jetée à poignées par le vent d'Ouest. Elle pouvait poursuivre son chemin, les oreilles attentives au bruit des pieds nus pataugeant dans les flaques, au cri aigu lancé par cet être fantastique pour faire écho à celui des oiseaux de mer.

Elle n'était qu'à moitié rassurée de savoir que Camig dormait dans le paillet des Le Bot. Plusieurs fois, les propriétaires l'avaient chassé à fourches hautes. Bien entendu, on ne l'aurait pas frappé... un innocent ! Le drôle en profitait. Laisant son père seul dans sa mesure, il venait

prendre sa garde sacrée. Et la fille de Pierre-Marie n'était pas éloignée de le croire un des serviteurs visibles de l'Ankou, la personnification bretonne de la Mort!

Dans la journée, le Père Antoine venait parfois en visite. Loïse-Anna apprivoisée l'abordait pour lui demander son opinion sur la malade. Au chevet d'Armelle, le capucin se montrait familier. Et l'ancienne pensionnaire des Dames Blanches, imaginant qu'il parlait surtout à son intention, se laissait aller à des confidences. La main du religieux était plus ingrate que celle d'Armelle; mais sur certaines démangeaisons, elle faisait merveille.

D'elle-même, un matin qu'on avait vu la jeune tuberculeuse glisser dans une froide inconscience, elle était allée jusqu'au monastère du Figuiér.

— Je voudrais voir le Père Antoine... Père! Père!

— Qu'y a-t-il, Mademoiselle Castel?

— Armelle va mourir.

Durant le chemin, à mots hachés, ils avaient agité des questions éternelles : misère... évasion... rachat.

— Il faut, disait le moine, que certaines âmes paient pour les autres. Le sacrifice des meilleurs est la seule compensation aux crimes du monde... Les agneaux blancs de la Bible... Dans nos instants de bonheur, est-ce que nous pensons aux victimes souvent volontaires, qui nous les ont mérités?... Si un jour vous êtes heureuse, Loïse-Anna, vous le devrez à cette période qui vous semble si épouvantable... et peut-être à cette agonisante dont on ne surprend jamais la moindre plainte?

Ce fut une alerte, rien de plus. Armelle eut après cela un regain de vitalité. Elle se leva. On eut huit jours de fol espoir durant lesquels Camig disparut. Puis elle s'alita de nouveau. Et l'innocent revint à sa chimère, de jour en jour plus proche de la réalité.

— A moi qu'elle sera, Loïse-Anna. Pas à ton frère, c'est sûr!

— Mon frère... Dame, il est marié!

Il était parti aussitôt dans la nuit brillante d'étoiles, poussant des cris d'une joie délirante, les mains gesticulant au-dessus de son crâne hirsute et exécutant des passe-pieds grotesques.

— Tu ne diras cela à personne plus : c'est un secret.

— Non, non, elle ne le saura pas, Loïse-Anna... Mais après, oui, elle saura tout!

L'amour allait bien profond dans cette âme qui lui inspirait de telles délicatesses. La jeune fille en fut remuée. Le matin, elle avait reçu la lettre où Jacques relatait son mariage remontant à quatre mois déjà. Elle avait pleuré. Depuis que la charge de la maison lui incombait, elle avait été soutenue dans ses malheurs par un idéal. La décision de son frère, si elle ne l'abattait pas complètement, le découronnait. Ah! le père allait être content, lui que le chagrin des autres mettait en joie!

Il rentra le lendemain, au petit jour, droit sur ses jambes; mais raide comme un mât.

— J'ai reçu une lettre de Kou.

— J'ai faim! dit-il, sans paraître avoir entendu.

Pierre-Marie alla au foyer, souleva le couvercle noirci de la cafetière d'émail.

— Il m'annonce qu'il s'est marié...

La main raboteuse et violacée lâcha l'objet qui tomba sur la pierre avec un bruit fêlé.

— Ma-rié? répéta-t-il hébété, et avec qui, je voudrais savoir?

— Une Anglaise, puisqu'il est en Angleterre... Joan Bowes qu'elle s'appelle.

Par un mimétisme de pure convenance, elle avait adopté la tournure de phrase bretonne.

— Boss, de Grimsby? interrogea le vieux.

— Oui, son père serait...

Pierre-Marie ôta sa casquette, fit le geste de chasser un frelon. Ses sourcils se haussèrent sur son front et, au creux des orbites, zigzagua un éclair.

— Tais-toi, n... dié! Ou je te tue! Son père... son père...

Malgré la menace, Loïse-Anna avança le buste, pour recueillir elle ne savait quelle confiance sur le point de s'échapper. Mais le vieux serra les mâchoires, poussa un gémissement profond ainsi qu'un soupir et ploya sur les jarrets. La terre le reçut inanimé. Loïse-Anna se signa; puis, aisément, elle le traîna jusqu'au banc-coffre et le hissa dans le lit clos. Cette nuit, au moins, elle dormirait tranquille et au chaud!

Maryvonne appelée, déclara, tout comme la première fois, qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre. Et la rude paysanne attendit en vaquant à ses occupations. Tandis qu'elle charroyait son goémon et l'épandait sur le sable roux, son esprit labouré de pensées tranchantes germaît des songeries que ferait éclore la nuit.

La nature robuste de Pierre-Marie le ramena des confins de la vie. Il ne fut point surpris de voir un jour entrer dans son taudis la robe de bure du Père Antoine. Comme s'il avait eu suf-

fisamment d'étonnement au dedans de lui-même pour être insensible à ceux du dehors.

— Salut, père Castel.

— Et à vous.

Il le connaissait depuis les temps.

— On ne voit plus votre fille. Est-ce que ça n'irait pas? Mais, c'est vous qui êtes malade? Ah! ah! petit père, vous avez trop couru l'alambic! Un verre ça tue le mal; mais beaucoup de verres le créent. Je reviendrai voir de temps en temps comment vous vous portez et je vous apporterai un doigt de quelque chose, si vous avez été sage...

Puis, en breton, car il était natif des montagnes où les hommes se couvrent les épaules de peaux de chèvres aux poils semblables à ceux qui pendaient à son menton, il poursuivit :

— Du *strob-jakez* pour vous remettre debout!

Il revint, en effet, sortit de sous sa robe un flacon de rhum blanc. Pierre-Marie en grogna de plaisir. Après le départ du capucin, il demanda à être relevé sur son oreiller. Son haleine passa sur les yeux de Loïse-Anna.

— Vous puez l'enfer.

Elle sentit se briser en lui sa méchanceté. Il fut entre ses bras aussi docile qu'un enfant, la tête penchée sur son épaule. Dans un murmure, elle entendit :

— La paix...

— Que dites-vous?

— Rien.

En regardant de plus près ce masque émacié, Loïse-Anna eut une révélation. Sous l'œil, la tache brune... Eh bien, c'était là que gisait la marque démoniaque. Si on pouvait l'effacer comme s'éliminent les points blancs venus dans

l'épaisseur des ongles et dont on prétend qu'ils sont les signes du mensonge, la possession de Pierre-Marie serait anéantie. Et Loïse-Anna n'aurait plus le poing attiré par cette cible; car c'est bien là qu'elle a visé, autrefois...

— Quelles idées vous faites-vous! s'était écrié le Père Antoine lorsqu'elle avait fini par lui avouer sa découverte.

Pourtant, de toute son âme de Léonarde, elle y croyait, d'une foi enfouie sous les âges et la race... aussi sûre qu'elle l'était d'être épargnée par l'amour égoïste et brutal d'un homme.

Récemment encore, elle avait repoussé les avances très franches du neveu des Kéralas. Elle valait mieux! Les Kéralas, c'était depuis toujours de la graine de misère... Cela tourne en rond dans sa médiocrité, incapable d'une hardiesse pour en sortir. Les Castel, c'est autre chose. Malgré leurs tares, ils ont un passé, et, demain, ils auront un avenir.

Rien cependant ne semble favoriser la jeune fille. Son temps libre — si peu — en dehors des travaux de la ferme, de la maison, elle doit le partager entre ses deux malades.

Loïse-Anna a attendu le sommeil du père pour se glisser dehors. Discrètement, elle a poussé la porte des Kéralas...

— Armelle... dors-tu?

— Non. Je t'espérais.

Guidée par le rougeoiement des braises, elle s'est dirigée du côté du lit bas où Armelle couche. La petite est gaie ce soir.

— Nous arrivons à *Nedeleg* (Noël), Loïse-Anna.

— Oui. Il y aura une belle crèche à Notre-Dame de Croas-Baz.

— A la chapelle du Laber aussi.

— Qu'attends-tu dans tes sabots?

Armelle rit doucement :

— Un voyageur qui a promis de venir me chercher... Elle dit et sa voix se perd dans les cavernes de ses poumons malades. Loïse-Anna est très émue. Elle se souvient des recommandations du vieux Kéralas : « Tu devrais bien lui ôter cela de la tête... »

— Mais, pourquoi?

— Parce qu'un jour, ça lui fera du mal. Les gars, on sait bien, un mot ça ne leur coûte guère. Mais ça va loin avec les filles, pas vrai?

— Vous avez peut-être raison, Kéralas.

Doucement, Loïse-Anna s'empare de la main de la malade et essaie de la convaincre de l'insincérité des garçons.

— Ce serait tout autre, oui, Loïse-Anna; mais celui-là est un dans son bon sens. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux qu'un innocent?

— Certes, Armelle.

— Eh bien, j'ai un fou qui tous les jours m'apporte son présent.

— Mais... pour qu'il t'emmène, il faudrait que tu sois remise?

— Dès que je le verrai, la maladie me quittera... J'attendrai le temps nécessaire, sois tranquille, ma Loïse.

Est-ce le moment de lui révéler le mariage anglais? Non. Elle vit de sa chimère. Si on grattait seulement l'écorce du bout du couteau, l'arbre des rêves tomberait et il ne faut pas qu'Armelle quitte encore la terre.

— Est-ce qu'il parle de moi dans ses lettres, Loïse-Anna?

— Oui, bien sûr.

— Mais vrai?

— Il y a toujours un passage qui te concerne.

— Alors, tu vois... Il viendra... il viendra bientôt, voici *Nedeleg*!

— Certainement... Armelle.

Honteuse de sa duperie, Loïse-Anna se tourne pour moucher très fort l'émotion qui lui chatouille le nez et les yeux.

Ce qu'elle redoute précisément, elle, c'est ce retour dont son amie fait sa nourriture. Demain, deux corps s'affronteront avec leurs oppositions; deux tempéraments réagiront en sens parfois opposés et les caractères s'aigriront. Plus encore que de leur fait, une présence étrangère les dressera en ennemis frère et sœur.

Une lame froide lui traverse les moelles, le soir où Camig lui annonce :

— Kou est de retour... Je l'ai vu, Loïse-Anna.

— Tu l'as vu où ça, Tête molle?

— Dans les Moguérous avec une.

— Dans les Moguérous... Sa femme, pardi!

Elle sait que c'est son rêve à lui, d'habiter une maison dans les Moguérous, comme un retraits de la douane ou de la marine. Voilà l'ambition de Kou Castell! Une femme et quatre murs pour y vivoter! Si encore c'était un but provisoire, en attendant Roscogoz. Mais Loïse-Anna a bien peur qu'il ne s'y tienne en définitive.

Tant pis, ce sera elle qui endossera les responsabilités. De gré ou de force, avec ou sans sa femme, elle ramènera l'égaré dans la maison de famille.

— Eh bien, Camig, si tu le rencontres encore, tu lui diras que j'ai besoin de le voir.

XIII

Joan avait rangé son trousseau dans une malle d'osier. Madame Bowes était sortie de chez elle pour aller surveiller les préparatifs du départ. Elle n'en finissait pas de gémir, reprochant à Affern absent sa cruauté, ce qui exaspérait Jacques au plus haut point. Il aurait préféré le tempétueux marin à cette fontaine parlante; au moins jetait-il la vie autour de soi comme un soleil d'artifice ses bluettes de feu. Contre les gémissements de la lymphatique Dorothée, en revanche, il n'y avait aucune sauvegarde.

Heureusement, le marin du *Bilberry* fut présent pour les adieux. Très digne, malgré les nombreux alcools absorbés, il dit à Jacques :

— Johnny, souvenez-vous toujours que, sur le quai de cette gare, je vous ai confié ce que j'ai de plus cher au monde...

— Hi, hi, sanglotait Dorothée.

— Taisez-vous, chère amie! Et vous, breton, ne trompez pas la confiance qu'un père et une mère ont mise en vous!

Joan pleura sur l'une puis sur l'autre épaule, et, pour finir, sur celle de son mari. A la manière de certaines fleurs, elle prenait le ton des êtres placés à côté d'elle. Ainsi, le train parti, elle rit des propos d'Alan et de Lom tout à la joie de regagner le pays. On descendait par fer jusqu'à

Southampton d'où l'on atteindrait Saint-Malo par le steamer.

Durant la traversée, la jeune femme eut à souffrir du mal de mer. Soutenue par Jacques, elle restait indifférente aux efforts des johnnies pour l'égayer. Insensible à ce qui n'était pas promesse de prochain atterrissage, elle se raccrochait aux moindres encouragements des passagers :

— Bientôt... bientôt.

Dans le crépuscule sanglant d'une belle fin de journée du *miz kerzu* (le mois très noir) la bosse mitrale de la cité corsaire se haussa sur l'horizon.

De nouveau, les cahots du chemin de fer, les monotones coupures des poteaux télégraphiques derrière les vitres embuées. Pour Joan : le rétrécissement de son univers, maintenant limité, par l'emploi d'une langue étrangère, à ces quelques compagnons, étrangers eux aussi ; mais qui, à ses yeux, étaient encore saupoudrés comme d'un pollen anglais et savaient par galanterie lui adresser la parole, dans son idiome. Des intonations mal aiguillées barbotaient dans ses oreilles puis ressortaient, sans avoir trouvé le chemin de son intelligence. Qu'elle essayât le carreau, son regard était aussitôt offusqué et intéressé à la fois par un autre inconnu. Et son âme isolée retournait sans cesse vers les repères familiers, le nid tiède, dans la patrie abandonnée.

Roscoff... ! Enfin ! Joan regarde de tous ses yeux ; mais les curieux bâtiments de la gare l'étreignent, quoique avec une certaine cordialité, dérobant la ville et son panorama. Sur la place extérieure, un coup de vent apporta l'odeur des goëmons. Enfin, une vieille connaissance. La

poitrine de Joan se dilata à ce souffle un peu âpre qui lui rappelait Grimsby.

Ils se hâtèrent, Jacques et elle, vers Pontigou. On déposerait les paquets chez Miliou-Va-Noun, en attendant de trouver un logement. L'ami n'était pas rentré, certainement ; puisque l'employé qui avait retenu ses billets, à la gare, lui avait jeté :

— Salut, mon gars. Vous n'êtes pas en retard. Les premiers même, il me semble bien.

Tant mieux ! Jacques éviterait à sa femme la curiosité blessante d'Annette Stéphan.

On les reçut bien. Le beurre et le lard, sur la table ; le café servi dans des bols aussi profonds que des soupières. Joan fut entourée d'attentions et de sourires. La mère et les deux sœurs de Miliou s'empressaient pour lui être agréables et l'Anglaise se réchauffait à cet accueil si différent de l'affabilité britannique.

Quand elle sortit, le soir, pour traverser Roscoff, aux côtés de Kou attelé à une voiturette où s'empilaient leurs bagages, précédée d'une renommée insoupçonnée, elle souriait aux toits bleus penchés vers sa petitesse avec des intentions bénignes, aux pignons couronnés de nuages blancs formant l'arrondi d'une coiffe pareille à celle de Madame Prigent.

De la rue principale, par des venelles entre les maisons mal rangées, la vue s'échappait sur le port : c'était la même eau grise qu'à Grimsby, fourmillante d'épaves, léchant les grèves inclinées. Sur le rond-point où s'élevait le Café du Port, des pêcheurs en vestes rouges, chique au bec, béret sur l'œil, devisaient interminablement. Un vieux à barbe blanche tranchant sur le vêtement de couleur crue, ravaudait son

filet pendu au mur d'une maison de transit.

— Ah! te voilà de retour, Kou?... Ta fiancée? Le bonjour à vous deux.

Marie Johnniguet avait aperçu son obligé. Elle vint sur le pas de sa boutique.

— Ma femme, si tu veux, répondit Jacques à l'ancien.

— Ah! ah! entonna la débitante, mes compliments, Kou Castel, tu mets les bouchées doubles : l'amour et l'argent...? Tu reviens par beau temps.

— Je suis parti avec, je le ramène.

— On te verra bientôt?

— Dame, faudra bien faire le repas, Marie.

Les roues du véhicule faisaient un bruit infernal sur les pavés. Jacques tourna brusquement pour abandonner la voiturette dans un cul-de-sac. A bras, il colporta les bagages jusqu'à une maisonnette sans étage, simple rez-de-chaussée surélevé au fond d'un clos, dans les Moguérous. Du perron, en se retournant, Joan avait Roscoff dans les prunelles et, dressée au-dessus des toits disparates, la tour carrée du phare. Elle eut l'impression que celui de Grimsby l'avait suivie jusque là, les jambes un peu usées par la route.

Jacques faisait le tour des pièces.

— Ce n'est pas mal... Ici, nous mettrons l'armoire, le lit plus haut. Le buffet...

— Mais nous n'avons rien de tout cela, Jack?

— Ils vont arriver dans un instant. Des meubles de location, tu penses, pour débiter. Après, j'en ferai faire par Jopic : un fameux menuisier!

— Je suis étourdie, Jack.

— Et dans le jardin, tu vois, je mettrai des

carottes et des pommes de terre. Quelques oignons aussi, bien sûr...

— Ce sera ker-Johnny, acquiesça Joan emportée par son enthousiasme.

— Dommage que la famille soit si près!

— Oh! ne dis pas cela.

Elle s'insurgeait, étant encore sous l'impression atroce de la séparation.

— Tu ne sais pas...! appuya Jacques. S'il n'y avait que ma sœur, je retournerais à la maison; mais...

— Tu t'en faisais une joie, là-bas, de revoir ton monde?

— Là-bas... là-bas, bien sûr! Les choses n'ont pas la même touche qu'ici. C'est toujours plus beau. On s'imagine que tout est changé parce que soi-même on a bougé de place; mais quand on rentre, on est forcé d'en rabattre.

Joan le trouva vulgaire. Elle lui pardonna cependant pour sa souffrance visible. Peut-être le pays requérait-il cette dureté? Ce qu'elle en avait aperçu était bien austère : des pierrailles et des landes.

— Oublie cela, Jack!

Elle se haussa jusqu'à lui, câline et son petit corps plus rondelet qu'à l'ordinaire se creusa une place dans celui, osseux, de l'homme. La caresse monta jusqu'à ses tempes, redescendit, brûlante ainsi qu'une lave, emportant ses impatiences, ses rebuts, ses déceptions du premier contact.

Camig avait donc rencontré Jacques. Un *manniquin*, de sa fabrication au bras, il s'en allait, criant :

— Des moules vous aurez, bonnes gens? Il m'en reste et pas chères..., des ormeaux, des bigornes, des étrilles...!

Dès qu'il aperçut le frère de Loïse-Anna, il s'esquiva par une ruelle. Une seconde fois, même dérobade; mais avec une intention plus formelle. Il ne tenait nullement à s'acquitter de la commission que la fille du Laber lui avait confiée. Attirer le johnny auprès d'Armelle. Non, jamais!

Cependant Jacques s'arma de courage et prit un jour par la route de Santec jonchée de goëmons fous. Un vent vif soufflant du suroit bénissait les têtes des arbustes perchés sur les talus, sabrait le visage par rafales et l'eau du trait frisée à rebrousse-poil s'en allait vers sa retraite bi-quotidienne. Sans attendre l'assèchement des vases, les pigouillers faisaient entrer leurs charrettes boueuses dans la mer, les longs râeaux en travers des ridelles, leurs dents effrayantes mordant le bois.

La touffe sylvestre du château du Laber bouchait une partie de l'horizon; cependant, à droite, le regard rejoignait la pointe d'un clocher égaré dans les terres. On commençait même à entrevoir les hauteurs de Kerestat.

— Tiens, c'est toi, Kou?

— Tu vois. Salut à toi, Per.

— Tu vas bien, ma foï!

— Pas mal; pas mal.

Il avait hâte de poursuivre. Le goëmonier d'ailleurs n'insista pas. Lui et son attelage croulèrent dans une échancrure du talus. Per s'enfonça dans le sable de la plage, disparut tout-à-fait, jusqu'au moment où, les roues atteignant le cuir mouillé de la vasière, il redevint l'antenne d'une bête à énorme abdomen trainant sa carapace blasonnée sur cette croûte larmoyante.

La maison n'avait pas changé. A un certain

âge, les immeubles et les hommes ne vieillissent plus. Toujours les mêmes ruines d'écurie encombrant le passage. Quelque chose de neuf, cependant: sur le rebord d'une fenêtre, un pot cassé d'où sortait une plante verte.

— Kou!

Avant qu'il n'eût frappé, la porte s'était ouverte et Loïse-Anna était dans ses bras.

— Un malheur? interrogea-t-il, peu habitué à de telles effusions.

Elle secoua sa belle chevelure ondulée qui embaumait la paille rôtie.

— Non. Chut! et surtout pas d'éclats, je t'en prie!

— Pas d'éclats...?

Il fit un geste d'incompréhension et entra.

— Bonjour, ici.

Soulevé sur un coude, Pierre-Marie les espionnait dans la pénombre complice du lit-clos. Ses paupières se plissaient. On eût dit qu'il faisait effort pour les apercevoir. Si loin de lui...!

— Ah! fit-il en soupirant, tu es seul. C'est aussi bien.

— Il y a des choses qu'on ne montre pas volontiers à des étrangers, mon père! Les maisons, reprit-il, pour atténuer le mordant de sa remarque, les maisons sont mal f... ici...!

— Les gens aussi. C'est bien ce que tu veux dire?

Jacques s'assit à califourchon sur un banc, le coude sur la table, sans répondre.

— Un peu de café, Kou? demanda Loïse-Anna.

— Si tu veux, Loïсна. On a marre du thé, tant qu'on en a bu chez les angliches.

Pierre-Marie semblait tenir à son idée. Il ronchonna :

— Du propre, oui, n... dié! Du propre!

Jacques se mit carrément face au lit dans l'échancrure duquel le vieux avait passé le buste. Son visage osseux avec la bouche sifflante où un seul chicot restait planté, apparaissait de mauvais présage.

— Un Roscovite qui marie l'Anglaise, c'est un *penn-couch*, que je dis!

— Question de conscience, dit Jacques très calme.

— De conscience, oui donc, ricana Pierre-Marie.

— Pour ceux qui en ont, du moins.

— Vous n'allez pas vous disputer à votre première rencontre, jeta Loïse-Anna, le front sévère. Bois ton café, Kou, tant qu'il est chaud.

Or, le vieux, acharné, poursuivait :

— Si tu avais fauté, fallait mettre la mer entre vous!

— Et vivre toute sa vie avec ça sur le cœur?

Le père grogna, gêné. Jacques beurrerait sa tartine du plat de son couteau.

— J'aime autant vous dire que je n'avais rien fait de mal que de sortir une dizaine de fois avec la petite.

— Alors...? Raison de plus!

— Raison de plus pour moi de ne rien soupçonner de leur manœuvre... Mais, tiens bon, le consul était à m'attendre sur le quai. Et embarqué de suite avec un policeman et tout... Il a fallu que je signe comme quoi j'avais fréquenté Joan, ou bien verser des sous. C'est leur loi, parait!

— Imbécile! Te voilà gréé d'une Anglaise pour longtemps!

— Pour jusqu'au cimetière, j'espère; parce que j'aurais pu tomber plus mal en France.

— Plus avancé...!

Jacques mâchait son pain bis. Et, tout à coup, sans l'avoir cherchée, la réflexion de son johnny s'imposa à son esprit.

— On dit qu'il y en a eu de plus malins dans la famille!

Un rugissement partit du lit. Dans un effort désespéré pour sortir, le malade dégagea la moitié de son corps ankylosé. Mais les jambes ne suivirent pas et il tomba, pauvre paquet de hardes, le long du lit, les mains ramant sur le banc-coffre. La bave lui coulait des lèvres. Loïse-Anna accourut, l'épaula vigoureusement et en deux ahans le rentra dans sa boîte.

Jacques avait achevé son café. Il s'essuya d'un revers de manche et sortit en jurant :

— Avant que je remette les pieds ici, moi...!

De ce jour, Pierre-Marie Castel ne connut guère de repos. Des transes l'empoignaient à toute heure du jour ou de la nuit. Il suait et tremblait de tous ses os. S'il était seul, on l'entendait hurler comme un fou.

— Il est possédé, Père, ne croyez-vous pas? demandait Loïse-Anna au Père Antoine.

Le moine hochait la tête. Cependant, son approche calmait le vieux. Il est vrai que le capucin apportait souvent son flacon de rhum. Mais le nom de son fils venait-il à passer dans la conversation, qu'il écumait et vomissait des malédictions.

— Il baisse, disait la mère Kéralas. Armelle et lui frapperont ensemble au paradis.

— Si c'était vrai ! soupirait Loïse-Anna. Sûrement il passerait avec elle. Mais elle ne l'em mènera pas.

Pour elle, elle continuait à mettre la main à tout. Son champ et celui qu'elle avait loué pour doubler ses profits, étaient garnis. En ces quelques arpents tenait son espoir. L'an passé, certains cultivateurs n'avaient-ils pas tiré jusqu'à soixante mille francs d'un seul terrain ? Sur ces calculs problématiques, elle échafaudait de merveilleux projets.

Ils l'accaparaient à ce point qu'elle négligeait Armelle. La petite tuberculeuse se plaignait doucement. A mesure que la maladie agrandissait en elle le vide qui allait la tuer, elle éprouvait le besoin de s'accrocher à ce qui fait la qualité et le charme d'une vie.

— On ne te voit plus, Loïсна.

Elle l'appelait ainsi depuis qu'elle savait l'habitude de Jacques.

— Mais si, je...

— Pas comme avant.

— J'ai mon père à soigner.

— Oui, je deviens égoïste. Et Kou ? il est revenu... ? La Noël est dans trois jours.

— Il devait avoir beaucoup d'oignons à liquider.

— Qu'il les vende rapidement. Sais-tu que je prie chaque jour la Vierge pour vous. Et je donne mes peines par-dessus le marché.

— Armelle !

— Il a bien promis de venir me chercher, n'est-ce pas ?

— Mais il viendra.

Camig redoublait d'assiduité. Quelle souffrance c'était pour Loïse-Anna de l'entendre se

frotter les mains de plaisir dans la nuit. Son rire surtout la crispait.

— Ah ! tais-toi, monstre !

— A moi qu'elle sera sans tarder.

Et les événements paraissaient lui donner raison. A mesure que le printemps approchait, la vie vacillait avec des amplitudes plus grandes sous la tendre enveloppe où elle s'attardait par un inconcevable miracle.

— Je vais mourir, hein, ma Loïсна... ? demandait parfois l'infirmes, son regard anxieusement posé sur celui de son amie.

— Mais pas du tout : tu vas guérir, au contraire, et nous retournerons ensemble garder nos bêtes sur la digue.

— Jacques dira encore des drôleries. J'ai tellement envie de rire. Et c'est avec lui seul que je peux le faire de bon cœur. Je suis drôle, tu crois, Loïсна ?

— Tu es jeune, voilà tout et tu veux vivre.

— Oui, c'est cela : je veux vivre ; mais avec vous deux. Sans ça, ça m'est égal...

Le Père Antoine avait jugé :

— Elle passera avant l'équinoxe de mars.

Loïse-Anna s'effrayait d'un terme aussi rapproché.

— Si tu crois que ça peut lui faire plaisir, j'irai lui dire bonjour, avait proposé Jacques.

— Oh ! non, Kou, cela la remuerait trop. Elle te croit toujours en Angleterre...

Ce dimanche-là, après la messe, ils étaient venus ensemble, le frère et la sœur, s'agenouiller sur la tombe de Mamm Jane.

— Puisque tu trouves mieux que je n'aie pas au Laber, avait dit Jacques, viens donc, toi, faire un tour à la maison. J'habite les Moguérous.

— Je sais.

— Joan sera contente de te connaître.

Et la jeune Roscovite au visage basané par le hâle s'était rencontrée avec l'Anglaise au teint clair. La fille d'Affern le marin était contrariée de ne pouvoir sortir que quelques mots maladroits. Mais Loïse-Anna se montrait si compréhensive et Jacques riait entre elles avec tant de contentement !

Ce devint rapidement une habitude et un besoin pour la jeune fille, de courir aux Moguéroux après l'office dominical. Surtout après que l'enfant fût né. Un garçon évidemment. Loïse-Anna l'avait tenu avec orgueil au-dessus des fonts baptismaux. Elle devenait sa deuxième mère, celle qui formerait sa petite âme bretonne suivant la tradition. A peine entrée dans la maison, elle allait au berceau, réveillait l'enfant à force de baisers, le saisissait, le haussait à bout de bras, claquait de la langue contre le palais.

— *Yannick, va moutik bihan*¹!

Elle retrouvait pour ses câlineries les mots bretons, si tendres, que lui murmurait autrefois Mamm Jane. Et l'enfant, toutes grâces, esquissait un sourire.

— Il me reconnaît déjà, viens voir, Kou.

Peu à peu, Joan s'accoutumait à ces manières exubérantes aussi bien qu'à la vie roscovite. Les mots, bretons et français mélangés, trouvaient le chemin de son esprit éveillé de fille du port. Dans la solitude où elle était restée cloîtrée jusque-là pénétrait un rayon de lumière.

1. Mon petit agneau.

XIV

— Elle va passer, dit Kéralas. Tu devrais aller chercher le Père, parce que, moi, avec mes jambes, tu sais bien, je ne peux pas.

Loïse-Anna jette un vieux châle sur ses épaules et s'éloigne dans la nuit sans étoiles. Le phare de Batz réchauffe par instants d'autres feux égaillés dans la baie, comme l'œil d'un maître sévère. Des vols courbes d'oiseaux invisibles cinglent la brise revêche ; puis le calme s'amasse encore dans les creux de la terre marine.

— Une dizaine pour que le *kilher*¹ de Roc'h-Roum ne m'égaré pas !

Ainsi lui recommandait de prier Mamm Jane, lorsqu'elle était enfant. Au creux de sa main refermée sous l'aisselle, Loïse-Anna égrène son chapelet.

— ... et pour qu'elle ne passe pas avant mon retour...

Elle marche en priant, elle foule sa prière, tête baissée, afin de résister aux enchantements nocturnes. L'odeur des algues-épaves l'environne, l'enlace, visqueuse et froide. Autrefois, à Roscogoz, elle aimait à s'avancer au bord de la grève pour admirer la nuit plus belle, pleine de secrets et bouleversante. Aujourd'hui, elle l'éprouve toujours compatissante, éteignant dans

1. Farfadet.

sa trêve les intentions mauvaises de l'homme. Si, par ruse, s'y mouvaient des embûches, la jeune Roscovite, libérée de tous autres soucis, s'épurait pour mieux y résister.

Une fois de plus, elle ramenait le Père Antoine. Tous deux, en silence, arpentaient la route dans une marche aveugle qui les jetait l'un contre l'autre.

Armelle les accueillit en souriant d'un sourire décharné. A peine si elle respirait. Au bord des sourcils relevés par l'effort, les étoiles rousses avaient pâli. La fossette du menton, seule jeunesse de ce visage d'agonisante, faisait, avec les prunelles avivées par la fièvre, un triangle d'éternité.

Longuement, le Père chuchota, penché sur l'oreiller. Le feu qui brossait la scène à longues touches, la haussait jusqu'à l'inaccessible. La chaumière, transformée par l'ultime sacrement de la mort, osait à peine découvrir son ossature confondue avec les ténèbres. Les poutres d'abord dorées par les flammes se perdaient vite dans l'opulente irréalité des êtres et des meubles dont on distinguait seulement les arêtes poudroyantes.

— J'ai soif, gémit l'enfant.

Les dernières bénédictions rendues, elle remonta les couvertures sur sa bouche. On la vit, après le départ du capucin, se dresser sur sa couche, radieuse.

— Vous l'avez-vu? interrogeait-elle de sa voix brisée.

Elle désignait la fenêtre de son index blanc.

— Là... là. Une main sur le carreau. C'est lui, Loïсна, qui revient me chercher. Faites-le vite entrer, Kou. Vite...!

— *Ma doué!* s'écria la vieille Kéralas, elle déraisonne.

Loïse-Anna ouvrit la porte. Camig apparut debout sur le seuil. Sans s'arrêter à elle, il entra.

— Je veux la regarder, dit-il.

— Mais...

— Laisse-le, l'innocent, fit Kéralas.

Armelle était retombée sur sa paillasse, belle comme l'ange des moissons, un sourire figé aux coins de sa bouche. Immobile... immobile...

— Armelle! s'apeura Loïse.

— Morte, dit simplement la vieille femme qui la veillait.

— Mella!

Ce fut un hurlement de triomphe. L'idiot jeta ses grands bras autour du buste de celle qu'il avait chérie. On n'osa pas l'arrêter. Et puis, quelle importance, maintenant! Il lui avait donné sa dernière joie, après tout.

— C'était lui, n'est-ce pas... tout à l'heure à la fenêtre?

— Oui, je pense, Loïse-Anna; mais c'est ton frère qu'elle voyait.

— Ouch! fit Camig.

Son baiser donné, il tourna vers les assistants un regard tragique et, brusquement, disparut. Plus tard, en procédant à la toilette funèbre, on remarqua, sur la joue cirreuse d'Armelle, un ovale tracé en pointillé. Ce n'était autre chose que la trace des dents du fou. Elle emporterait son sceau dans la tombe. O dérision suprême!

— Armelle a passé hier soir, sur le coup d'onze heures, rapporta Loïse-Anna au vieux Castel en lui servant son café noir.

Il poussa un soupir, parut s'absorber; enfin,

il but à petits coups. Dans la matinée, le Père Antoine vint.

— Salut, Castel Coz.

— Et à vous.

— Est-ce que ça va bien?

— Pas trop.

— Justement, j'étais si préoccupé avec la petite d'à côté que j'ai oublié ma petite bouteille.

Le malade fit un geste de refus. Puis, de sa voix enrouée :

— C'est égal.

Et, à l'adresse de Loïse-Anna :

— Laisse-nous donc un peu seuls.

Rien ne pouvait la toucher ni la surprendre après l'agonie qu'elle venait de suivre. Elle avait affaire au dehors; elle sortit. Tout en remuant son fourrage pour afféner la vache, elle laissa déborder sa douleur. Armelle son appui... Armelle sa conscience, sa droiture... Elle n'était plus! Cette escarre du Christ, pleur de sang de son côté, par qui Dieu l'avait assistée dans sa tâche quotidienne de paysanne. Aurait-elle la force désormais de poursuivre? Vivre encore, cela irait; mais lutter pour les autres...?

— Armelle! Armelle!

Tendrement, elle l'appelait, comme si la petite Kéralas eût pu l'entendre. L'oreille tendue, elle épiait les bruits du dehors. N'allait-elle pas arriver, par miracle, son châle troué croisé sur sa poitrine creuse, ses sabots, sa jupe misérable? Non. Le silence seul parvenait jusqu'à elle, moulu par la rumination de sa bête.

Le raclement de la porte sur le sol battu la fit tressaillir. C'était le capucin qui sortait. Loïse-Anna fit semblant de s'absorber dans sa

besogne. Pourquoi déranger son rêve? Elle avait créé une ambiance pour y attirer le cher fantôme...

— Loïse-Anna! appela le religieux.

— Quoi donc, mon Père? demanda à regret la jeune fille.

— Castel Coz voudrait te parler maintenant.

— Bon. J'y vais.

Mécontente, elle laissa sa fourche, relevant d'un seul doigt des mèches de cheveux bouclées qui gênaient sa vue. En passant auprès du moine, elle l'entendit murmurer dans sa barbe :

— Je l'ai confessé.

— Ah? tout de même!

Avec le soleil, l'atmosphère s'était réchauffée et Loïse-Anna sortait de la tiédeur de l'étable. Le froid de son intérieur de ferme la saisit.

— Vous m'avez demandée, mon père?

— Oui.

— Attendez, que je ravigote un peu le feu. Je n'ai pas très chaud.

Une flamme jaillit des braises au souffle de la ménagère. Une langue féline qui fit craquer les tiges d'ajoncs. Loïse-Anna se redressa. Dans l'encadrement du lit-clos, elle devina les yeux du père attentifs à ses mouvements.

— Voilà, fit-elle, offrant ses paumes aux gerbes flamboyantes.

— Approche.

Elle vint jusqu'au lit, s'agenouilla sur le coffre et posa ses mains jointes sur le rebras du drap lavé par elle au lavoir du Laber. Son visage attentif faisait face à l'autre, amaigri, décoloré, battu par la fièvre. Avec un brusque soulagement, elle constata que, sous l'œil droit, la tache brune avait disparu.

— Alors, vous vous êtes confessé? demanda-t-elle par contenance.

Pierre-Marie toussa, sans répondre, arrangea un pli de la couverture verte. Il entendit sa fille soupiner.

— Cela t'ennuie? fit-il, se méprenant sur le sens de cette expiration.

— Non ; mais je suis lasse après une pareille nuit.

— Tu trimes tant!

La première fois qu'il avait l'air de la plaindre. Elle resta interdite.

— Cale donc un peu l'oreiller sous mes reins... Bien !... A quoi bon s'endurcir, dit-il comme pour lui-même ; c'est toujours pour en arriver là. Tu m'écoutes?

— Oui, père.

— Tous nos malheurs — est-ce que je sais ! — ils viennent peut-être d'un petit rien du tout.

Loïse-Anna eut devant l'imagination une bulle de savon soufflée par cette bouche édentée. Et elle grandissait, grandissait, réfléchissant à mesure tout l'univers étalé autour...

— Il ne faut pas chercher tant. Notre-Seigneur est le maître.

— Si donc. Tiens, ton feu tombe encore.

Elle se dérangea pour jeter dans l'âtre des racines de choux qui flambèrent aussitôt.

— Le rhum du capucin n'était pas mauvais... Mais, franc jeu, il faut que je te dise... Jane n'est plus et les femmes comprennent mieux les choses... plus maniables, censément, qu'elles sont.

Accroupie sur son banc, Loïse-Anna épiait les aveux malhabiles. Où voulait-il en venir avec ses lenteurs? Paysan jusqu'au bout, il

marchandait son témoignage. Cela donnait le temps à l'esprit de la jeune fille de revoler jusqu'à Armelle. Brusquement, à ses yeux retournés vers l'intérieur, la maison changea d'aspect : le plafond s'ouvrit sur un firmament rose et le mur, au-dessus du foyer, creva. Sur la brèche se tenait, droite et blanche, Mamm Jane avec son châle noir des dimanches, sa coiffe aux barbes jointes ainsi que des mains d'ange, les mains d'Armelle Kéralas, sous le menton. La bouche remua : « Loïse-Anna, la petite a levé notre mauvais sort... »

— J'étais johnniguet...

Elle eut envie de crier : « De grâce, père, laissez-nous ! » Mais cette âme vivante qui souffrait ne pouvait plus attendre. Loïse-Anna lâcha l'intersigne, revint au réel. Pierre-Marie se racontait...

— Grimsby, comme de juste. Et puis, voilà... un soir, l'avant-dernier où qu'on devait se rapatrier... Oui, ma foi, c'était le Christmas, comme on dit là bas... Les marins du — Ah! le nom du bateau j'ai oublié — étaient venus rigoler avec nous. On était forcément un peu bus tous. Le patron du bistrot où qu'on échoua avait fermé ses volets, à cause du *reuz* qu'on menait là dedans. Veuf qu'il était l'angliche, avec sa fille pour l'aider. Et depuis le temps qu'on se causait, mine de voir, la gamine et moi...! Dire que c'est venu de rien! « Faites pas trop de bruit, que disait le débitant, à cause des policemen...! » Et nous : « Tête d'âne! » qu'on lui lance en breton. Alors, un gars qui dégustait en leur compagnie, se retourne et comme ça : « Taisez-vous, donc, avec vos bêtises! » qu'il fait en breton aussi. Tout le monde en resta là...

Alors, il nous dit qu'il était brestois, rapporteur de journal, en tournée chez les langoustiers de Camaret... C'est ce soir-là... J'étais censément sur le petit bord. Tu penses, avec le journaliste, on continua à boire, tant plus que le débitant il régala la compagnie de son *louzou*... Mais c'est le lendemain matin. Oh ! là, là... je me suis reconnu dans la chambre de la demoiselle, qu'elle pleurait en disant : vous avez été incorrect, et tout... tu écoutes, Loïse-Anna ?

— Oui, père.

— C'est arrivé à bien d'autres... Pour moi, tout vient de là, je sais bien... Dorothy qu'elle s'appelait. Je m'en rappellerai toute ma vie de son nom à cette fille-là. C'est à cause d'elle qu'on a été empoisonnés. Si Jane était là... Dieu me pardonne !

Loïse-Anna se retint de crier : « Si vous aviez voulu regarder du côté du foyer. Elle était là ! »

— Elle nous entend, fit-elle.

— Le lendemain... Non, le soir même, on déhalait du pays-saxon par le bateau garde-pêche. Hopalà ! quatre mois après, je reçois un mot d'un copain resté à travailler sur les docks de Grimsby. La Dorothy était grosse et le père, il savait le nom du pauvre johnniguet imbécile... Presque rien, tu vois, au début. Un moment de... Ah ! ben quoi, il y en a d'autres, non?... J'aurais dû retourner en Angleterre et maintenant, je serais riche... Voui donc, pour me faire harponner comme ton frère?... Un Roscovite, ça marie une payse, ou bien, c'est pas la peine. Que veux-tu, on ne fabrique pas sa vie. Elle vous charge. Et allez de l'avant... !

— Ne pensez plus à cela, maintenant, père, c'est une vieille histoire sans importance.

— Elle m'a suivi tous les jours, sur le sillon sur le trait, dans les marchés. Il n'y avait que le *strob-jakez* qui la f... dehors. Mais, maintenant que je te parle... elle est là encore.

Chacun d'eux avait donc son monde imaginaire ? Mais combien celui de Loïse-Anna différait de l'autre !

— Des idées, dit-elle.

— Des idées... ? Oui, mais elles nous ont coulés tous.

— Laissez cela. Tout est effacé... oublié.

— Oublié ? Ah ! ah ! ah !

Le vieux ricana. Une sorte d'égarément écarta ses prunelles et la tache brune reparut un instant sous l'œil droit.

— Oublié que je dis aussi... Et ton frère qui vient de changer ma faute en crime.

— Un crime ? Oh ! non ?

Loïse-Anna tourna les yeux vers le crucifix prié depuis des dizaines et des dizaines d'années par les siens.

— Un crime... ! répéta-t-elle.

— Oui.

— Et le Père Antoine vous a absous ?

— J'ai dit ce que je devais dire. Le commencement. Ce qui vient après, c'est plus moi..., qu'est-ce que j'y peux, dis, si Jacques Castel, il a marié sa sœur... !

— Sa sœur ? Oh ! ce n'est pas possible ! Mon père ! Mon père !

Pierre-Marie s'avança jusqu'à lui mouiller le front de son haleine. Sa face décharnée, hagarde, ruisselait d'eau, sueur ou larmes.

— La fille à Dorothy, tu comprends ?

Un sanglot emplît sa poitrine, éclata sur ses

lèvres et le corps libéré retomba d'un bloc, nerfs brisés, sur la paille. Loïse-Anna ferma les paupières du pouce et essuya la face du pêcheur. Pour elle, écrasée, sans douleur à force de souffrance, elle appuya la tête contre le bois où tournaient des rébus celtiques, s'endormit.

XV

Le soleil levant nimbe la pointe Sainte-Barbe, le vivier et la chapelle. L'air, feuilleté de tranches vives de brise, traîne l'odeur iodée des goëmons sur la marqueterie des Moguérous. Loïse-Anna trotte dans un de ces multiples sentiers serrés entre les murets de pierres liées à la glaise ou simplement entassées les unes sur les autres. Le fichu qui tombe de ses épaules cache les reprises de sa robe de travail.

A « ker-johnny » les volets sont encore clos ; mais Kou traîne dans la cuisine, prêt au départ.

— Qu'est-ce qu'il y a, Loïсна ? Rien de cassé ?

— Si. Il faut que tu viennes avec moi.

— Jack !

C'est la voix de Joan. Une minute, pour la rassurer, tandis que Loïse-Anna, discrète, reste sur le pas de la porte, malgré l'envie qui l'assiège d'aller embrasser son filleul, et Jacques est de retour. Il maugrée de voir sa matinée de travail compromise. Mais sa sœur ne déteste pas de le voir en colère : il a l'air plus viril. Un beau Castel, ma foi, ainsi vêtu de la vareuse de molleton qui l'ajuste et coiffé du béret large noyant d'ombre ses traits.

— Allez, vite, Loïсна ; si je peux prendre mon travail après, ça ne sera pas plus mal.

Par précaution, il emmène sa bicyclette, la

vieille compagne qui a fait plus d'un voyage outre-Manche. Malgré qu'elle ait le pas long, la jeune fille est forcée de trotter aux côtés de son frère. Et la fatigue lui broie les os.

— Et alors...?

— Armelle Kéralas est morte, tu sais.

— Ah!... Dieu l'accueille. On voyait bien qu'elle ne serait pas allée très loin. Mieux vaut pour elle, quand même.

— Elle t'aimait bien.

— Et moi... Ce n'est pas seulement pour ça que tu es venue?

Loïse-Anna ne peut réprimer un haut-le-corps.

— Oh! Kou...! Non, pourtant, ce n'est pas pour ça...! Comme tu dis. Imagine que sa mort a délivré le père. Il est mieux d'une façon : il a parlé. Puis, il s'est allongé.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Des choses affreuses.

— Quoi donc?

— Eh bien, il a raconté que...

Elle se hâte de débiter l'étrange confidence. Ses dents se choquent en parlant et les mots sortent hachés de ses lèvres trop larges et bien ourlées pour des secrets aussi austères.

— C'est sa faute, dit Jacques sombrement. Mais pourquoi qu'il n'a jamais rien dit?

— Si entêté qu'il est! Nous nous demandions souvent à quoi attribuer sa dureté, son égoïsme, on peut bien dire : sa sauvagerie? Pourquoi buvait-il? Pourquoi ses affaires allaient-elles de mal en pis?... A cause de cela. Plus il s'efforçait à en sortir, plus il s'enlisait dans son péché qu'il se refusait à accuser et à expier. Malgré lui, il a payé, et cher...

— Mais nous? insista Jacques plein de rancune.

— Nous sommes de son sang, cela suffit, Kou.

— C'est juste, tu trouves, toi?

— Juste oui, dans un sens... et inévitable.

— Et... le nom de l'Anglaise?

— Il ne m'a dit que son prénom : Dorothy.

— Ma belle-mère s'appelle ainsi. Mais, gast! Il y a plus d'une Marie-Jeanne à la foire de Pleyben! Plus d'une fille délaissée aussi, je pense, à Grimsby.

Il revoyait les rues grouillantes du grand port du Lincolnshire, pleines de grisettes aux mines délurées, de poissonnières aux yeux hardis.

— Par les johnnies...?

— Non, Loïсна. D'ordinaire, on ne fréquente pas les filles du pays. Il a fallu que celle-là se mette en travers de ma route, que je la voie soir et matin apporter son poisson et que... Imagine ça, j'étais seul toujours... toujours... qu'est-ce que tu veux que je te dise.

— Je comprends. J'étais seule aussi dans ma maison.

Il la regarda, les yeux doux, sa mauvaise humeur brusquement tombée.

— Tu avais Armelle Kéralas, dit-il... Maintenant, pour quitter Joan, ce serait dur. Ça ne se peut pas, tout de même, Loïсна?

Elle haussa les épaules sans répondre. A la pensée du gars revenaient des faits insignifiants qui auraient pu lui servir d'avertissements : le visage de sa femme, plus grave depuis quelque temps, sa nervosité accrue... Il avait mis ces constatations sur le compte de la nostalgie. Il se trompait. Elle pressentait un malheur, avec

cette puissance de divination qu'ont les femmes. Il habitait déjà ses prunelles bleues par où s'affirmait sa parenté celtique, ses gestes et ses intonations, quand elle prenait l'enfant endormi dans son berceau, pour le serrer brusquement contre elle.

— Camig!

— Où ça, Kou?

— Là-bas.

La silhouette fantastique de l'innocent s'écharpait sur la dune, semblable à l'envol maladroït d'un goéland. Il avait mis sur sa tête son panier renversé, pour être plus agile.

— Il va au Labor. Depuis qu'elle est morte, il ne la quitte plus, aux dires du père Kéralas.

— Ah ? fit Jacques ailleurs. Puis encore : « Les nuages sont hauts : il fera beau aujourd'hui. »

Loïse-Anna pataugeant dans la boue se porta devant lui pour ouvrir la porte. On tirait une ficelle qui manœuvrait le loquet intérieur. Et le lourd panneau grinçait en décrivant son quart de cercle.

— Père... voilà Kou.

On entendit remuer dans le lit-clos.

— Jamais il ne pourra se redresser tout seul. Aide-moi.

Ils accotèrent Pierre-Marie contre le panneau droit. Le jour mesuré par les étroites fenêtres révéla un masque taillé à la serpe. Les lèvres tremblaient. Dans un ricanement figé, l'unique dent apparut ainsi qu'un vieil ivoire sur un écrin dégarni. Les yeux papillotaient, hagards.

— Bonjour, dit Jacques.

Le vieux leva son bras gauche dans un geste désinvolte.

— Loïse m'a fait savoir... Mais le nom que

je voudrais connaître. Dorothy comment? si vous vous souvenez?

Le père écarquilla des yeux et ses épais sourcils reculèrent sur son front. Plus largement s'ouvrirent ses narines et sa langue tourna dans le four rouge.

— J'entends pas, fit Jacques en se penchant.

Une panique étrange s'empara soudain du pauvre être épuisé. La crainte sans doute que ces deux enfants, ses ennemis, ne fussent venus pour lui jouer un mauvais tour... Il les repoussa des deux mains, avec des cris et des soufflements de nez. Jacques lui rabattit les bras.

— Dites donc un peu, s'obstinait-il... Dorothy...? Allons, Dorothy...?

— Smuts... finit le vieux.

Pierre-Marie s'éroula ainsi qu'il avait fait avec sa fille et Jacques s'épongea le front couvert de sueur.

— *Gast!* on a chaud! et il rit pour se soulager. Alors, de toute sa force il revint à la charge, entré à mi-corps dans la boîte de bois sculpté, il cria : Ma belle-mère à moi, de son nom de fille, Winclaw qu'elle s'appelle, entendez-vous...?

— Chut! implora Loïse-Anna.

Elle vint essuyer les lèvres humides de son père.

— Eh bien, dit-elle, penchée sur lui, vous voilà bien tranquille? Kou n'a pas marié sa sœur... Elle s'appelle Joan Bowes.

— Non, non! se débattit Pierre-Marie. Dorothy... Smuts. Smuts!

L'expiation implacable s'était abattue sur lui, le terrassait après avoir miné ses forces heure après heure. Il n'en mourrait pas, recouvrerait une santé corporelle assez précaire; mais

son cerveau resterait vide, absolument vide.

Tout le jour, assis au coin de l'âtre, il pestait contre les gens, contre le feu, les grillons, d'imaginaires interlocuteurs. On le nourrissait comme un enfant et, le soir, il fallait le déshabiller. Sa raison n'avait pas résisté aux épreuves ni à l'alcool.

Loïse-Anna le soignait avec cette piété économe qu'il avait amplement méritée; mais qui, surtout, était dans son caractère de Léonarde. La force dominait en elle et l'attendrissement était toujours une faiblesse passagère. Roscovite épargnant ses gestes et son argent, elle ignorait encore le secret de faire accepter sa charité. Peut-être l'avait-elle à demi possédé, lorsque Armelle vivait; mais l'amie avait emporté son cœur dans l'au-delà. Son rayonnement d'être prédestiné ne passait plus au travers de ce corps dur, de cette raideur orgueilleuse. Armelle ne parlait plus, cachée sous la croix fleurie d'escallonnies ou de coquelicots par la main pieuse de Camig.

Cependant Pierre-Marie, autrefois si exigeant, se satisfaisait de ce service strict, de cette courte amitié. Parfois, dans sa revêche nature, passaient des élans d'humilité. Comme s'il avait désiré racheter ses fautes anciennes, il se mettait à genoux.

— Loïse-Anna... Loïse-Anna, par pitié, Jane!

Puis, de nouveau possédé, il sacrait, l'écume aux lèvres; pour, l'instant d'après, oublier son doigt noueux au collier noir de son chapelet.

Juin survint, maussade. Par-dessus l'échine de Batz, l'île allongée ainsi qu'une chienne fanatique devant Roscoff, arrivaient les rafales de noroïs accompagnées de pluie serrée. Quand,

lassé de frapper du gauche, le temps usait du poing droit, c'était le suroit qui emplissait le firmament de ses humeurs couleur de *far sac'h*.

Loïse-Anna redoublait d'ardeur, comme si elle avait eu hâte d'atteindre un but fixé d'avance. Quand elle rentrait à la maison, trempée jusqu'aux moelles, c'était pour se rôtir aux flambées d'ajoncs et préparer les patates au lait, menu invariable du soir. Enfin, elle rangeait sa fatigue entre les planches du lit-clos. Parfois, Jacques venait s'asseoir sur un bout de banc, dérouler ses projets, recevoir une brève approbation, tout en humant un bol de café noir. Toujours seul, toujours pressé de repartir.

— N'amèneras-tu jamais ta femme? demanda un jour Loïse-Anna.

— Dans ce trou noir? Tu ne voudrais quand même pas lui montrer ça, Loïсна? Trop misérable que c'est.

— Ce n'est pas gentil pour moi, Kou.

— Mais je pensais que toi-même...?

— Oh! j'en ai rabattu, tu sais. Mais c'est toi qui as raison... Ce que j'ai entrepris seule, je dois le terminer sans appui. Tu as les tiens, n'est-ce pas!

— Allons, Loïсна, allons! ne t'emballe pas. On viendra avec Yannick.

— Mais non, ce n'est pas la peine.

— Si, je te dis. C'est dur, je reconnais, pour une fille si peu habituée que tu étais au travail. Une étudiante! Tu t'en es bien tirée avec ça!

— J'ai demandé conseil, au début. A présent, tu vois, je me débrouille. Voilà ma récolte à moitié vendue sur pied.

— Tu as eu tort. Le cours des oignons n'est

pas fermement arrêté. Tu aurais dû attendre un couple de semaines. Je sais bien. En train de courir que je suis par toute la campagne pour trouver mes premières tonnes.

— Alors, tu retournes en Angleterre?

Il la regarda, étonné.

— Dame...! Comment veux-tu?

— Oui. Évidemment... Et ta femme te suit?

— Sûr qu'elle viendra, Joan. Je ne vais pas la laisser au milieu de tout parmi des étrangers.

— Bon.

Elle pensait au petit Jean. Son cœur se serra. Elle qui se croyait sans affection désormais!

Le dimanche suivant, Joan arriva, en compagnie de Jacques, poussant devant elle le landau du bébé. Elle commençait à s'enhardir dans la langue, avançant avec une satisfaction enfantine le français zézayant qu'elle avait attrapé. Pierre-Marie la tint un moment sous son œil pointu, retiré au creux de l'orbite, et mâchonna une réflexion.

— Vous dites, père?

— Rien.

— C'est votre petit-fils et Joan... Joan Bowes.

— Smuts... Smuts! rectifia-t-il en ricanant.

— Je vous ai apporté un peu d'eau-de-vie, dit l'Anglaise.

— Je veux bien une verrée.

Il avala l'alcool, se lècha les lèvres et grimâça un sourire affectant la seule joue gauche. Lorsqu'ils furent sur le point de partir, il toucha l'enfant qu'on avait approché du feu. Jean se mit à pleurer.

— N... dié! jura le vieux Castel... celui-ci alors! Je ne suis pas un chien noir, non!

Le soir, Loïse-Anna vint s'accroupir près de son fauteuil. Elle avait découvert dans l'armoire un vieux livre à couverture rongée qui avait émerveillé sa tendre enfance. Depuis longtemps, personne n'avait plus feuilleté cette Vie des Saints de Bretagne, héritage des aïeux. La jeune fille inséra son doigt au hasard entre les pages. Elle tomba sur la légende de Saint-Pol Aurélien. Les mots venaient sur ses lèvres tout seuls, à l'appel de sa fidèle mémoire. Et Pierre-Marie pépiait à l'unisson, sans bruit de paroles. Au bout d'un moment, il entonna les « Gars de Roscoff ». Et cela faisait un drôle d'effet, cette voix caverneuse qui sonnait dans le silence clos de la maison.

Le lendemain, les bras chargés de fleurs, Loïse-Anna se rendit sur la tombe d'Armelle Kéralas, comme pour racheter un long abandon et accomplir tout ensemble une démarche de reconnaissance.

Jacques s'apprêtait au départ. Loïse-Anna affinait son secret. Elle en aiguisait les termes, les polissait, attendant d'être seule un jour avec son frère pour le lui confier. C'est ainsi que, fuyant la maison des Moguérous où la présence de Joan l'eût troublée, elle rôdait un matin de Juillet autour du Café du Port. Jacques était là, elle en était sûre. A travers la vitre, elle le devina assis à la table de Miliau-Va-Noun. A ce moment, Marie Johnniguet dut l'apercevoir et la désigner aux buveurs. Ils se retournèrent. Effarouchée, Loïse-Anna décola de la fenêtre et s'enfuit, honteuse, vers Pontigou, serrant sa confidence entre ses bras croisés.

Le johnny vint au Laber faire ses adieux. Comme par exprès, le père seul était à la maison. En rentrant des champs (ce jour-là, elle avait aidé ses voisins Kéralas, avec promesse de retour), elle trouva un papier d'excuse sur la table.

Ce serait donc pour le jour du départ... Elle se faufila parmi les groupes joyeux d'amis et de connaissances venus faire leurs adieux aux marchands d'oignons partant pour leur saison annuelle. Jacques s'embarquait de nouveau avec Miliau à bord du *Hardy*, patron Riou. En se dissimulant derrière un tas de sacs bour-

rés de pommes de terre, elle réussit à découvrir Joan, adossée près du treuil ; le petit Jean emmitoufflé reposait dans ses bras. Loïse-Anna fut prise d'une envie folle de sauter à bord pour embrasser une fois encore son filleul. A ce moment, Alan-ar-Big lui pinça le bras, en passant.

— Eh bien, la jeunesse, qu'est-ce que tu fais là? Ton frère... Ho! Kou, arrive un peu ici donc, ta sœur t'espère!

Surprise, elle n'eut le temps de rien dire. Cet espionnage devait paraître puéril et elle sourit à Jacques, lestement sauté à terre, qui s'approchait la main tendue. Il avait bel air, la taille prise dans un jersey bleu qui remontait en bourrelet jusqu'au menton, rehaussait la tête nue aux blonds cheveux livrés au vent.

— Tu es venue, Loïсна!

Il l'empoigna aux épaules et rit de la sentir résistante à l'étreinte. Son visage glabre où les écots de barbe brillaient dans la lumière naissante, était plus viril, semblait-il à Loïse-Anna, et grave aussi, jusque dans sa joie taquine. Plein de son entreprise, il coupa tout de suite :

— Je compte beaucoup sur cette campagne-ci, Dieu m'entende, Loïсна. Dix ouvriers j'emène au pays saxon. C'est pas pour flemmarder. Tu as entendu probable que Louis Cocaïgn est sur le petit bord de la faillite... Si gonflé qu'il était quand il a acheté Roscogoz à notre père! La maison n'est pas pour longtemps entre ses pattes, je te le dis!

— Oui, Kou, justement je...

— Une bonne fermière ça fera, Joan, tu ne crois pas? Tu la mettras au courant. La chance peut revenir avec nous, Loïсна.

Elle fut contente de lui trouver cette ambi-

tion et sa résolution à elle en fut renforcée. Mais était-il nécessaire de lui révéler cela, maintenant? Inutile de l'exciter; il avait compris.

— Ceux qui sont là-haut, Mamm Jane... Armelle... tous les nôtres sont les maîtres de la chance.

— Tu les pries, Loïсна?

— Oui, tu ne comprends pas? Le johnny est à moitié étranger à sa race, à force d'en fréquenter une autre et il y a des choses qui... Kou! Ah! laissez-moi!... *Kénavo*, Kou! Bonne chance! Voulez-vous me lâcher, vous autres!

Une bande hurlante de johnnies, la fleur à la veste, un peu ivres, avaient entouré le couple. Ils entraînaient Jacques et Loïse-Anna qui se débattaient, frappant au hasard du poing et du pied.

— *Kénavo*, Loïсна...!

A son tour, dégagée, elle bousculait les femmes énervées qui s'esclaffaient, caquetaient et s'agitaient sans raison sur le quai encombré de sacs d'oignons formés en carré de bataille, de charrettes basses et de camionnettes.

Son secret, elle le remporte avec elle, car il hait le bruit. Si tendre qu'il tremble en son cœur, goutte de rosée qu'une haleine menace, que la moindre maladresse ternit. Enfin délivrée de la foule, elle respire, longe les maisons basses venues jusque sur la rue sans trottoir.

— Bien quoi, on n'embarque pas avec les johnniguet, Mademoiselle?

C'est un garçon de Sibiril, fils de gros fermiers. Loïse-Anna se rappelle vaguement de l'avoir rencontré dans une fête. A Santec... Oui, à Santec. Elle n'était qu'une étudiante encore, pleine de savoir futile et surtout de prétentions, sans

expérience valable. Il lui avait offert des crêpes. Comment peut-il la reconnaître? Tant de rides ont creusé son âme! Est-ce que cela ne se remarque pas sur son visage? Elle y passe les doigts, fait : non! de la tête et courbe la taille pour se glisser sous un porche. Là, son cœur se calme et elle peut reprendre sa marche vers Notre-Dame de Croas-Baz. Atmosphère fraîche et odorante de l'église. Loïse-Anna clôt les paupières et enfouit la tête dans ses paumes.

— *Mamm... Itron Varia...* Madame Marie.

Elle sort pour enfile la rue Corbière. A ce bief, un chant l'atteint qui arrive par-dessus les toits :

*Un trésor c'est, pour une enfant,
D'avoir un père vraiment croyant...
Dioskor est bien le plus riche ;
Mais hélas ! tout, tout son esprit
Avec la manière est pourri...*

Le naïf cantique à Sainte-Barbe. Les johnnies sont déjà si loin! Mon Dieu! le temps passé à l'église lui a paru court. Maintenant, elle se hâte pour atteindre le boulevard tout bruisant de tamaris. Droite, retenant son souffle, l'oreille au guet, elle ne quitte pas du regard les goélettes indolentes glissant sur un filet d'eau pâle à la remorque des nuages. Ces rochers immobiles, elle ressemble à l'un d'eux, seule attachée à ce bout de rocaïlle, séparée de Jacques par tout un monde auquel elle n'a point accès, séparée de Mamm Jane et d'Armelle, de son père... Seule devant les forces liguées de la nature et de l'humanité.

Un cumulus assombrit un instant la ville

rassemblée autour de son merveilleux clocher auquel le phare dispute mal une tardive prééminence. Roscoff est ainsi qu'elle-même triste au bord de l'immensité. Ses jetées, pareilles à des bras trop courts n'ont pas été assez embrassants pour retenir ses fils. Les coques dépouillées qui les emportent ont échappé à ses moignons impuissants.

Chanlons avec joie... Santez Barba...!

Le vent mange les accents mâles qui ne sont plus au loin que le flonflon d'un carrousel imaginaire. Où vont ces voix? Pour combien de temps ces âmes sont-elles échappées à l'emprise du sol? On parle de troubles politiques et financiers, de difficultés internationales... Rien n'arrête la colonie johnnie de Roscoff; même pas le souci des parents abandonnés. Alors, vraiment, Loïse-Anna s'approuve de n'avoir pas livré son secret à l'aventure. Tant pis! Elle mènera jusqu'à maturité le fruit nourri au plus creux de ses entrailles depuis le jour où elle a accepté de redevenir une paysanne. Sa récolte est vendue bon prix... et Louis Cocaïgn est en difficulté... Voilà qui suffit au présent et lui permet de jeter les yeux du côté de Roscogoz.

Dès aujourd'hui, elle pourrait relever le front, faire sonner ses économies... Non! Il faut qu'elle demeure obscure un certain temps encore, si ce n'est toujours...? On ne vit pas pour soi, quand on a décidé de vivre pleinement; mais pour une idée. La sienne est vivante, chaude à son flanc, indestructible, car elle se situe en dehors du temps. C'est ce qui fait sa force et la foi en son bon droit.

— Ne vous laissez pas aveugler par l'orgueil, lui a recommandé le Père Antoine.

L'orgueil? Au début, peut-être... Maintenant, il est bien dépassé!

— Deux cent mille, a-t-elle déclaré au notaire, c'est trop!

— Vous n'imaginez pas, ma petite, que M. Co-caign va céder sa ferme pour une poignée de sous?

Lui, il a regardé curieusement cette femme, jeune et belle, sinon jolie, que le hâle a patinée des pieds à la tête, à en juger par ce qu'on voit, et qui lui résiste avec autant de bon sens que d'âpreté. Il la connaît, comme il connaît toutes les roscovites de son âge; il l'a vue aller au catéchisme. Mais celle qui se révèle à lui maintenant, il l'ignorait. Secrètement, il l'admire. Elle va jeter tout son avoir liquide dans l'affaire. Et si demain...? Il s'é gare. Pour Loïse-Anna Castel, il est évident qu'il n'y a pas de lendemain, sauf celui qui ramènera l'héritier dans la demeure ancestrale.

— Sa maison...? J'imagine que nous avons une certaine priorité, à supposer qu'il y ait des concurrents.

L'homme de loi a souri, indulgent.

— Il y en a.

— Qui donc?

— Les Prigent.

— Nous attendrons un peu. Cent cinquante mille, il me semble que c'est honnête?

En revenant par la route bordant la vasière, Loïse-Anna ouvre largement sa poitrine au souffle vivifiant du large. Bientôt, elle reprendra son rang, ses relations abandonnées au temps de la disgrâce. Au passage, elle salue des paysannes,

ses commères, celles dont elle n'a pas honte de rencontrer le regard direct. Elles marchent droites comme elle, écrasant le bitume de leurs orteils, la tête recouverte d'une jeannette, en sarraus de lustrine, dures de visage, en route vers le champ ou la grève.

— Salut, Marie-Jeanne!

— Et à toi, Loïse-Anna.

— Beau temps, aujourd'hui?

— Oui, sûr.

Sur la droite s'impose l'ocre sulfureux du sanatorium marin. Entre la pointe de Perharidy et Roscoff deviné, s'étire un bras de mer où croisent à l'étroit des embarcations de pêche, focs, clin-focs et grand-voiles déployés. Après ce bain d'yeux, la maison du Laber, noire, aux portes disjointes, paraît, sinon plus agréable, du moins pittoresque. Elle a la discrétion des consciences laideurs.

— Le Père Antoine n'est pas venu de toute la semaine, père?

— Non.

— Vous devez l'attendre un peu?

— Non.

Elle parle toute seule pour se donner l'illusion d'une compagnie. Pierre-Marie rumine sa chique. Il est dans sa période d'inconscience totale. Tout à l'heure, Loïse-Anna le conduira dehors et il restera sans bouger sur un billot, à droite du seuil, le regard absolument vague, à gober le soleil, jamais rassasié de chaleur. La tâche qui réclame la jeune fille est nue comme une main, dure comme la paume racornie du paysan, noueuse comme ses phalanges. Mais elle est adoucie par un fondant espoir.

Et la vie glisse, celle que donne la Providence

et dont les hommes font un si triste usage, qu'ils rétrécissent à leur commodité, précipitent suivant leurs fantaisies et salissent à leur contact sans cependant en modifier le cours. L'hiver approche. L'hiver est là. C'est le moment. Loïse-Anna ne peut plus retarder. Jacques doit revenir environ la Noël. Il faut qu'il rentre à Roscogoz. Voilà la surprise qu'elle lui réserve et sa propre récompense sera de lire sur le mâle visage la joie de la « recouvrance ».

— C'est entendu, Mademoiselle Castel, nous transigeons à cent soixante-cinq mille. C'est tout ce que nous pouvons faire.

— Lui avez-vous bien caché le nom de l'acquéreur?

— Comme vous m'en aviez prié, mon enfant.

— Je...

— Oui, vous êtes gênée. Écoutez, vous êtes une brave fille et votre frère, un garçon sérieux. Je vous avance le reste... Ne me remerciez pas, c'est un plaisir pour moi. Vous aurez tôt fait de vous libérer... et...

Soudain, Loïse-Anna baisse le front. Quelle audace est la sienne! Emprunter dans des temps aussi peu sûrs? Elle secoue sa chevelure que les pluies et l'absence de soins ont abîmée. Le vieil homme s'est levé. Sa main si belle, aux ongles faits, s'est posée sur l'épaule de la jeune fille.

— Ton frère doit avoir aussi quelques économies, je suppose?

— Je veux être seule!

Elle s'est redressée et ses yeux flamboient, tandis que la lèvre inférieure s'avance dans une moue qui l'enlaidit.

— Seule... seule? Est-ce bien raisonnable.

Loïse-Anna se moque de la raison. Son tempérament de femme a repris le dessus.

— Je veux! dit-elle en frappant du pied.

— Ah! ah! vous voulez... vous voulez...; mais... votre père?

— Il veut aussi. Roscogoz ne sera pas à Miliau-Va-Noun.

— Eh mais, je veux bien, moi... Je parlais dans votre intérêt. Plus vite vous serez libérés, plus vite vous pourrez entreprendre vos terres avec tous les moyens indispensables.

— J'achète, Maître, la chose est dite. Le père et moi sommes d'accord; mais c'est moi qui prends Roscogoz. Moi seule, vous entendez.

— Je ne me dédis pas.

— Dieu vous bénisse. Si rien de fâcheux n'arrive, je vous rembourserai avant deux ans.

Et désormais, Kou peut arriver. Tout est prêt pour le recevoir. On a déménagé les vieux meubles. Ils feront bien un peu de service encore dans la maison neuve! Les Castel sont rentrés dans leur ferme. Les gens qui se détournaient en ricanant sur leur pauvreté laborieuse, pourront changer leurs grimaces en bonnes mines. Ceux qui vomissaient le mépris auront des éloges plein la bouche. Et la fille de Pierre-Marie devra se défendre de la présomption. Ainsi tournent les vents; sans cesse, il faut changer d'amours et veiller au grain. Le soir, volets fermés, dans la tiédeur du nid retrouvé, Loïse-Anna laisse tomber sa raideur. Détendue, en paix avec soi-même, elle regarde impavide le père incrusté à son fauteuil dépaillé, pêché somnolent; mais ver toujours présent au fruit.

Pierre-Marie a suivi le changement avec doci-

lité. Aucune émotion n'a marqué le passage du Laber à Roscogoz sur sa face inerte. Souvent il grogne. C'est sa façon de raisonner depuis qu'il n'a plus de raison. Peut-être des marées de rancune le submergent-elles parfois? Ses prunelles noircissent, ses oreilles remuent drôlement et sa bouche postillonne. Dans ses meilleurs moments, Loïse-Anna le conduit à la vieille croix. Et il reste assis sur les marches de granit à regarder le passage des mouettes dans l'azur, veillé par les chiens errants...

— Père, il nous faudrait un cheval et une charrette.

— Non.

Il n'a guère d'autre réponse. Il lui arrive d'avoir des regards humbles d'animal vaincu qui, par-delà les apparences, respectent une volonté lointaine incarnée par Loïse-Anna. Des lueurs de lucidité aussi passent au travers de ses prunelles. Il bâtit alors des phrases entières.

— Quand tu seras mariée, tu me laisseras.

— Mais Kou sera ici avec sa femme et le petit Jean, vous savez bien.

Elle ne veut pas penser trop loin elle-même, l'aujourd'hui comble son cœur longtemps insatisfait. Et même l'avenir l'inquiète. Sa réussite est si neuve, si précaire, grevée de cette créance du notaire! La terre ne rendra guère cette année, tant elle a été délaissée par Louis Cocaïgn. Il lui faut beaucoup d'engrais. Loïse-Anna est décidée à la gaver, pour lui faire donner son maximum. Déjà la vaillante Roscovite, les cheveux serrés dans la marmotte, les manches retroussées, s'est attelée à la tâche, en attendant Jacques.

Au fond, elle est contente d'avoir réservé son

secret. Elle le livrera accompli entre les mains de son frère : « Tiens, Kou, je te donne Roscogoz... la maison que tu meubleras à ta guise... la terre prête à l'ensemencement... »

Dès que les premiers johnnies ont été annoncés, elle s'est rendue à la gare. Personne. Personne le lendemain. Dieu! S'il avait résolu de rester au pays saxon? On ne sait ce qui peut se passer dans le cerveau d'un homme sous la pression de sa femme! Mais, il est impossible qu'un Castel capitule devant le devoir. D'ailleurs, avant son embarquement, il lui a semblé plus viril, ce frère qu'elle attend huit jours de suite, à tous les trains, les poings serrés d'impatience.

Un froid matin du mois très noir, quand le vent aigre secoue la chevelure hirsute des tamaris, quand les hauts sapins du Laber et de Perharidy hurlent et que les dards sanglants des escallonies pointent sous la tunique verte du feuillage, Kou a débarqué sur la place, avec Joan et le petit Jean.

— Yannick, mon chou... Joan...! Kou! Bonjour.

— Bonjour, Loïсна.

Jacques paraît las. Son beau visage sans un pouce de graisse est sale de fatigue. La crasse éteint le bleu de ses yeux.

— Tu vois, Kou, je suis venue vous prendre. Vous avez fait un bon voyage...?

— Oui, Loïсна, répondit Joan. Et vous, comment vous portez-vous?

— Bien.

— Tu as reçu ma dernière lettre, je pense? demande Jacques.

— Oui, Kou.

— Tu as trouvé facilement une maison?
 — Heu... oui. Pas facilement ; mais une...
 — Enfin, convenable?
 — Oh ! oui. Laisse-moi porter deux valises : je suis forte. Venez, Joan, avec mon *Yannick bihan*. Je lui apprendrai un peu de breton aussi. Il faut qu'il le sache, n'est-ce pas, Kou?
 — Bien sûr.
 — Suivez-moi.
 Elle les emmène par le couvent du figuier.
 Jacques s'étonne :
 — Pourquoi nous mènes-tu par là? Ce n'est pas dans les Moguérous...?
 — Non.
 — Pontigou, alors?
 — Tu n'aimes pas la côte Est.
 — Ah ! non, par exemple !
 — Alors, sois content... !
 Puis ce fut le petit chemin de Roscogoz.
 — Tu te moques, Loïsna !
 — Non, Kou.
 Elle s'arrêta devant le portail de fer de la maison.
 — Tu es folle, oui?... Crois-tu me faire plaisir en m'amenant devant la maison...?
 — Entre. Tu es chez nous.
 La première, elle pénétra dans la cour, poussa la porte. Jacques, hébété suivait, puis Joan, portant l'enfant. Ayant posé ses deux valises, Loïse-Anna se retourna :
 — Nous y sommes... Roscogoz, Kou ! Vois, le père est là, déjà, pour occuper la place... Père, Kou est de retour!... Eh ! bien, tu n'en reviens pas? Allons, Joan, venez. Votre chambre est en haut.
 Jacques, en effet, reste planté au milieu de

la cuisine, les bras croisés, l'œil sévère. N'osant encore croire à la réalité de ce qu'il voit, il s'assied sur l'une des mallettes. Cela, du moins, c'est sûr, puisque c'est venu avec lui... Sont-ce ses oreilles qui bourdonnent? Non, on marche là-haut... Et le vieux père, dans le foyer chantonne... Alors, le johnny reprend pied. Mais, en même temps, sa pensée travaille et une sourde colère à laquelle la fatigue n'est pas étrangère monte en lui.

Loïse-Anna est redescendue aveuglée de joie.

— Oh ! Kou, si tu savais comme je suis heureuse !

Et, dans un élan de tendresse qui est exubérance involontaire, elle se jette contre lui.

— Vois, je t'ai devancé.

Elle veut rire du bon tour qu'elle lui a joué. La main sèche de Jacques l'arrête...

— Qui a payé?

— Laisse donc cela, Kou.

— Ah ! je vois : c'est toi?

Il la toise d'un regard soupçonneux, sans voir la trace des longues souffrances et des durs travaux pourtant inscrite sous ses paupières.

— Oh ! Kou, supplie Loïse-Anna. Ne va pas t'imaginer que j'aie fait cela pour moi seule. C'est pour vous tous, ton fils, mon filleul. Je peux bien dire que cela m'a coûté... Je ne regrette rien. Armelle était là et Mamm... avec moi.

Jacques ne s'est pas déridé. Le fond de ses prunelles est noir. Joan tente de placer un mot. Il la fait taire.

— C'est entre nous deux. On peut bien se dire...

— Se dire quoi?

Loïse-Anna perd patience. Ses narines palpitent. Subitement tout lui fait mal. La lumière, le bruit de l'horloge, la pesanteur de l'air confiné. Tout. Ses nerfs se crispent.

— Tu as bien travaillé en effet. Il ne me reste plus que d'aller dans les Moguérous, de retour, puisque « tu » as payé...

— Imbécile!

D'une brusque détente, avec cette rage qu'elle mettait autrefois dans ses jeux avec les garçons, elle s'est lancée sur son frère. Kou a chancelé. Puis, incapable de sang-froid, lui non plus, il a noué ses bras autour de la taille de Loïse-Anna. Joan s'est sauvée dans la cour avec son enfant.

— Tu ne vas pas me cogner?

— Je te cognerai.

Dans l'âtre, Pierre-Marie s'est réveillé de sa léthargie. Les sourcils levés sur les orbites creuses, il considère la lutte de ses enfants. Lentement, il s'est dégagé du fauteuil, en prenant appui sur les accoudoirs. Le bâton levé, le voici qui s'avance, maladroit, vers eux.

— Vous n'avez pas fini, tas de...!

Mais quelque chose s'est noué dans sa gorge. Une sorte de sanglot court s'échappe de ses lèvres blanches. Le gourdin tombe et le corps s'affaisse sur les jambes.

Le premier, Kou a lâché prise. Ses joues sont rouges et il frotte l'épaule, où Loïse-Anna a mordu.

Ils s'écartent d'instinct l'un de l'autre. Le corps de leur père est jeté là au milieu de leur infâme querelle. Sans un mot, ils se baissent du même geste pieux. Ce ne sont pas des monstres! Leurs mains calmes, leurs mains douces passent sous la nuque. Mon Dieu! les yeux de Pierre-

Marie sont voilés d'une taie bleuâtre! La bouche s'ouvre comme pour attraper un mot qui échappe. Se referme. S'ouvre encore. Et un peu de mousse arrive aux commissures.

Délicatement, ils l'ont posé sur le lit de l'alcôve. A genoux, les cheveux défaits, Loïse-Anna regarde intensément ce visage, ce front dénudé où traîne un sillon mauve. Debout, les mains croisées, Kou regarde aussi et il lui semble que son père recule devant lui, jusqu'au bout du néant. Il n'y a plus en lui ni colère, ni tendresse. L'instant est vide, absolument. Dehors le vent chuinte.

Un cri de l'enfant les secoue. Jacques se frictionne la joue et tousse pour chasser l'émotion. Loïse-Anna assise sur le sol, les jambes ramassées sous elle, tourne vers lui son visage blême. Elle paraît sans rancune. Une sorte de joie calme baigne ses yeux sauvages. L'une de ses mains accroche le bras déjà durci qu'elle a ramené sur le père.

— Notre péché est mort! soupire-t-elle.

Et des larmes tranquilles descendent sur ses joues.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 DÉCEMBRE 1945
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE).
— (O. P. L. 31.0571) —

NUMÉRO D'ÉDITION : 5
DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1945

Prix : 90 fr.